

O. gall. 980^d
Goudall.





LE MARTYR
DES CHAUMELLES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C^{IE}
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LE MARTYR
DES CHAUMELLES

PAR

LOUIS GOUDALL



PARIS

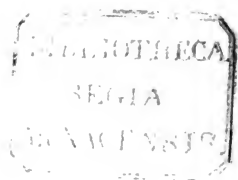
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

1858

Droit de traduction réservé

190-571



A MON AMI

CHARLES HEULHARD

VICOMTE DE MONTIGNY.

As-tu jamais réfléchi, mon cher ami, sur les causes de cette proscription presque générale dont sont frappés les paysans dans notre littérature? C'est un sentiment de protestation contre cet injuste ostracisme qui m'a inspiré ce petit livre. J'ai essayé d'y mettre en relief un fait douloureux et de jour en jour plus fréquent parmi ces populations rustiques, trop dédaignées du romancier. J'ai incarné ce fait dans un personnage qui, sous une plume puissante, aurait pu atteindre à des proportions typiques, tant l'ignorance et la barbarie des mœurs villageoises l'ont rendu commun dans nos campagnes.

Au surplus, je n'ai garde d'oublier que deux illustres romanciers contemporains ont touché avec génie

à la peinture de la vie des champs ; mais là où le premier cherchait à tout prix le drame, l'autre a peut-être trop uniformément rencontré l'idylle. Les paysans ne sont ni aussi imperturbablement beaux et vertueux, ni surtout aussi infailliblement laids et méchants qu'on nous les a montrés jusqu'ici. Ai-je le droit d'ajouter, après avoir cité ces deux maîtres, que j'ai voulu, dans cette modeste tentative, ne m'inspirer que de la seule vérité, c'est-à-dire raconter simplement et naïvement ce que j'ai vu ?

J'ignore l'accueil que le public fera à ce court récit ; mais je n'ai pas oublié que tu me disais un jour, en me parlant du fait lamentable qui me l'a fourni : « Celui qui écrirait un livre sur ce sujet ferait une bonne action ! » Cela me suffit, malgré toutes les imperfections de cette simple histoire, pour être certain que tu auras autant de plaisir à la lire qu'en a eu à te la dédier

Ton vieil ami,

LOUIS GOUDALL.



LE MARTYR DES CHAUMELLES.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Les Chaumelles.

Au centre de la petite propriété des Chaumelles, éloignée d'un quart de-lieue du village de Flaugnac, dans le Quercy, s'élevait la jolie maisonnette du père Ambroise Blanchot, plus communément appelé par ses voisins, dans le patois du pays, le père *Ambrosi*. Dans un espace de cinq années l'aspect de la maisonnette et de la terre avait bien changé ; les Chaumelles, pour qui les revoyait au bout de ce laps de temps, semblaient frappées de la malédiction divine. Il y avait en effet cinq ans que la mère Blanchot, bonne et simple femme, la plus

laborieuse et la plus habile ménagère de la contrée, était morte ; et six mois après, une forte attaque de paralysie, en enlevant au père Ambroise l'usage de tous ses membres, avait réduit le roi des laboureurs, comme on l'appelait, à une complète inaction. Par malheur, la mère Catherine, prévoyant le terme prochain d'une vie abrégée par des fatigues opiniâtres, avait voulu voir sa fille mariée de son vivant, et sa volonté avait prévalu sur le peu de goût de celle-ci pour le mari qu'on lui présentait et sur la condescendance paternelle du vieux laboureur. Le rêve constant d'Ambroise Blanchot avait été de marier sa Mélie (Émilie), son seul enfant, au fils unique de son vieil ami Daubasse, cultivateur aisé, investi depuis quatorze ans des hautes fonctions de maire de la commune de Flaugnac. C'était un plan conçu d'un commun accord entre les deux paysans à l'origine de leur amitié ; mais cette espérance si amoureusement caressée par le vieil Ambroise et par sa fille, qui s'était insensiblement habituée à aimer son futur en perspective, venait d'être cruellement déçue par le refus positif de Justin Daubasse.

Le maire ne fut pas moins douloureusement affecté de ce refus que son vieux camarade ; mais, comme il ne connaissait aucune inclination à son fils, il finit par se contenter de l'explication que lui donna celui-ci de sa conduite en arguant de son extrême

jeunesse. Effectivement Bassou (nom familial et abrégé sous lequel était ordinairement désigné le fils du maire) avait juste l'âge de Mélie, c'est-à-dire qu'il était majeur depuis quelques mois à peine. Soit dépit du dédain dont elle était l'objet, soit ennui des obsessions de sa mère, Émilie Blanchot consentit à épouser le premier prétendant qui s'offrit. Ce prétendant se nommait Jean-François Bardoc, surnommé le Borgne, par suite d'un accident qui l'avait privé de l'œil droit, et qui rendait affreuse à voir sa figure naturellement désagréable. Mais si le Borgne était laid, en revanche il était riche, car douze mille francs, somme à laquelle montait son avoir patrimonial, constituent une véritable aisance pour le paysan quercinois. Il s'estima fort heureux de marier sa fortune à une fortune au moins égale à la sienne, et il entra avec d'autant plus d'empressement, en qualité de gendre, dans la maison d'Ambroise Blanchot, qu'il nourrissait depuis longtemps le projet de quitter Angayrac, son hameau natal, où, soit qu'il fût d'un naturel méchant, soit jalousie de ses compatriotes, il *jouissait* d'une fort mauvaise réputation. Au lendemain de son mariage, il réalisa son avoir et en affecta le montant à arrondir la propriété de son beau-père, devenue désormais la sienne.

En effet, suivant un usage presque général chez les paysans du Quercy, et dont le lecteur appré-

ciera dans la suite de ce récit les déplorables conséquences, Ambroise Blanchot s'empressa de se dépouiller, au profit des deux époux, de ses titres de propriété. En vertu d'une donation contenue dans le contrat de mariage, Émilie Blanchot, ou plutôt le Borgne, car les deux époux se marièrent sous le régime de la communauté, devint l'unique et véritable propriétaire de la métairie. Si la contagion de la coutume ne suffisait pas à expliquer cette spoliation volontaire du vieillard, d'autres considérations l'y avaient encore poussé. Il crut avoir mis la main sur le phénix des gendres, car l'opinion prêtait à Bardoc le double de sa fortune réelle ; en outre, dans son état d'inaction forcée, il était bien aise de voir entrer dans sa maison un laboureur jeune et robuste, qui, nécessairement, remplacerait avec avantage un mercenaire maître-valet.

C'est peu de temps après que la mère Catherine mourut, et à six mois d'intervalle, comme on l'a vu, une violente paralysie clouait au lit le vieil Ambroise. Mais, à dater de ce jour, et à l'encontre de ses prévisions, la prospérité des Chaumelles déclina rapidement. L'incurie de la jeune ménagère, la vie désordonnée que ne tarda pas à mener Bardoc, incurie et désordres expliqués dans les chapitres suivants, précipitèrent la décadence et la ruine de la métairie ; si bien qu'en cet espace de cinq années la maisonnette autrefois si bien

tenue, la terre si habilement exploitée, perdirent presque la moitié de leur valeur.

A l'époque où commence cette histoire, la pauvre Catherine, s'il lui eût été donné de revivre, n'eût pas voulu reconnaître la maison qui avait abrité quarante ans sa laborieuse existence. Les gonds extérieurs d'une des fenêtres du rez-de-chaussée étaient vœufs d'un de leurs volets; des carreaux brisés n'étaient pas même remplacés par le lambeau de papier traditionnel, et les larges briques rouges qui formaient le parquet des chambres, détachées en maint endroit, n'avaient pas été renouvelées. Les serrures dévissées pendaient aux battants entr'ouverts des armoires; dans l'entrebâillement on voyait, sur les rayons gris de poussière, quelques rares douzaines de serviettes blanches, confondues avec de sales haillons dans un hideux pêle-mêle.

Depuis longtemps toute nappe avait divorcé avec la table des repas. Les chaises, dont le matelas de grosse paille effondrée s'éparpillait sur le carreau, faisaient quelques-unes des efforts inouïs pour se tenir en équilibre sur leurs trois jambes, et témoignaient hautement des scènes de violence qui se passaient dans cette maison. Le dressoir, où se reflètent d'ordinaire, dans la vaisselle resplendissante, les instincts de propreté amoureuse, les soins méticuleux de la ménagère, le dressoir était recou-

vert d'une épaisse couche de poussière, et les fils d'araignée, multipliés outre mesure, y figuraient une sorte de mâtore pittoresque et compliquée.

Les trois chaudrons de cuivre rouge qui le surmontaient, jadis reluisants comme des soleils, maintenant livides et ternis, n'avaient pas senti depuis des années la morsure du sable fin. Les couverts, bossués et contournés, avaient une tournure piteuse; il n'y avait pas jusqu'aux joyeux mandarins dessinés sur les antiques plats de faïence, honneur du dressoir, de qui la mine ne s'allongéât au contact de la consternation écrite dans toutes ces choses inanimées.

Deux graves personnages plaqués au mur avaient l'air de méditer sur ce délabrement domestique : c'étaient Napoléon et le Juif-Errant, images grossières venues d'Épinal ou de la rue Galande, en face desquelles, de l'autre côté de la chambre, s'étalait une troisième lithographie, représentant *la Vierge et l'Enfant-Jésus*. Mais le frais sourire du divin *bambino*, et le sourire attendri de sa mère, au lieu d'éclairer et de rehausser cet intérieur sinistre, s'y éteignaient comme une lueur mouillée : c'était comme une tristesse de plus parmi tant de tristesses amoncelées.

La grande porte du grenier qui s'ouvrait sous l'avant-toit, et dont le verrou était démonté, li-

vrait passage à tous les vents ; et, grâce à de nombreuses trouées produites par l'orage dans les tuiles de la toiture, la pluie moisissait les piles de maïs et de froment, et, filtrant par les fissures du plancher, inondait jusqu'aux couvertures du lit où le père Blanchot était étendu. Sur ce lit, comme sur les deux autres de la maison, les dindons et les poules venaient en toute liberté déposer leurs ordures

Quant aux plants de chasselas dont la main de Catherine avait orné la principale façade, les scions et les pousses en étaient si régulièrement dévorés par les bœufs à la sortie de l'étable, que depuis quatre ans on n'y avait pas récolté une seule grappe. Il en était de même du potager, où la mauvaise herbe et les orties envahissaient les carrés de choux et de poireaux, et dont le terrain oublié de la pioche n'était plus labouré que par le museau des cochons.

Les pigeons, submergés dans leurs paniers par l'averse qui faisait rage dans le colombier lézardé, avaient de bonne heure, en volatiles intelligents, émigré vers les colombiers voisins.

Deux paires de bœufs, *les Rouges* et *les Noirs*, ainsi nommés de la nuance de leur pelage, composaient l'étable des Chaumelles. A la rigueur, une paire aurait suffi, car les labours n'étaient ni vastes ni même extrêmement pénibles. Mais le père Blan-

chot, dans son bon temps, donnait régulièrement quatre façons aux terres ; en outre, et pour amasser quelque numéraire, il faisait pour le compte d'une foule de minces propriétaires, ses voisins, les prestations en nature dans les travaux d'utilité communale. Ceci explique la présence de ces deux paires de bœufs dans une métairie d'environ trente arpents.

Peu de temps après l'arrivée du Borgne, l'une d'elles était devenue absolument inutile ; mais soit négligence, soit ignorance des vrais intérêts de la métairie, au lieu de songer à s'en débarrasser, on aimait mieux laisser dépérir les quatre pauvres bêtes, enchaînées à une crèche souvent vide. C'était, à proprement parler, un miracle si elles trouvaient plus d'une fois par mois, au retour des champs, une litière fraîche ; d'ordinaire un liquide infect la débordait et refluit à l'entour sur le sol ; si bien que la culotte et les fanons des animaux étaient perpétuellement recouverts d'une triple couche de bouse durcie, et comme imbriqués d'écailles noires qui se détachaient à la longue par leur propre poids.

Enfin l'inspection même de l'immense tas de fumier qui s'étendait devant la remise donnait la mesure du désordre qui présidait au gouvernement des Chaumelles. Les couches s'en superposaient périodiquement, sans être utilisées jamais.

Loin d'être protégé, comme chez tous les autres cultivateurs bien avisés du voisinage, par une couverture de fagots, une légion de poules jouissait du privilège incontesté de le dévaliser avec l'aube, et la tempête se chargeait d'en semer les débris à travers champs.

Une charrette à demi chargée témoignait cependant qu'on avait songé à tirer parti de cet engrais; mais une des roues s'étant affranchie de son moyeu, la charrette s'était renversée dans la mare creusée autour du fumier par les eaux pluviales, et, comme les Chaumelles possédaient deux charrettes, on n'avait naturellement pas jugé nécessaire de l'en retirer.

II

Le Borgne.

On était au mois d'août. Le soleil marquait six heures à l'horloge rustique du jardin, formée, suivant un usage général dans ces campagnes, d'une grossière feuille de tôle adaptée horizontalement à une poutre fichée en terre. Devant la porte de l'étable, un homme de carrure athlétique attelait à la charrue une paire de bœufs jeunes encore et vigoureux, mais dont la maigreur faisait peine à voir. Comme il achevait sa besogne, deux villageois vinrent

..

à passer poussant devant eux chacun un magnifique attelage de taureaux, assujettis simplement au joug pour les empêcher de courir après les champs de trèfle ou de sainfoin.

« Eh ! cria l'un des villageois, c'est à sept heures qu'on commence sa journée aux Chaumelles ? Faut pas s'étonner si la récolte diminue de six hectolitres par année. Vous ferez bien trois sillons aujourd'hui, camarade ! Ah ! pour trois sillons , vous ferez bien trois sillons !

— Je commence ma journée quand cela me plait, répondit une voix rauque , et quant à la récolte, si elle est mauvaise, ceci ne regarde personne. Les Chaumelles ne vous doivent rien, je suppose.

— Laisse le Borgne tranquille, dit le jeune villageois à son compagnon. Si ce n'était qu'un *fai-gnant* !... Mais tu sais bien que c'est un mauvais gars et un brutal.

— C'est égal , reprit celui-ci sans tenir compte de l'avertissement, vous feriez mieux, Bardoc, de laisser là votre charrue et de nous suivre au Pré de la Source. Jésus Maria ! sont-ils donc maigres, vos bœufs , voisin ! La bénédiction du bon Dieu ne leur ferait pas de mal, à ces pauvres bêtes. Ah ! sacrédié ! non, ça ne leur ferait point de mal.

— Ils s'en passeront fort bien , de la bénédiction du bon Dieu, et moi aussi. Les bénédictions, c'est fait pour les imbéciles. Ça n'est pas un brin de latin

de M. le curé qui les engraissera, mes bœufs, ni qui doublera ma récolte.

— Le ciel vous punira, voisin. Vous ne devriez pas parler ainsi de la religion.

— *Sandioux* ! si mes façons de parler ne sont pas de votre goût, que ne me laissez-vous tranquille ? Est-ce que j'ai été vous chercher, moi ? Tenez, vous feriez bien mieux... Passez votre chemin et ne me rompez pas les oreilles ; ou sinon....

— Oh ! oh ! le Borgne, vous aurez beau me regarder ainsi de l'œil gauche, vous ne me ferez pas peur, savez-vous ? Ah ! milodiou ! non, vous ne me ferez pas peur ! Est-ce que vous voudriez me manger tout vif, par exemple ?

— Non, répondit le Borgne, rendu furieux par une plaisanterie dont son infirmité faisait les frais, mais je vous romprai cet aiguillon sur les épaules.

— Jean-Pierre, je t'en supplie, reprit le second villageois, laissons ce vilain homme et poursuivons notre route.

— Avance d'un pas, méchante gale ! et je te fais passer le goût du pain aussi bien que je m'appelle Jean-Pierre ! » riposta le paysan, sourd aux prières de son compagnon.

En même temps il brandissait un énorme bâton de chêne terminé par un nœud formidable. Une lutte terrible allait s'engager, et l'issue en était incertaine : car, si le Borgne était pétri en Hercule,

son ennemi, petit et trapu, aux épaules carrément assises, aux jarrets d'acier, dénotait une de ces organisations robustes chez lesquelles la vigueur des muscles supplée à l'exiguïté de la taille.

Tout à coup la porte de la chaumière s'ouvrit, et le père Blanchot apparut sur le seuil, donnant le bras à une jeune fille d'une beauté surprenante chez une paysanne, et s'appuyant péniblement sur une béquille de frêne.

« De grâce , mes enfants , est-ce qu'il y a de la raison à se quereller de la sorte ? Voulez-vous me tuer en me faisant le témoin d'une rixe où je ne pourrai pas même intervenir afin de vous séparer ? Voyons , Jean-Pierre , mon ami , que diable ! vous êtes un homme de bon sens....

— Vous tuer ! il ne demanderait peut-être pas mieux, le gendre, » fit Jean-Pierre en lançant à Bardoc un regard profond et pénétrant qui le traversa d'outre en outre et le rendit tout blême.

Le vieillard réprima un mouvement de tristesse et de surprise poignante, comme un homme à qui l'on vient d'arracher son secret, et sembla près de s'affaisser sur ses genoux défaillants. Le Borgne, revenu bien vite de sa stupeur, s'apprêtait à bondir sur son ennemi ; mais le père Blanchot, s'empressant de faire diversion aux suppositions de Jean-Pierre, détournait involontairement sur lui-même la colère de son gendre.

« Sainte Vierge ! s'emporter , se battre pour un rien, pour quelques méchants propos sans importance et sans réflexion ! Voyons, François, mon ami, vous avez tort. Suivons l'exemple de nos voisins, mon gendre. C'est aujourd'hui la Saint-Roch ; creuser un sillon sans avoir mené nos bœufs au Pré de la Source, ce serait appeler sur les biens de la terre....

— Allez vous coucher, l'ancien, interrompit brutalement Bardoc. Si vous n'êtes plus bon à rien, vous êtes bon encore à pourrir du blé ; pour lors laissez-moi donc, sans m'ennuyer de vos sottises, faire ma besogne et la vôtre.... »

Ce torrent de paroles injurieuses allait continuer, quand le regard du Borgne se croisa avec celui de la jeune fille. Les yeux de la pauvre enfant débordaient d'indignation douloureuse et de reproches navrants. Ce regard sembla produire sur le farouche paysan l'effet d'un coup de foudre.

L'expression de la menace s'éteignit sur sa figure, l'injure expira sur ses lèvres. Il piqua son attelage, et, renversant obliquement la charrue pour empêcher le soc d'effleurer la terre, il disparut au tournant de la colline dont les Chaumelles couronnent la cime.

« Hélas ! oui, j'en suis pour ce que j'ai dit, mon brave, murmura Jean-Pierre d'une voix triste. Pauvre Ambrosi ! pauvre père ! pensèrent les deux villageois, » et ayant doublé le pas, ils rattrapèrent

les taureaux, qui suivaient de la même allure grave et soucieuse l'étroit sentier.

III

Le mot de l'énigme.

Le père Blanchot s'était laissé tomber sur un banc près de la porte; il pleurait. La jeune fille, agenouillée devant lui, pleurait aussi, et ses larmes inondaient silencieusement les mains desséchées du vieillard. C'était un spectacle d'une simplicité grandiose et touchante, que cette douleur muette partagée entre deux êtres d'une si grande disproportion d'âge. La jeune fille paraissait avoir à peine seize ans, le vieillard en avait près de soixante-dix.

« C'est la première fois, murmura-t-il, rompant le premier le silence, et la voix étranglée par les sanglots, qu'il m'ose traiter ainsi devant des étrangers. Pourvu que ces deux hommes n'aillent pas le raconter à toute la contrée! Heureusement, ma fille n'était pas là. Elle se serait peut-être jointe à lui pour me.... O mon Dieu! si la vérité venait à se découvrir, si l'on savait que mes enfants!... Tu n'as jamais rien dit à personne, au moins, Lucette?

— Non, père, mais je devrais peut-être vous désobéir. Ah! tenez, vous voir ainsi maltraité par

votre fille et votre gendre, oh ! ça me tue, voyez-vous, et quelque jour j'irai tout dire au maire ou au curé.

— Garde-t'en bien, je te le défends, entends-tu, Lucette ? Vois-tu, ma fille, je n'ai plus que peu de temps à vivre, j'irai bientôt rejoindre ma vieille Catherine, et je ne veux pas en mourant mettre ma fille dans la peine. Ah ! ma pauvre chère femme ! Les choses se passeraient autrement si elle vivait !

— Oh ! oui, père ; elle était si bonne et elle vous aimait tant ! Et puis, avec ça, elle avait le parler haut, la mère Catherine. Ça n'est pas elle qui aurait souffert qu'on vous maltraitât ainsi ; elle aurait plutôt appelé toute la justice aux Chaumelles ; mais on ne l'aurait pas osé devant la pauvre Catherine. Ah ! tenez, père, voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! il me semble qu'elle doit m'en vouloir, au ciel où elle est, la bonne âme ! de vous écouter et de ne pas aller tout conter au père Daubasse,

— Encore un coup, je te le défends, Lucette, exclama le vieillard d'une voix cassée, mais énergique. Hélas ! je mourrais de douleur et de honte si l'on savait jamais... ! Passe encore pour mon gendre ; mais ma fille !... J'aime mieux mourir par suite des privations et des mauvais traitements. Elle n'était pourtant pas méchante autrefois, Mélie ! Elle était bonne pour moi, elle ressemblait à sa mère. C'est ce mariage qui l'a changée ainsi. Elle

est si malheureuse avec le Borgne ! Ah ! si Bassou eût voulu d'elle ! Nous aurions tous les pieds chauds et le cœur content aujourd'hui, va ! Elle était cependant jolie, ma fille ! »

Le vieillard se tut. Lucette ne répondit pas, elle semblait préoccupée.

« Ah ! oui, certes, tout irait mieux ici, reprit le père Blanchot. C'est un brave et honnête garçon, Bassou, et, j'en suis sûr, qui rendra heureuse une femme.

— Oh ! oui, père ! » s'écria l'enfant d'une voix convaincue et palpitante.

Et tout aussitôt, comme dans la confusion d'avoir trahi son secret, elle renversa sa charmante tête, rouge de honte, sur les genoux du vieillard.

Mais celui-ci n'avait pas entendu l'exclamation de la jeune fille. Un bruit de clochettes qui allait se rapprochant de plus en plus frappait seul en ce moment les oreilles du laboureur.

« Ce sont des gens qui vont au Pré de la Source, » dit Lucette en se relevant.

Effectivement, plusieurs villageois passaient à quelque cinquante pas des Chaumelles, aiguillonnant un troupeau de bœufs dont le cou balançait les sonnettes qui produisaient ce carillon ambulante.

« Ah ! chacun s'y rend de son côté, au Pré de la Source. Il n'y a qu'ici, aux Chaumelles, que l'on

se moque de la bénédiction de Dieu ! Comment pourrions-nous échapper à la colère divine ?

— Si vous le vouliez, père, je prendrais les Noirs et j'irais, moi. Le Borgne ne rentrera que pour la soupe, et je serai de retour bien avant lui.

— Mais si tu allais rencontrer Mélie en chemin, Lucette ? Qui sait ? Faut prendre garde. Elle le dirait à son mari.

— Bah ! elle est à la fontaine, et, avant qu'elle ait lavé tout son linge....

— Eh bien ! va, ma fille, et que Dieu te conduise ! Je ne me consolerais jamais si nous manquions, peut-être seuls de tout le pays, à la cérémonie.... Nous sommes déjà assez maudits comme ça....

— Voyons, alors, levez-vous, petit père, et donnez-moi le bras. Vous allez rentrer ; l'air est trop vif ce matin, et, pour sûr, ça ne vous vaut rien ; allons, allons, père !...

— Non, Lucette, le soleil est déjà chaud, et je crois qu'il me fera du bien. Il y a si longtemps que je ne l'ai respiré ! Le mois dernier, ne m'ont-ils pas encore tenu enfermé pendant trois semaines dans l'affreuse chambrette ! Ah ! je me sentais tout à fait bien aujourd'hui, et sans cette scène.... »

Le vieillard n'avait pas fini de parler que Lucette était rentrée dans la maison, et elle en sortait l'instant d'après, portant deux oreillers dont elle lui fit une sorte de fauteuil.

« Ah ! tu m'aimes, toi ! » dit le vieillard en se rasseyant et baisant au front la jeune fille, qui disparut par la porte de l'étable.

IV

Ambroise Blanchot.

Ambroise Blanchot était une de ces natures d'élite, comme il s'en rencontre encore plus qu'on ne le croit parmi les gens de la campagne. On se fait très-souvent des paysans une idée fausse, incomplète et souverainement injuste. Beaucoup se les représentent comme des animaux féroces gouvernés par les plus grossiers instincts, et maintenus uniquement par la crainte des rigueurs de la loi et les terreurs superstitieuses ; après d'ailleurs au gain, esclaves de l'avarice, astucieux, égoïstes, envieux les uns des autres, en un mot asservis à toutes les petites passions et à tous les petits vices qui sont comme les éléments de l'atmosphère dissolvante des grandes villes. On voit en eux des bêtes de somme dressées par obligation et par devoir au travail de la terre, mais du reste aussi parfaitement insensibles que leurs bœufs ou leurs mulets aux beautés de la nature.

Dans cette opinion, il y a du vrai sans doute, et

le paysan , quand il est né méchant , appartient à une espèce bien autrement redoutable que ces hommes dangereux élevés dans les villes , et dont la perversité se nuance , s'atténue , et pour ainsi dire se vernit au frottement de la civilisation. C'est véritablement alors une bête féroce indomptable et inaccessible à tout autre sentiment que le sentiment de la peur. Mais si des natures semblables sont assez communes chez les paysans , en revanche on trouve parfois au milieu d'eux de ces âmes rares , douées des plus riches facultés , et d'une grandeur d'autant plus touchante dans sa simplicité , qu'elles quittent ordinairement la vie sans avoir jamais eu conscience de leur valeur.

Le père Blanchot était une de ces âmes.

D'une probité austère , d'un dévouement à toute épreuve , d'une activité qui ne s'était pas démentie un seul jour pendant soixante ans , il avait voué sa vie à l'agrandissement de sa petite propriété en vue du bien-être de sa famille , sans se douter qu'il y avait en lui l'imagination d'un poète et l'âme d'un sage. De sa communication intime et perpétuelle avec la nature , il avait rapporté un fonds de philosophie douce et bienveillante , un trésor de délicatesses infinies , et cette science du cœur que les livres ne donnent pas.

Élevé dans la même ignorance que ses pareils ,

il ne soupçonnait aucunement sa supériorité sur eux. Il croyait de bonne foi qu'ils retireraient de ce mariage, pour ainsi parler, de l'homme des champs avec la terre, les mêmes jouissances que lui, ou plutôt il ne se l'était jamais demandé. Le raisonnement et l'analyse n'avaient pas de place dans cette âme gouvernée par la toute-puissance des sentiments. On l'avait surnommé le roi des laboureurs, en attribuant à son habileté à guider la charrue la façon souveraine et savante dont il creusait et retournait le sillon. On ne s'était jamais dit, et il ne savait pas lui-même, qu'il ne devait sa suprématie en ce genre qu'à une compréhension plus vive des merveilles de la nature, à son amour, et pour ainsi dire à sa passion de la terre.

Généralement le paysan aime le sol, mais il l'aime pour la récolte, non sur pied et pendante par racines, comme dit le Code, mais pour la récolte engrangée, traduite en un certain nombre de sacs de blé, et finalement en sacs d'écus. Ambroise Blanchot aimait la terre pour elle-même, pour les épis dont elle se couvrait, pour les fruits qu'elle portait. Il mettait à manœuvrer un champ, à faire la toilette, comme il disait, d'une pièce de labour, le même amour-propre et la même sollicitude patiente qu'un artiste apporte dans la réalisation d'une œuvre amoureusement conçue. Si jamais une pensée cupide avait effleuré son esprit, il faut

l'attribuer à sa vive tendresse pour les siens, à sa constante préoccupation de l'avenir de sa fille.

On conçoit tout ce que ce pauvre homme dut souffrir quand il fallut renoncer à l'exercice de son noble métier de paysan. Rivé presque continuellement à son lit par l'inflexibilité de la maladie, il n'avait de dédommagement, quand la souffrance se relâchait, aux mauvais traitements infligés à son inutile vieillesse, qu'une courte promenade faite au bras de Lucette autour de l'enclos des Chaumelles, d'où la vue embrassait toute la campagne environnante. Il suivait d'un œil ému, avec un intérêt avide, les travaux de la terre et les progrès des moissons ; mais il rentrait habituellement triste et consterné de l'aspect désolant des moindres lopins de la métairie. Encore ces distractions-là ne lui étaient permises que fort rarement. On lui mesurait non-seulement le pain quotidien, mais aussi l'air et le soleil ! Trop heureux quand il n'était pas séquestré pendant des mois entiers dans une obscure petite chambre, que la barbarie de ses enfants avait transformée en prison !

En cet instant, couché sur son banc au soleil, avec sa couronne de cheveux blancs surmontée d'un bonnet de coton rayé, ce grand vieillard était encore beau à voir, malgré sa maigreur de squelette et l'empreinte douloureuse gravée sur ses traits, autant par l'effet de la dureté des siens que

par les infirmités de la vieillesse. On lisait dans cette naïve et mâle figure toute une vie laborieuse-ment et saintement remplie.

Au moment où Lucette sortit de l'étable, deux grosses larmes roulaient sur les joues parcheminées du père Blanchot.

« Qu'avez-vous, père ? demanda Lucette.

— Rien, mon enfant, » répondit Ambroise ; et il embrassa la jeune fille, qui s'arma d'un aiguillon et disparut avec les Noirs.

Le père Blanchot venait de distinguer au fond de la vallée un jeune et joyeux laboureur, dont le vent du matin lui apportait par lambeaux la chanson, et il pleurait sa jeunesse évanouie, sa santé détruite, et ces saintes fatigues de la charrue qu'il ne devait plus connaître.

V

Lucette.

Le Pré de la Source, qui s'étend, à une distance d'environ quinze cents pas, au-dessous du petit village de Flaugnac, tire son nom d'un vaste réservoir naturel qui occupe le centre de son périmètre, et qui, de mémoire d'homme, n'a jamais tari au milieu des plus brûlantes sécheresses de l'été. On l'appelle aussi le *Communal*, cette prairie étant la

propriété de la commune de Flaugnac, dont elle constitue l'un des principaux revenus, car sa superficie ne recouvre pas moins de huit à neuf hectares. Depuis un temps immémorial, et par tolérance de l'édilité rurale, les cultivateurs de l'endroit mènent boire leurs bœufs au Pré de la Source, l'eau de cette source, par une superstition de vieille date, étant réputée salubre et bienfaisante.

La campagne a beau être coupée dans tous les sens par une multitude de petits ruisseaux d'une eau claire et transparente, c'est au *Communal* qu'on va préférablement, sans regarder à la distance, surtout quand on a un bœuf malade. « Il n'a pas été au Pré de la Source, » est un dicton du pays que les bonnes gens ne manquent jamais d'appliquer, à tort ou à raison, à tout animal maigre et efflanqué qu'on traîne chez le vétérinaire.

Tandis que Lucette suit l'étroit chemin de traverse qui mène des Chaumelles à Flaugnac, et abrège la route en tressant des chapeaux de paille, occupation familière aux bergères de ces contrées, disons au lecteur ce que c'était que Lucette.

On rencontre souvent dans le Quercy, dont la population rurale est généralement fort pauvre, des enfants chétifs et dépenaillés qui parcourent la campagne le dos chargé d'une besace, et s'arrêtent à la porte de chaque ferme, où ils récitent invariablement un *Pater* et un *Ave*. Cette belle prière du *Pater*, qui

semble emprunter à l'idiome des paysans quercinois et à leur mélopée traînante une simplicité sublime, se clôt inévitablement par la phrase sacramentelle dite en haussant la voix d'un ton : *La caritat per l'amour dé Diou !* S'il arrive que la fermière reste sourde à cet appel de l'indigence, le mendiant recommence son *Pater* et son *Ave*, quitte à les répéter vingt et trente fois, jusqu'à ce qu'on lui ferme la bouche par une aumône. Ordinairement il s'en retourne chargé d'une moisson abondante, car le fermier quercinois est charitable, et tous à l'envi déposent dans sa besace, qui un morceau de pain bis, qui une tranche de lard, qui un boisseau de fèves ou de lentilles.

Ces malheureux enfants appartiennent à des familles dévorées par la plus hideuse misère, et qui vivent au milieu des bois, dans des huttes de terre et de sapin, passant leur vie à confectionner des cages d'osier ou des balais de bruyère, qu'ils apportent le dimanche aux marchés voisins. A certaines époques de l'année, lors de la moisson ou des vendanges, si l'on se trouve manquer de bras dans une ferme, les plus vigoureux de ces nomades adolescents sont enrôlés parmi les moissonneurs ; ils vivent pendant une semaine de la vie abondante des fermiers ; le huitième jour, ils reprennent leur besace, poursuivent leur tournée et regagnent la forêt.

Quelques années avant sa mort, la mère Blanchot avait distingué, entre tous ces jeunes pauvres, une petite fille de onze ans, belle comme un ange sous sa robe de toile grise rapiécée en maint endroit, et qui mettait à implorer la charité et à réciter le *Pater* accoutumé une pudeur ingénue, une timidité craintive, pleines d'un charme adorable.

Or, il advint qu'un jour la pauvrete étant revenue aux Chaumelles, à deux ou trois semaines d'intervalle, selon sa coutume, la mère Catherine, en lui apportant son aumône, s'aperçut qu'elle pleurait.

« Qu'as-tu, mon enfant ? lui dit-elle.

— Mon père et ma mère sont morts ; on les a enterrés tous deux en quinze jours, et me voilà maintenant seule au monde, répondit l'enfant, dont les sanglots redoublèrent. Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne les reverrai plus jamais, jamais ! O ma mère, ma pauvre mère ! »

A la vue de cette profonde douleur dans une âme si innocente et si tendre, Catherine Blanchot se sentit prise d'un désir violent, impérieux, irrésistible ; un de ces désirs spontanés, familiers seulement aux nobles âmes. Elle voulut être la mère adoptive de cette enfant. Elle adorait sa fille Mélie ; mais elle avait toujours demandé à Dieu de lui accorder un second enfant, un garçon. Elle se dit que Dieu exauçait la moitié de sa prière, et que la petite mendicante lui était envoyée par le ciel. Elle appela

son mari, et, l'ayant pris à l'écart, elle lui exposa son projet.

« Il nous fallait un berger; je ne vois aucun mal à ce que ce berger soit une bergère, répondit l'excellent Blanchot.

— Oh ! madame la fermière, dit la pauvrette à Catherine, qui lui annonçait qu'elle allait rester aux Chaumelles, il n'y a donc pas que ma mère qui était un bon cœur de mère ! »

A dater de ce jour, l'orpheline, qui répondait au nom de Lucette, devint l'enfant de la maison. Elle était si jolie, si douce, si soumise, si aimante !

Mélie, qui, à cette époque, n'avait guère que dix-huit ans, ne parut pas d'abord prendre ombrage de cette rivalité dangereuse. Deux années et demie s'écoulèrent dans cette paix et cette régularité laborieuses, dont les Chaumelles avaient depuis si longtemps l'habitude. Quand Mélie eut épousé le Borgne, lorsque surtout la mère Catherine fut morte, les choses changèrent de face. La situation de Lucette devint en peu de temps intolérable, et la pauvre enfant eût sans doute repris sa besace et sa vie de hasard et de misère, si la reconnaissance ne l'eût clouée au chevet du père *Ambrosi*. A cette heure, on peut dire qu'il y avait deux martyrs aux Chaumelles. On verra bientôt par suite de quelles circonstances allait encore s'aggraver la situation lamentable de la jeune fille et du vieillard.

VI

Le Pré de la Source.

Quand Lucette arriva au Pré de la Source, sept heures et demie sonnaient à l'horloge de la mairie de Flaugnac. De tous les points de l'horizon affluaient vers cette immense prairie des métayers ou des garçons de ferme, chacun conduisant un ou plusieurs attelages. En moins d'une demi-heure, elle contenait près d'un millier de têtes de bétail. Le regain en avait été fauché la semaine d'avant, par précaution de la sagesse municipale.

Cette multitude de bœufs de travail s'avancant d'un pas pesant et méditatif, et venant se grouper, sous l'avertissement de l'aiguillon, autour d'une sorte d'autel rustique érigé le matin même aux bords de la source; quelques-uns couchés dans les herbes, la tête allongée sur leurs fanons, leurs yeux fixes embrassant l'espace d'un regard immobile et circulaire, d'autres mâchant à vide par un mouvement immuable, et jetant au vent des flocons d'écume; les villageois, jeunes et vieux, vêtus d'étoffes grossières, l'aiguillon ramené sous le bras ou piqué en terre, gardant tous ou presque tous le silence du recueillement et de l'attente; quelques femmes

échelonnées sur la lisière du pré, le chapelet à la main, dans la posture de la prière; les rayons du soleil déchirant par intervalles le rideau mouvant des peupliers et découpant sur une partie des assistants, hommes et bêtes, de longues traînées lumineuses, tandis que le reste était baigné d'ombre; le son des clochettes agitées par les bœufs se mêlant aux chants des oiseaux et aux murmures de la source; les cloches de l'église de Flaugnac éclatant en joyeuses volées; puis enfin le curé, vieillard à mine vénérable, descendant dans tout l'appareil sacerdotal le sentier qui mène de l'église au Pré de la Source; la voix fêlée des chantres, couverte par les beuglements des taureaux que répercutent les mille échos de la vallée: tout cela formait un ensemble harmonieux, imposant, inaccoutumé, qui saisissait à la fois l'âme, l'imagination et les yeux.

Alors s'accomplit une cérémonie auguste et grandiose.

Tous les paysans avaient mis un genou en terre: ils priaient. Le vieux prêtre plongeait une branche de chêne dans l'eau de la source, et en ayant fait le tour, il aspergeait les bestiaux; puis, après une courte prière, il monta les marches de l'autel, prit en main un crucifix d'argent, l'éleva au-dessus de sa tête, et bénit à haute voix ces rudes auxiliaires du laboureur.

Quelle est l'origine de cette cérémonie? Est-ce

une institution dont l'initiative appartient au catholicisme et dont la pratique soit générale partout où il y a un prêtre catholique ? Est-ce une coutume locale et particulière aux campagnes du Quercy ? Remonte-t-elle aux premiers âges du christianisme, ou date-t-elle seulement d'un petit nombre d'années ?

Quoi qu'il en soit, une grande pensée a présidé à la fondation de cet usage. Ce n'est pas simplement une invocation pour la prospérité des biens de la terre et de la moisson annuelle ; la fête des Rogations n'a pas d'autre sens ; c'est mieux que cela, d'une signification plus profonde et d'une portée plus haute : c'est la bénédiction du travail en lui-même, dans son principe, dans son exercice le plus primitif et le plus auguste ; c'est la sanctification des sueurs humaines arrosant et fécondant le sein de la terre.

VII

Un maire en sabots.

La cérémonie terminée, laboureurs et villageois reprirent chacun le chemin de sa métairie ou de son hameau. Lucette, qui était venue au Pré de la Source dans le vague espoir d'y rencontrer Bassou, n'y vit que le père Daubassé, lequel, tout

maire qu'il était, n'avait voulu céder à personne, pas même à son fils, l'honneur de le remplacer à cette imposante solennité.

L'édile de village, en costume de laboureur, une paire de gros sabots aux pieds, reconduisait son triple attelage, quand, s'étant retourné à mi-chemin, il aperçut au bas de la colline Lucette qui suivait, à deux portées de fusil derrière lui, le sentier qui mène à Flaugnac. Celle-ci eût peut-être désiré éviter cette rencontre, et elle modérait à ce dessein l'allure des Noirs; mais le père Daubasse ayant fait halte avec ses bœufs, elle la jugea inévitable, et doubla résolument le pas en manœuvrant de l'aiguillon.

« Hé! bonjour, bonjour, ma petite, lui cria-t-il quand elle fut à portée de sa voix; sais-tu qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue? Hé, *pardiou!* voilà un an, viennent les vendanges. Ah ça, est-ce que tu nous bouderais aussi, toi, Lucette?

— Moi! vous bouter! oh! par exemple!... Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Daubasse?

— Eh! *mordiou!* parce que la rancune et la mauvaise humeur, ça se gagne.... la contagion de l'exemple, vois-tu, ma petite. Je sais bien qu'on n'a plus pour le père Daubasse la même amitié qu'autrefois aux Chaumelles.

— Cela vous plaît à dire, répondit la jeune fille; mais je vous jure....

— Ta, ta, j'ai le nez fin, et je ne me trompe guère sur la vérité des choses. J'ai bien vu de quoi il retourne à ma dernière visite aux Chaumelles. Eh ! ma foi, il y aura deux ans à l'époque des semailles, mais je m'en souviens comme si c'était d'hier. On m'a parfaitement donné à entendre qu'on ne se souciait guère de voir le père Daubasse. Je ne parle pas du Borgne et de sa femme ; l'amitié de l'un et de l'autre m'importe peu ; et je ne mettrais jamais les pieds chez vous, si je devais n'y rencontrer que Mélie et le gendre.... Mais....

— Comment ! vous avez pu croire que le père Blanchot ?...

— Hélas ! oui, ma petite : j'ai fort bien senti qu'il n'était plus le même pour moi. Oh ! cela m'a fait bien du mal, va ! Deux amis comme nous l'étions depuis près de trente ans ! Moi qui le chérissais et l'admirais ! Car c'est un excellent homme au fond, et une belle âme, ce pauvre Ambrosi.

— Oh ! pour cela , certainement ! s'exclama Lucette avec un accent convaincu.

— C'est ce mariage qui a tout gâté, poursuivit le maire ; il m'en veut de ce que mon fils a refusé de devenir son gendre , comme si je n'en avais pas été peiné autant et plus que lui. En ce temps-là, si j'avais pu commander au cœur de Bassou....

— Oh bien ! pour sûr vous vous méprenez, monsieur Daubasse. Si le père Blanchot vous a montré

de la froideur et a paru se soucier peu de vos visites, ce n'est pas cette raison....

— Mais alors quelle autre cause?... demanda le maire. Voyons, mon enfant, ajouta-t-il en lisant dans les yeux de Lucette l'irrésolution d'une âme partagée entre le désir de parler et la nécessité de se taire, voyons, tu connais les motifs de son indisposition contre moi ; tu vas me dire....

— Je ne sais rien, répondit après une courte hésitation la jeune paysanne, qui se crut obligée de renfermer sa douleur et de maîtriser sa langue ; je ne sais rien, sinon que le père Ambrosi vous regarde toujours comme son meilleur et son plus cher ami, et qu'il ne me parle jamais de vous, le brave homme, sans que ses yeux s'humectent au souvenir de cette précieuse et vieille amitié.

— Ça, bien vrai ? tu ne me trompes pas, au moins, Lucette ? Il te parle quelquefois de moi ? Et que t'en dit-il ?

— La bouche du père Blanchot s'est-elle jamais ouverte pour dire du mal de personne ?

— Mais encore ? » objecta Daubasse, peu satisfait de cette réponse évasive.

Lucette, craignant d'en avoir trop dit, feignit de ne pas entendre et garda le silence.

« Allons, je vois bien, reprit le maire, que je n'ai qu'un parti à prendre si je veux savoir quelque chose : c'est d'aller moi-même aux Chaumelles. »

Le premier mouvement de la jeune bergère fut de l'affermir dans cette pensée et de lui confesser la vérité tout entière; mais elle se rappela les injonctions sévères du père Blanchot, et, trop timide pour embrasser le parti de la désobéissance, elle s'appliqua à dissuader le maire de son projet. Cette visite inopinée, après une séparation de deux années, devait avoir, sur le vieil Ambroise, l'effet d'un coup de foudre; sa santé ruinée ne lui permettrait pas de résister à un choc aussi violent, et la vue de son meilleur ami pouvait déterminer sa mort.

« Tant il y a, reprit le maire, que je dois m'abstenir absolument d'aller aux Chaumelles. Va, va, ma petite, je savais déjà trop à quoi m'en tenir; je resterai à Flaugnac. Mais ce n'est pas une raison pour que tu ne viennes pas nous voir, toi, Lucette. D'où vient que tu nous négliges à ce point? Est-ce parce qu'on s'est faite grande et belle et qu'on est d'âge et de mine à faire songer les amoureux? As-tu peur qu'on jase dans le pays? Que diable! ce n'est pas une raison parce qu'une jeunesse ira chez le père Daubasse pour qu'on dise : « En voilà une qui, avec sa petite voix flûtée et ses grands yeux, veut entortiller Bassou. » On sait bien que Bassou est riche, et qu'il n'épousera jamais qu'une femme riche. »

VIII

Le dialogue à la fontaine.

Ces dernières paroles produisirent sur la jeune fille l'effet d'un violent coup de poing asséné en pleine poitrine. Elle rougit, pâlit, sentit ses yeux s'emplir de larmes, et fut près de s'affaïsser sur la route. Heureusement son émotion échappa au père Daubasse.

Ils étaient arrivés à Flaugnac, devant la maison du maire, située à l'une des extrémités du village, et celui-ci était déjà occupé à délier ses bœufs et à leur ouvrir les portes de l'étable. Malgré ses vives instances, Lucette refusa de s'arrêter, prétextant l'heure avancée, et poursuivit son chemin. Arrivée devant la boutique du chapelier du village, elle y entra, tira de chaque poche de son tablier de longues tresses de fine paille de froment roulées en peloton, et reçut en échange de ce travail de huit jours la somme de deux francs vingt-cinq centimes. Avec cet argent, elle prit chez l'épicier une livre de sucre, un petit pot de confitures et un cornet de pastilles de gomme, après quoi elle se hâta de regagner les Chaumelles.

Mais aussitôt rentrée dans la pleine campagne, elle tomba dans une mélancolie profonde et oublia

plus d'une fois d'aiguillonner les Noirs, car la dernière phrase du père Daubasse lui trottait singulièrement par la tête. « Bassou est riche, se répétait-elle tout bas, prête à pleurer, et il n'épousera jamais qu'une femme riche ! »

Elle fut tirée de sa rêverie par les éclats de deux voix qu'elle n'eut pas de peine à reconnaître, et dont le dialogue animé partait d'un massif d'aunes et de saules voisin de la route qu'elle suivait. Elle s'aperçut seulement alors que dans sa préoccupation elle avait laissé s'engager les Noirs dans un chemin détourné, et reconnut dans ce massif les arbres dont s'ombrageait la fontaine où Mélie lavait son linge. Par un heureux hasard, le chemin s'encadrait de chaque côté d'une large haie de mûrier sauvage et d'aubépine, de façon que Lucette n'eut pas à craindre d'être vue. Elle s'arrêta pour écouter, et sa curiosité fut d'autant plus vivement piquée que son nom se trouvait mêlé au dialogue qu'elle entendit.

« Quoi ! vraiment, ce n'est pas pour elle, disait une voix, qu'on est venu se promener de si bon matin du côté des Chaumelles ? Tenez, Bassou, soyez franc, vous espériez la rencontrer par ici, avec ses moutons.

— Qui ? Lucette ? Je vous jure, Mélie, répondit le fils du maire, que je n'y avais point songé ; je viens tout bonnement, que je vous dis, de commander ce pressoir au tonnelier de Ventaillac.

— Je croirai au pressoir, si vous m'avouez qu'il a simplement servi de prétexte à votre course matinale.

— Ah ça, me direz-vous au moins, Mélie, le pourquoi de cette plaisanterie ?

— Une plaisanterie ? Où prenez-vous, s'il vous plait, que je plaisante ? Ne savons-nous pas bien que vous êtes amoureux de cette petite bergère ?

— Et quand cela serait ? ça vous importe assez peu, je suppose ?

— Ah ! Bassou ! vous voyez bien que cela est. Elle ne m'avait donc pas trompée, la femme à Jacques Lagousse, qui me dit vous avoir rencontrés un soir, vous promenant sous les vieux chênes, au bord de l'étang de Lacoste. Et mes pressentiments non plus ne me trompaient pas !

— Vos pressentiments, dites-vous ?

— Oui, sans doute. Croyez-vous que je n'aie pas deviné une rivale dans cette petite fille, le jour où vous n'avez plus voulu de moi ? Vous étiez trop jeune pour vous marier, disiez-vous ; moi, je compris bien que vous aimiez ailleurs.

— Le beau raisonnement, en vérité ! Lucette avait bien douze ans en ce temps-là.

— Douze ans, en effet, pas davantage. Mais elle sut s'y prendre de bonne heure pour se faire aimer, la finaude ! Elle est si habile et si rusée,

avec ses airs de sainte-nitouche ! Vous l'aimiez sans y rien comprendre encore, c'est possible ; mais vous l'aimiez assurément.

— Vous avouez donc qu'elle est jolie, cette petite Lucette ?

— Oh ! jolie ! Jolie, n'est pas précisément le mot. Elle a un certain je ne sais quoi dans le visage qui ne déplaît pas, à ce qu'on dit. Pour moi, je n'ai jamais rien compris à cette beauté-là. Cette longue figure pâle, ces joues sans couleur, ces yeux bleus qui lui prennent comme ça la moitié de la tête, enfin ces grands bras maigres et ces hanches plates comme des punaises, qui lui donnent quasiment un air d'échalas, avec son air éternellement amiteux et sucré.... M'est avis que les hommes ne doivent guère aimer ces sortes de flandrines-là !

— Pourquoi donc diable voulez-vous que j'en sois amoureux ?

— Moi, je le veux ! Ah ! méchant Bassou, s'exclama résolûment Émilie Blanchot, j'en suis furieuse, et voilà tout. Ne vous souvient-il donc plus combien je vous aimais ?

— Vrai, vous m'avez aimé, Mélie ? Eh bien ! c'est possible, je ne vais pas contre.... Mais c'est de l'ancien temps, il y a cinq ans qu'il me semble ; vous devriez en avoir perdu souvenance.

— Ah ! méchant cœur ! ça t'est bon à dire à toi ! Est-ce qu'on y peut rien, à cela ?

— Eh! que oui, Mélie, assurément, quand on est une honnête femme.

— Honnête! honnête! je le suis ou je ne le suis pas, si tu veux, je n'en sais quasiment plus rien, Bassou; mais je t'aime, je t'aime toujours, voilà tout.

— Vous êtes folle, Mélie, de me parler ainsi! dit sévèrement le fils du maire.

— Ah! ne te *truffe*¹ pas de moi, ne me repousse pas, Bassou! Ce n'est pas ma faute si je n'ai pu me faire à te haïr. »

Et la femme du Borgne, laissant échapper son battoir, quitta son linge et bondit jusqu'aux pieds du jeune paysan.

« Adieu! Mélie, adieu!

— Non, tu ne t'en iras pas, je ne veux pas que tu t'en ailles, Justin, entends-tu? Il faut que je me confesse à toi, écoute-moi.

— Eh! vous m'en avez déjà trop dit comme ça, Mélie.

— Si tu savais combien je suis malheureuse, mon pauvre Bassou!

— Vous! fit dédaigneusement Justin Daubasse avec un hochement de tête significatif.

— Malheureuse, oui, malheureuse comme les pierres, malheureuse depuis cinq ans, cinq ans

1. *Se truffer*, synonyme de se moquer, dans l'idiome du Quercy.

viennent les châtaignes. Oh ! je sais bien ce que tu veux dire, va ! Mais si j'ai fait souffrir les gens à mon entour, c'est que moi j'étais la première à souffrir !

— Et moi donc, j'en peux mais, peut-être ?

— Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas épousée, Bassou ? Je me mariai par dépit, vois-tu.... Le Borgne ! je ne puis tant seulement pas le sentir, et la vraie vérité, c'est que je me suis mise en enfer !

— Pour lors, est-ce à moi de vous en retirer ? Tenez, Mélie, soyez donc raisonnable ; on vous disait autrefois femme d'esprit et de bon sens....

— Avec ça que ça m'a bien servi d'avoir de l'esprit, interrompt Émilie Blanchot, avec cet accent d'ironie et de douloureuse amertume de la passion dédaignée. Hélas ! si tu n'as pas d'amitié pour moi, Bassou, aie au moins quelque pitié ! Oh ! je t'aime tant, vois-tu, et tu es si beau ! le plus joli homme, assurément, de tous les jeunes hommes de Flaugnac !

— Laissez-moi, Mélie, laissez-moi ! cria impérieusement le fils du maire.

— Non, *par moi !* je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies promis....

— Quoi donc ? de vous parler, de vous voir ?...

— Et de me faire bonne mine, et d'avoir de l'amitié pour moi.

— Jamais!

— Oh! Bassou, Bassou! »

En disant ces mots, la passionnée paysanne s'était emparée des mains du jeune homme, qu'elle inondait de larmes brûlantes, et, comme une panthère lascive, elle se tordait et se roulait à ses genoux.

IX

Emilie Blanchot.

Émilie Blanchot pouvait passer pour l'idéal de la jolie paysanne. Grande et forte, d'une rare vivacité de physionomie, d'une carnation chaude et colorée, le hâle rehaussait encore l'accentuation énergique de ses traits. Son front bombé, quoique un peu bas et légèrement déprimé vers les tempes, s'encadrait de deux riches bandeaux de cheveux bruns négligemment ramenés sous la coiffure habituelle aux jeunes femmes du Quercy, coiffure d'une forme plus pittoresque que gracieuse, malgré sa parenté évidente avec le bonnet phrygien. Ses yeux d'un gris sombre, noyés de moites lueurs; le nez busqué, aux narines dilatées et palpitantes; les lèvres fortes et d'un rouge humide, accusaient les emportements du désir et les orages de la passion. Les lignes du cou, d'un dessin ferme et vigoureux,

ne manquaient pas d'une certaine mollesse. Enfin Émilie Blanchot avait une de ces tailles rondes et souples dont le contour voluptueux se déforme, hélas ! si vite sous la destructive influence des travaux des champs ; mais on pressentait dans l'acuité perçante de son regard, dans le son dur de sa voix, dans les coins plissés de sa bouche et jusque dans les lignes sèches de son menton, la méchanceté du caractère et l'insensibilité.

Transplantée dans une sphère supérieure et dans l'oisiveté des villes, il y avait dans la femme du Borgne l'étoffe d'une grande et effrontée courtisane. Que de débordements et de scandales prévient, par son assujettissement inflexible et ses implacables fatigues, le dur labeur de la terre !

Justin Daubasse ne pouvait se défendre d'une sorte d'admiration naïve et fière, en voyant cette belle jeune femme se tordre à ses pieds et l'implorer. Il la regardait sans mot dire et d'un air presque indifférent, mais sans détacher ses mains de celles de Mélie. Celle-ci, se croyant sûre de son triomphe, pour mieux achever de le fasciner, redoubla de tendresse et de furie amoureuse, tandis que Lucette, tremblante et demi-morte, attendait derrière la haie l'issue de cette étrange scène.

« Tu ne peux pas aimer cette petite fille, Justin ; dis-moi que tu ne l'aimes pas, s'écria Émilie Blanchot. Cette créature-là, c'est maigre et chétif,

c'est pâlot et ça n'a que le souffle. Gageons qu'elle n'a pas six mois à vivre. Est-ce là la femme qu'il te faut, Bassou? Est-ce que ça peut aimer, dis, un avorton comme ta Lucette? Et d'ailleurs elle est trop rusée, la petite, pour devenir ta maîtresse; et, quant à en faire ta femme, tu sais bien que c'est impossible. Justin Daubasse ne peut pas épouser une orpheline, une pauvre, une quasi-bâtarde!

— Pas un mot de plus sur elle, Mélie! je vous le défends, » repartit énergiquement le fils du maire, reprenant la pleine possession de lui-même et ramené par ces paroles à son instinctive aversion contre la femme du Borgne.

En même temps il détacha, par un brusque mouvement, ses mains de celles de Mélie, et, jouissant de la confusion de celle-ci par la conviction où elle se trouvait de l'inutilité de sa tentative, il partit d'un dédaigneux éclat de rire. Ce rire impliquait une comparaison faite intérieurement entre Lucette et Mélie, et établissait la pitoyable défaite de cette dernière. Elle le comprit, et, dans la rage jalouse de son orgueil humilié, elle jura de se venger.

« Imprudente! lui dit Bassou, vous vous oubliez jusqu'à me faire des avances insensées, et vous croyez comme ça que je me laisserai gagner. Quelle folie! C'est pas l'embarras, vous êtes jolie. Ah! pour

jolie.... Mais votre beauté, loin de m'attirer, est plutôt faite pour repousser et pour déplaire. Vous êtes méchante, Mélie, et Lucette est un ange de bonté. Par ainsi, voilà tout le secret de mon amour et de mon aversion involontaires. Différemment, il n'a pas dépendu de moi de vous aimer avant votre mariage, et quand même j'aurais le cœur libre aujourd'hui, quand même je le voudrais, je sens bien que je ne vous aimerais pas. Adieu, et soyez plus sage à l'avenir.

— Oh ! tu te repentiras de m'avoir ainsi traitée ! s'écria la femme du Borgne écumant de jalousie et de rage ; et, ajouta-t-elle intérieurement, c'est cette mijaurée qui me le payera ! »

Justin Daubasse lui jeta un regard de défi accompagné d'un sourire méprisant, et arriva en trois bonds au chemin de traverse.

Lucette, le cœur partagé entre mille émotions contraires, où dominait pourtant celle de la joie et du triomphe, n'eut que le temps de se relever et de reprendre sa marche.

« Tiens, c'est vous ?... Ce soir à la Grand'Combe ; j'ai à vous parler, ma chère Lucette, » dit Bassou sans faire mine de s'arrêter, car il vit s'avancer dans leur direction un groupe de bouviers qui revenaient du Pré de la Source.

X

La mare.

L'orpheline se mit à courir de toutes ses forces pour rattraper les Noirs. En arrivant aux Chaumelles, elle trouva Ambroise Blanchot dans un pitoyable état. L'infortuné vieillard avait essayé de retirer de la mare du fumier la roue de charrette qui y pourrissait, et, trahi par ses forces qu'il croyait revenues, il avait lui-même roulé dans la boue. Lucette l'aida à se relever, le déshabilla, lui fit mettre de nouveau linge, et, pour prévenir les reproches du Borgne et de sa femme, passa rapidement à l'eau la veste de coutil du bonhomme.

« Mais aussi, dit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas resté là, père Blanchot, tranquillement assis au soleil, comme je vous y avais laissé ?

— Que veux-tu, chère petite ? ils sont sans cesse comme cela à me dire que je ne suis plus bon à rien ; pour lors je me sentais un peu mieux que de coutume, j'ai voulu me rendre utile. Et puis ça me navre, tu comprends cela, toi, de voir comme tout va de travers et en dépit du bon sens aux Chaumelles. C'est presque la misère aujourd'hui ; ce sera la ruine demain. Une si gentille petite pro-

priété, et qui valait quasiment tout un domaine pour le rapport! Ah! je l'avais bien arrondie et bien arrosée de mes sueurs, avec quel amour, mon Dieu! Un bijou d'enclos, quoi! »

Le père Ambrosi n'avait pas fini de parler, que Lucette se dirigeait vers le puits, et en rapportait deux pleins seaux qu'elle vida dans un baquet. Puis, s'étant agenouillée sur l'herbe, ils reprirent leur conversation, tandis que l'orpheline scandait chacune de ses phrases au rythme de son battoir.

« Eh bien! Lucette, et la cérémonie a-t-elle été belle cette année? Y avait-il beaucoup de monde, au moins?

— Oh! c'était à faire trembler, père Ambrosi; il en arrivait de partout, et jamais ça ne finissait.

— En vérité, ma fille?

— Il n'y avait pas quasiment un pouce de pré, on peut le dire, qui ne portât une âme chrétienne ou une tête de bétail.

— Il y en avait de beaux, des bestiaux, pas vrai, Lucette? Tu as dû remarquer cela?

— Oui, cher père, assurément, en m'en retournant surtout: car pendant la bénédiction, je n'ai vu que M. le curé avec ses deux clercs, la petite croix d'argent qui reluisait au soleil, et aussi les chantres qui accompagnaient M. le curé et lui répondaient.

— Eh oui, ma fille, comme cela se fait à l'église, le dimanche.

— Et comme au lutrin, effectivement, tous ensemble ils chantaient; et puis M. le curé a parlé comme ça tout seul en élevant à plusieurs fois la croix dans sa main droite; et puis il a jeté de l'eau bénite sur le bétail le plus proche; et tout ce qu'il disait, je n'y comprenais rien, c'est vrai, c'était du latin; mais cependant, père Blanchot, je le comprenais tout de même.

— Quoi! tu comprenais du latin, ma fille?

— Eh! non pas les mots, je ne veux pas dire. Les mots, ça n'est pas tout quand on parle; mais où j'ai bien vu que je comprenais un peu, c'est quand j'ai senti qu'il me venait des larmes aux yeux.

— Des larmes, petite! tu as donc pleuré?

— Oh! non: ça n'est pas pleurer, cela! Enfin, j'ai eu comme ça un moment le cœur gros. Le latin de M. le curé me faisait penser à vous, à vous, père Blanchot!

— Pas possible, ma fille!

— Si, par ma foi, père! Il demandait au bon Dieu de bénir les bestiaux et les récoltes, et de répandre l'abondance dans les maisons. Différemment, c'est ainsi que j'ai compris ce qu'il a dit, et je pensais aux Chaumelles, d'où l'abondance est partie, et à vous, père, qu'ils font mourir de famine.

— Chère enfant ! dit le vieillard en essuyant une larme du revers de sa main calleuse.

— Voilà , » dit Lucette, son savonnage terminé.

Et elle courut étendre la veste au soleil, derrière le four, pour la cacher à Mélie. Mais elle avait eu beau se hâter, l'horloge solaire du potager marquait neuf heures, l'heure générale du dîner chez les paysans quercinois, et la femme du Borgne survint à l'improviste. En apercevant sa rivale, elle jeta violemment à terre la corbeille de linge qu'elle avait sur la tête, et fondit sur la pauvre innocente comme une folle furieuse.

« Ah ! mauvaise drôlesse, cria-t-elle, voici encore de ta besogne ! Tu flattes et tu cajoles mon père dès que j'ai tourné les talons ; tu vas lui boufter comme ça dans l'idée de nettoyer son habillement, tandis que je lave moi-même le linge de la maison ; comme si elle n'était pas assez propre, sa veste, pour ce vieux radoteur de paralytique ! Eh bien ! tiens, coquine ! voilà pour toi, mauvaise graine de *bâtarde* et de *maldisante* ! »

Et elle la frappait si rudement, que la pauvre enfant, toutefois sans pousser un cri, roula par terre, le visage en sang et noyé de larmes.

« Est-ce que c'est déjà l'heure du dîner, ma fille ? demanda timidement Ambroise Blanchot en voyant paraître Mélie.

— Qui est-ce qui vous parle à vous, vieil impo-

tent ? Vous ne pensez donc toujours qu'à manger ? » répondit brutalement la femme du Borgne, en ouvrant et refermant avec fracas la porte de la chambre qui servait de cuisine.

Le pauvre père, bien qu'il fût habitué depuis longtemps à ces grossières insultes, ne put réprimer un mouvement d'amère tristesse ; il refoula ses larmes, et quand Lucette reparut, après s'être soigneusement essuyé le visage : « Je craignais qu'elle ne t'eût vue, dit le vieillard.

— Non, père, » répondit l'enfant essayant de sourire ; et, vaincue par la douleur, elle courut se cacher dans la grange pour y sangloter à son aise.

XI

Les bœufs de labour.

Quand l'heure de manger la soupe est venue, le laboureur, à moins qu'on ne lui apporte son dîner aux champs, pique son aiguillon en avant de ses bœufs dans la terre fraîchement remuée, et, sûr que cette frêle barrière sera respectée, s'en retourne tranquillement à la métairie. C'est un singulier spectacle et qui fait rêver, à l'époque de la reprise des travaux, que cette multitude de bœufs de labour

éparpillés par couples sur le flanc des collines, debout dans leur impassible immobilité.

A les voir d'en bas , en traversant rapidement la plaine , on les prendrait aisément , à la couleur blanche ou rouge fauve de leur robe , pour des animaux de marbre ou de granit sortis de terre et figurant des dieux propices qui veillent sur les campagnes, n'était le panache ondoyant de leur queue, dont ils s'éventent avec lenteur. Exposés aux brûlantes ardeurs d'un soleil de plomb, des légions de grosses mouches les dévorent en effet, et l'on voit de temps en temps filtrer sur leur poitrail des gouttelettes de sang vermeil que boit avidement le sillon.

Ils n'ont garde de bouger, ils attendent patiemment le retour du maître ; et, comme s'ils avaient conscience de toute la gravité de la tâche que leur ont assignée les hommes, ils fixent amoureusement la terre de leurs yeux ronds, et semblent échanger avec elle quelque grand secret. Ou bien les deux compagnons de joug et de fatigues s'entretiennent à leur manière, en mêlant leur chaude haleine et se caressant de la queue, s'exhortent réciproquement à l'ardeur du travail et à la patience, et se fortifient dans cette sorte d'amitié fraternelle dont l'homme des champs a constaté si souvent l'existence dans les étables.

Seulement, s'il arrive qu'un troupeau de génisses

ou de taureaux , vierges du joug , passe au bas de la colline , ils relèvent fièrement la tête , l'agitent par un mouvement saccadé , hument l'air de toute la puissance de leurs naseaux , et renvoient à leurs frères libres un mugissement sonore qui ébranle la vallée. Là se borne leur passager instinct de révolte ; et quand le laboureur revient , son repas achevé , il retrouve à la même place son fidèle attelage , impatient de reprendre le sillon interrompu.

Le Borgne laissa donc les Rouges au milieu des champs pour venir manger sa part de la soupe domestique. Il alla droit à l'étable pour renouveler la ration de fourrage des Noirs , et fut saisi d'une violente colère en trouvant le râtelier encore plein.

« Vous avez envoyé les Noirs au Pré de la Source, l'ancien ! cria-t-il du seuil , d'une voix tonnante ; j'avais défendu qu'on y allât !

— Qui est-ce qui vous a dit cela , mon gendre ?

— Faut être sorcier , pardiou ! les râteliers sont pleins , et l'on a changé les attaches....

— Eh bien , oui , François , j'ai cru que je ferais bien....

— Il n'y a pas de François , il n'y a pas de mon gendre ! Laissez-moi tranquille , vieux fou ! Suis-je le maître ici ou le valet , sandieux ? Si vous avez

encore dans l'idée de gouverner, prenez donc à ma place la bêche et l'aiguillon : vous irez alors, si bon vous semble, demander au curé ses bénédictions et ses patenôtres. Différemment, si c'est moi qui ai toute la besogne ici....

— Avec ça qu'elle est bien faite, la besogne !... au cabaret !... murmura imprudemment le vicillard.

— Te tairas-tu, vieil enragé ? » s'écria le Borgne, dont la colère atteignait promptement à son paroxysme, en saisissant une pioche dont il menaçait le père Blanchot.

Du fond de la grange où elle pleurait, Lucette entendit ces éclats de voix furibonds ; en un clin d'œil elle fut là, et se jetant entre le beau-père et le gendre :

« Ne grondez que moi, ne frappez que moi, Bardoc ! C'est moi qui ai voulu mener les bœufs à la cérémonie ; le père n'y pensait pas. »

Et elle joignait ses mains suppliantes. Mais avant qu'elle eût achevé sa prière, le Borgne, comme subjugué par une force magnétique, laissait retomber l'instrument meurtrier et se sauvait précipitamment dans la maison.

« Ma douce protectrice, mon sauveur, ma providence ! dit Ambroise en prenant le bras que lui présentait Lucette pour rentrer.

— Allons, vous autres, la soupe est prête ! » venait de crier Mélie.

XII

Sic vos non vobis.

Quiconque n'a pas assisté à un dîner de paysans, un jour de la semaine, dans certaines contrées du midi de la France, ne saurait se faire une idée de la triste nourriture, de la déplorable frugalité imposées, par leur condition misérable, à la majeure partie des populations rurales.

La misère de l'ouvrier dans les villes n'a rien de comparable à celle de l'habitant des campagnes. L'ouvrier le plus pauvre, le mendiant lui-même, mangent de la viande plusieurs fois la semaine, et en tout cas parviennent facilement à se procurer tous les jours un verre de vin et un morceau d'excellent pain blanc. Le paysan, lui, mange de la viande deux ou trois fois l'an, boit de la piquette, quand il n'est pas obligé de la vendre avec son vin pour payer l'impôt ou satisfaire à des échéances usuraires, et ne connaît qu'un atroce pain bis où la farine de froment brille par son absence. Un des mets habituels du peuple des campagnes, dans le Quercy, c'est un oignon tout cru trempé dans du vinaigre, ou bien une croûte de pain frottée d'ail, humectée d'une goutte d'huile de noix et saupoudrée

d'une pincée de sel. Encore l'huile fait-elle souvent défaut.

Pauvres gens, qui engraisent les bestiaux pour l'abattoir et ne passent jamais le seuil d'une boucherie ; qui enfouissent quotidiennement dans les entrailles de la terre , comme une semence sacrée , leur sueur , leur santé , leur vie , et n'auront qu'une modique , très-modique part , ce qu'il faut pour s'empêcher de mourir , dans ces riches vendanges et ces opulentes moissons ; qui transforment la plaine infertile et caillouteuse en un jardin peuplé des fruits les plus savoureux , et à qui il est interdit de convoiter le moindre de ces fruits.

Car telle est la dure loi qui pèse sur le métayer , ce serf agricole , ou sur le propriétaire d'un mince enclos. Tout ce qu'ils voient germer , croître , s'épanouir et mûrir autour d'eux , par leurs propres soins et sous leur regard de chaque jour , défense à eux , de par leur gêne perpétuelle , d'y jamais porter la main. A défaut de viande , à défaut de vin , ils n'auront pas même la satisfaction de réjouir de temps en temps leur pauvre estomac avec un bon fruit.

Ce panier de pêches représente trois francs , cette corbeille de chasselas vaut deux francs ; et cinq francs ! c'est le vingtième de leur fortune de l'année. Vite , qu'on porte cela au marché de la ville voisine. Pauvres gens , regardez , mais n'y touchez pas !

Si la pauvreté était entrée aux Chaumelles dans les cinq dernières années, elle n'y revêtait pas encore ce caractère de hideuse misère et de dénûment lamentable. On était bien loin de l'abondance et de la sécurité d'autrefois ; mais il y avait toujours du pain sur la planche et un morceau de lard dans la marmite. Émilie Blanchot n'en était pas encore réduite, comme tant d'autres ménagères ses voisines, à fabriquer du bouillon sans autres ressources que ces deux condiments élémentaires : une poignée de sel gris et quelques bribes de jardinage.

Parmi les pots de grès qui trônaient, dans leur obésité majestueuse, sur le chambranle d'une de ces antiques cheminées dont le vaste manteau semble destiné à abriter plusieurs familles, le plus grand nombre étaient vides, c'est vrai ; mais il en restait habituellement un ou deux d'où la graisse et les quartiers d'oie confite n'étaient pas tout à fait absents, car on n'ignore pas que l'usage du beurre est chose inconnue dans la cuisine méridionale, surtout chez les gens de la campagne.

XIII

Un diner de paysans.

Au bout d'un quart d'heure, Mélie avait trempé sa soupe, et les quatre habitants des Chaumelles s'assayaient à une grossière table de bois blanc enjolivée d'arabesques dessinées par le vin répandu, et que la moindre nappe n'essayait pas de dissimuler.

Un Parisien eût reculé d'horreur à la vue de la montagne de soupe (montagne est le mot), dont s'empiffrèrent Bardoc et sa femme.

Les paysans, ceux du Quercy surtout, ont cela de bon que la colère ne leur ôte pas l'appétit ; ces estomacs robustes et primitifs ignorent les délicatesses et les façons de nos estomacs civilisés. Ils avalent avec d'autant plus de verve et de voracité qu'ils sont sous l'empire d'une passion violente ou de fortes émotions. Lucette, elle, ne toucha à la soupe que pour la forme, et le père Blanchot suivit l'exemple de l'orpheline. Il aurait voulu imiter son gendre, que la chose lui eût été difficile, tant sa fille, qui le servait, y mettait de parcimonie.

« Vous n'en voulez plus, vous autres ? dit-elle en emplissant une seconde fois son assiette et passant la cuiller à son mari.

— Merci , dirent ensemble Lucette et le vieillard.

— Oh ! pardine, je le savais bien, reprit-elle ; *per ma fé* (par ma foi), il leur faudrait une dinde truffée ou tout au moins un bon chapon, pour qu'ils eussent appétit. On vous en truffera , soyez tranquilles !

— Tu te trompes , ma fille , répondit Ambrosi avec douceur ; le grand air m'a donné faim , et certes, je ne suis pas difficile. Tiens, ce morceau de pain est bien petit ; coupe-m'en davantage, ma fille, et sers-moi un peu de ragoût avec des pommes de terre.

— Voulez-vous pas que je vous donne toute la miche ? riposta Mélie en se taillant un quartier de pain à défrayer l'appétit d'une famille anglaise pendant huit jours.

— Mangez d'abord celui-là, que diable ! Vous aurez donc toujours les yeux plus grands que la bouche, l'ancien ? cria Bardoc en lampant un verre de vin.

— Quant au ragoût et aux pommes de terre, il ne vous en faut guère, vieux, reprit Mélie, ce peu vous suffira : c'est trop lourd pour vous, assurément.

— Oui-da ! c'est quasiment indigeste, et ceci aussi, pour lui comme pour toi, ma femme, ajouta le Borgne en s'emparant de la bouteille, qu'il retira de dessus la table et posa par terre à côté de lui.

— Vieil ivrogne ! grommela Mélie.

— Garde tes petits noms d'amitié pour une autre fois , ma femme. Autrement, tu sais bien, je n'ai

fait qu'un tiers de la matinée, aujourd'hui, et je n'ai pas la main assez fatiguée.... Suffit.... tu m'entends.... »

Et il fit le geste de lui donner un soufflet.

Mélie, qui savait son homme par cœur, se le tint pour dit, et l'on n'entendit plus, pendant quelques instants, que le bruit des fourchettes d'étain sur les assiettes de terre, dominé par celui des formidables mâchoires du Borgne.

« Je n'ai plus faim , murmura tout à coup Ambroise Blanchot, dont le cœur était singulièrement gros, et qui ne put résister plus longtemps à l'envie qu'il avait de quitter la table.

— Oh ! bon, laissez-le donc, ce vieil invalide, dit Bardoc à Lucette, qui se levait pour donner le bras au pauvre homme.

— Qu'il ne mange pas, s'il veut, c'est son affaire; le moins qu'il en fera, c'est encore le mieux, accompagna l'impitoyable villageoise.

— Tu es bien mauvaise pour moi aujourd'hui, ma fille , dit Blanchot avec un regard qui aurait fendu un rocher. Ah ! mon Dieu ! est-ce que ça ne finira pas bientôt ? Est-ce que vous ne m'appellerez pas là-haut, auprès de ma pauvre Catherine ?

— *Per ma fé*, c'est ce que vous avez dit de mieux aujourd'hui, l'ancien ! interrompit Bardoc avec un ricanement et en se versant un verre de vin. Avec ça qu'elle doit languir là-bas, toute seule, la chère

défunte, et c'est mal à vous de la faire attendre. Tenez, à votre prochaine réunion ! »

Et il vida coup sur coup les deux tiers de la bouteille, dont la capacité toute rustique indiquait au moins deux litres.

Lucette eut beau tourner vers lui ses yeux suppliants et pleins de reproches, le vin commençait à lui troubler le cerveau : il ne remarqua pas ce regard ou n'en voulut tenir aucun compte.

« Attends, attends ! Que je t'y prenne encore à faire les yeux doux à mon homme, et tu verras, vilaine effrontée ! insinua méchamment Mélie.

— Sandioux ! tais-toi, femme, et ne bouge ; je vois bien que la joue te démange, reprit Bardoc renouvelant sa menace.

— Ah ! tu es bien malheureuse, ma fille ; mais ne t'en prends qu'à toi-même, soupira Blanchot ; Dieu te punit de ton ingratitude et de ta dureté envers ton père !

— Connu, connu, interrompit le gendre ; allez-vous encore entonner votre antienne, *père Radote* ? Si elle est malheureuse, eh ! mordieux ! c'est d'avoir sur les bras un vieil invalide de père comme vous. Car, enfin, à quoi que vous êtes bon, là ?

— A quoi je suis bon ? Oui, vous avez raison, mon gendre, dit amèrement le vieux laboureur, je ne suis plus bon à rien aujourd'hui ; je ne suis bon qu'à souffrir. Mais je n'ai pas toujours été un être

inutile, un vieillard infirme et sans *courage*. J'ai travaillé pendant soixante ans sans prendre un jour de repos ; c'est là que j'ai laissé ma santé. Est-ce à vous de me le reprocher ? Avec quelle ardeur je tenais la bêche ou menais la charrue ! Doux Jésus ! avec quel amour je labourais notre pauvre terre, et comme je m'appliquais à la *bonifier* d'année en année ! Quelle vie d'épargnes, de fatigues et de sueurs, que la mienne ! Par ainsi, à qui devez-vous les Chaumelles, si ce n'est à ce vieil infirme de père Blanchot ? Je n'avais rien, quand je pris en mariage ma pauvre femme, et je nous amassai une petite fortune en m'endurcissant à la peine. Ah ! si j'avais encore mes deux bras !... Et jamais un plaisir, ni cabaret, ni fêtes votives, jamais un liard dépensé mal à propos. Mélic le sait bien, elle ; tu t'en souviens, n'est-ce pas, ma fille ? C'est pour toi, cependant, que je travaillais ainsi, vois-tu ! Oui, rien que cette pensée me donnait du cœur ; et quand, avec les économies de l'année, j'avais acheté quelque bonne pièce qui nous arrondissait, je me disais avec orgueil en la labourant : « C'est pour elle ! c'est pour mon enfant ! » Ça m'ôtait la fatigue de la tête, je n'y songeais quasi pas. Pour lors, si me voilà devenu impotent et paralytique à ce travail de soixante années, devez-vous m'en faire un crime et me reprocher chaque jour le morceau de pain.... moi qui me serais ôté de la bouche.... »

Les sanglots, longtemps comprimés, coupèrent la parole à l'infortuné vieillard.

« Crédié ! je crois que vous m'attendrissez, l'ancien, » fit Bardoc stupide, lequel, en toute autre circonstance et sans les effets de l'ivresse, eût accueilli par un torrent d'injures le discours de son beau-père.

Le repas était terminé; Mélie, occupée de débayer la table, et d'ailleurs toute possédée de sa jalousie, n'en avait pas saisi un traître mot. Le hasard voulut qu'elle entendit son père quand il ajouta, en manière de conclusion :

« Allez ! n'ayez crainte, je ne vous serai plus à charge bien longtemps, et je sens bien qu'avant peu....

— Oh ! mon Dieu ! tant mieux pour vous et pour nous, interrompit cette fille dénaturée; le plus tôt sera le mieux, entendez-vous ?

— Ainsi soit-il ! » fit le Borgne, qui, sous le prétexte et peut-être dans la conviction d'aller reprendre son travail, revint à ses bœufs, et demanda aux sillons fraîchement tracés un lit commode pour y cuver son vin.

XIV

Réflexions générales.

Ceux de nos lecteurs dont la vie ne s'est point mêlée à celle des paysans et qui, n'ayant jamais quitté le séjour des villes, manquent de notions exactes sur les mœurs de la campagne, nous accuseront peut-être de tracer un tableau exagéré et noirci à plaisir ; mais aux yeux de ceux qui, comme nous, ont vécu dans la fréquentation et jusqu'à un certain point dans l'intimité des paysans, notre peinture paraîtra, nous n'en doutons pas, de la plus irrécusable et de la plus scrupuleuse fidélité.

Nous l'avons dit dès les premières pages de cette histoire, quand le paysan apporte en naissant des instincts mauvais, comme la nature, chez lui, ne sera point corrigée par l'éducation, soyez sûr qu'il poussera, le cas échéant, à l'égard de ses semblables et de ses proches, l'égoïsme et la dureté du cœur jusqu'à la férocité. Malheureusement, si des âmes sublimes comme le père Blanchot ne sont pas rares dans les campagnes, des monstres comme le Borgne et sa femme s'y rencontrent fréquemment.

Car, il faut bien le dire, c'est surtout dans l'inté-

ricur des familles, de gendre à beau-père, de bru à belle-mère, et parfois du père aux enfants, qu'éclatent ces fureurs, ces atrocités, ces violences, cet oubli des plus saintes lois de la nature, qui prennent ordinairement leur source dans des intérêts sordides. Nous-même, nous pouvons affirmer avoir été le témoin de scènes analogues à celle que nous venons de retracer, et nous n'oublierons jamais l'impression de terreur et d'épouvante que nous causa, à l'époque de notre adolescence, la lutte d'un père et de son fils, celui-là vieillard octogénaire, meurtri, criblé de coups et foulé aux pieds sans merci.

Il est affligeant, il est révoltant pour l'honneur de l'humanité que de pareils faits puissent se produire; mais ne sont-ils pas dans leur réalité douloureuse un sujet d'enseignement et de réflexion, et à ce titre avons-nous eu tort d'en faire l'objet de cette étude? Soyez-en convaincus, modifié, adouci par la salubre et toute-puissante influence de l'éducation, le caractère d'un Bardoc ou d'une Émilie Blanchot n'aurait pas atteint ce degré de froide atrocité, de perversité inouïe, et en tout cas un vieillard infirme et sans défense n'en eût pas été la déplorable victime.

Est-ce à dire que de telles infamies n'existent pas dans les villes, où l'éducation est devenue à peu près

universelle; que de pareilles scènes n'éclatent pas dans l'intérieur de l'ouvrier ou du bourgeois? Hélas! non; ces drames-là s'y jouent tous les jours: il y a partout des monstres d'insensibilité et d'égoïsme; mais ils s'y jouent *in petto* et dans l'ombre des consciences. Qu'un fils, par exemple, pressé de jouir de son patrimoine, guette impatiemment la mort de son père, il aura du moins la pudeur de mettre un masque à l'impatience de son désir. Odieuse hypocrisie, si l'on veut, mais qui a cela de bon de protéger une agonie contre la révélation d'un épouvantable secret.

Est-ce donc un des moindres avantages de l'éducation et du commerce social, que cette honte d'elles-mêmes imposée aux passions mauvaises? Que de vertus ne sont que des vices déguisés, et que le monde serait bien plus horrible à voir si la franchise, comme le veut Alceste, servait de lien aux relations humaines!

Le paysan, lui, ignore ces dissimulations nécessaires de la vie sociale. Retors et dissimulé tant qu'on voudra dans le gouvernement de ses intérêts et dans l'exploitation de ses produits, il est neuf, spontané et sincère comme la nature qui l'entoure, dans l'explosion de ses sentiments et dans la conduite de ses passions. C'est là, dans cette atmosphère salubre respirée par les paysans, que l'éducation, quand elle y sera sérieusement introduite,

est destinée à porter d'admirables fruits. Que de nobles âmes, ignorantes d'elles-mêmes et des merveilles où elles vivent, élevées tout d'un coup à la compréhension du beau, et par là même du bien !

Mais ceci, c'est la suppression du paysan, dirait-on ; c'est sa transformation et son amélioration, voilà tout. Quant à nous, nous sommes un peu comme ces anciens qui estimaient la profession de laboureur à l'égal des plus hautes fonctions de l'État ; et nous ne pensons pas qu'il faille absolument être une brute pour être digne de tenir la bêche ou de conduire la charrue.

Revenons au père Blanchot.

XV

Antigone aux champs.

Le Borgne parti, Mélie s'en alla sur le versant de la colline étendre son linge au soleil, et le vieillard resta seul avec Lucette. L'enfant alla droit à une cachette connue d'elle seule et où elle avait déposé son emplette de la matinée. Puis elle revint s'asseoir près du laboureur, et lui présentant une tartine de confitures :

« Tenez, petit père, vous n'avez rien mangé à

dîner, dit-elle, ceci vous fera du bien; c'est doux et léger, et excellent pour votre estomac.

— Je les croyais finies, dit Ambroise.

— Bah! il en reste encore un peu au fond du pot.

— Oui, mais ce pain.... Comment as-tu fait? car enfin Mélie emporte la clef du buffet. Est-ce qu'elle l'aurait oubliée aujourd'hui?

— Oui, répondit Lucette après une légère hésitation; et en même temps elle rabattit ses paupières et son visage devint pourpre.

— Oh! tu es un ange, Lucette! dit le vieillard, qui pénétra ce touchant mensonge. Mais voyons, mon enfant, est-ce qu'il y a du bon sens à se priver ainsi pour moi? Mettre la moitié de ton pain dans ta poche... Et voilà dix fois que ça t'arrive....

— Oh! pour cela, nenni, petit père, c'est la troisième fois tout au plus, et je n'y ai pas grand mérite, je n'avais aucune faim.

— Je te dis que je ne l'entends point ainsi, reprit Ambroise; tu es jeune, tu as besoin de manger, toi. Moi je puis m'en passer. Tu es bien assez privée, pauvre petite! »

Le père Blanchot eut beau dire, il fallut en passer par la volonté de l'orpheline. Mais ce fut bien autre chose lorsque, après avoir avalé deux verres de tisane dont le goût sucré causa à son palais villageois une sensation de douce surprise, il vit la jeune fille lui présenter des pastilles.

« Tenez, petit père, mettez moi ça dans votre bouche et ne vous en occupez pas, ça fond tout seul.

— Oh ! pour cette fois, il faut que je te gronde, entends-tu, dit le vieillard moitié fâché, moitié souriant à travers les larmes qui lui venaient aux yeux.

— Quand vous les aurez mangées, dit Lucette, en mettant deux pastilles sur les lèvres de Blanchot.

— Mais tu dois te tuer, mon enfant, pour pouvoir m'acheter tout cela ?

— Bah ! Des tresses de paille, ça va si vite quand on est un peu adroite de ses mains !

— Oui, mais c'est si peu payé ! Et puis, tu as le chanvre à filer pour Mélie ; quand je pense que si tu y manquais une seule fois !...

— Jésus Maria ! Une demi-douzaine de quenouilles par jour ! On peut bien faire les deux, allez ; il n'y a pas de quoi périr.

— Oh ! tu es vaillante, je le sais, comme était ma pauvre Catherine. C'est toi qui devrais être ma fille !

— Et je la suis aussi, pardine ! Allons, allons, avalez-moi ça.

— C'est égal, reprit le vieillard après un silence, j'entends qu'à l'avenir tu utilises pour toi-même les petits profits.

— Pour moi, père ?

— Oui. Tu es toujours proprette et gentille comme

un cœur, c'est vrai, sous tes vieux et simples habits ; mais j'aimerais à te voir bien mise, da ! On achète aujourd'hui un fichu, le mois d'après une coiffe ou un tablier, et puis une robe.... plus tard, quand on peut.

— Bah ! Je suis assez bien mise comme cela. On sait bien que je ne suis pas riche ; et puis, ça n'est pas comme si je courais les frairies et les assemblées !

— Justement, je voudrais te voir prendre quelques distractions, mon enfant. N'avoir d'autre amusement que la garde de tes moutons et la société d'un vieillard ennuyeux et maussade comme moi, à ton âge, c'est bien triste.

— Oh ! vous êtes injuste, père. Est-ce que je vous ai jamais montré de l'ennui quand je reste auprès de vous ? Ce n'est pas un sacrifice pour moi, vous le savez bien, mais une joie ; pourquoi donc me parlez-vous ainsi ?

— Chère petite ! Oui, je connais ton bon cœur et la sincérité de ton dévouement, mais je m'en veux de l'accepter ainsi. Parfois il me vient des remords de mon égoïsme, et j'ai quasiment honte d'accaparer à mon profit les plus belles années de ta jeunesse.

— Eh bien ! Et la messe donc le dimanche ! et les processions les jours de fête ! Est-ce que ce ne sont pas autant de bonheurs, petit père ? quand l'église

est toute tendue de guirlandes de buis surtout, que l'autel est couvert de fleurs, et que M. le curé met sa belle chape toute en or ! Tenez, comme hier, par exemple....

— Ah ! oui, hier.... La fête de l'Assomption ! Dire que je n'ai pas mis les pieds à l'église depuis cinq ans ! soupira tristement Blanchot.

— Ah ! si vous l'aviez vue hier, notre église ! Sainte Vierge ! c'était-il donc beau ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Figurez-vous que M. le curé avait des ornements tout neufs, mais tout neufs, quoi ! avec des fleurs rouges, bleues, vertes, et de grands ramages partout, partout.... Et sur tout cela de la dorure !... Il fallait voir. Ça vaut des mille et des cent qu'on disait dans toute l'église. Mêmement que beaucoup oublièrent de tourner leur chapelet en regardant ces beaux ornements du bon Dieu. Et puis, il y avait de la musique, mais de la vraie musique, da ! des musiciens pour de bon, venus en visite chez M. le curé !... avec de grands instruments, et qui faisaient un bruit !... Ah ! mais.... le père Lagousse n'y pouvait rien, avec son serpent !... et qu'il n'était pas fier, ce pauvre père Lagousse, non plus que tout le lutrin.... oh ! mais non. Ça chante si bien, ces musiciens de la ville, et puis il y en avait un qui avait une voix.... oh ! mais une voix ! C'était-il donc beau, Seigneur Dieu ! c'était-il donc beau !

— Chère âme innocente, va ! dit Blanchot en bai-

sant au front l'orpheline. Pour lors, ces saintes jouissances du bon Dieu te suffisent, ma fille?

— Eh bien! à cause donc qu'elles ne me suffiraient pas?

— Et mon amitié aussi te suffit?

— Sûrement, mon père.

— C'est qu'il n'en sera point toujours ainsi, mon enfant. Tu cours sur tes dix-sept ans, et, grande et belle comme te voilà, les galants viendront bientôt; faudra songer à te marier.

— Oh! me marier! j'ai bien le temps. Je n'y ai quasiment jamais songé, je vous jure. Et puis, qui est-ce qui voudrait de moi? Je suis trop pauvre pour tenter les épouseurs. »

XVI

Un point noir à l'horizon.

Une expression de tristesse amère, mêlée à une rougeur subite, monta au front de la jeune fille. Le vieillard n'y prit pas garde; il reprit :

« Eh bien! Et cette jolie figure, donc? Et ton courage à la peine, et ton esprit? car tu es renommée dans tout le pays pour ta vaillantise et ton grand sens. C'est-il pas la meilleure dot, cela? Est-ce qu'une jeunesse ainsi faite, aussi méritante et de

si bon air, n'est point pour faire honneur aux plus beaux garçons et aux meilleurs sujets ?

— Vous oubliez, mon père, que les hommes ne regardent guère à cela. C'était bon dans les temps, comme vous dites quelquefois ; mais aujourd'hui....

— Oui, ils sont portés sur l'argent, c'est vrai. Eh bien, après ! Est-ce que ça t'empêchera de te marier ? Nenni, je l'espère bien. Tu feras comme la mère Catherine, qui, à ton âge, te ressemblait au parfait pour la dureté au travail, la bonté du cœur et la gentillesse. Elle m'a bien trouvé, moi. Par ainsi tu feras comme elle. Tu trouveras un brave garçon de vingt à vingt-cinq ans, solide à la peine, rangé, économe, avec un bon cœur pour t'aimer et de bons bras pour s'amasser un de quoi. Quand nous avons commencé, Catherine et moi, mordiou, ma petite, notre magot était bien mince.... Eh bien, avec de la sagesse et de l'épargne nous étions devenus quasiment riches, nous étions à notre aise....

— Tenez, père, parlons d'autre chose ; je ne veux point me marier.

— Comme tu dis cela ! Quelque contrariété de cœur peut-être ? Allons, qu'on me dise tout. Je gage qu'on aime quelqu'un, pas vrai ? Un beau galant qui fait le renchéri.... Mordienne ! il serait bien dégoûté. Va, tout s'aplanira, ma petite. Il a un de quoi, peut-être, et tu n'as rien....

— Mais, cher père, interrompit Lucette.... et ne

pouvant ajouter un mot, elle alla, pour cacher son trouble, prendre quelques pastilles qu'elle fit manger à Blanchot.

— Oh ! je vois bien que tu es préoccupée depuis quelque temps, reprit le bonhomme en branlant significativement la tête; voyons, ma mignonne, il ne faut point faire de menteries à son père; regarde-moi. Qui sait? je trouverai peut-être un moyen d'arranger les choses. Ah ! si la mère Catherine vivait encore ! Si les Chaumelles étaient en prospérité !... Si je n'étais pas moi-même un radoteur bon à rien, comme ils disent.... Qui, il y aurait encore moyen de te faire....

— Quoi donc, mon père ?

— Suffit, je sais ce que je veux dire, pardine ! Il faudrait bien qu'ils y fussent consentants, les autres. Ah ! c'était pourtant la volonté de la pauvre défunte; elle t'aimait bien. Mais moi, est-ce que j'ai encore un vouloir ? Est-ce que je suis le maître chez moi ? Est-ce qu'on me compte pour quelque chose ? Jésus Dieu ! faut pas même y songer. Ils ne voudraient entendre à rien, ils m'égorgeraient au premier mot. Et d'ailleurs, il n'y a tant seulement pas un denier aux Chaumelles.

— Mais je ne vous comprends pas, père. Que voulez-vous dire ?

— Pauvre ange ! il est inutile à cette heure que tu me comprennes, puisque aussi bien c'est impos-

sible et que tout ça n'est que songeries ; mais c'est pas une raison pour ne pas tout avouer à son père. Pour lors, tu vas tout me dire. Voyons, regarde-moi bien en face. »

Arrivés là de leur entretien, Lucette et le père Ambroise étaient sortis de la maison et se promenaient aux alentours. En cet instant, ils se trouvaient au plein soleil, dont les rayons tombaient d'aplomb sur le visage de la bergère.

« Mais tu as pleuré, tu as les yeux tout gonflés et tout rouges ! s'écria Blanchot, remarquant tout à coup un détail qui lui avait échappé tant qu'ils étaient restés dans la demi-obscurité de la chambre.

— Moi, cher père ! fit Lucette interdite.

— Faut pas me dire non ; ça saute aux yeux ; tu vas me dire d'où viennent ces larmes.

— Mais en vérité, père, je ne puis comprendre....

— Voyons, ne me cache rien, mon enfant.

— Eh bien, si j'ai pleuré, oh ! pourquoi m'obliger à dire cela ? ç'a été de vous voir maltraiter ainsi tout à l'heure.

— Vrai ? C'est bien la seule raison ?

— Doutez-vous de ma douleur en présence....

— Non, chère petite, tu m'aimes, tu plains le sort du pauvre Ambrosi, je ne vas pas contre ; mais tu es habituée à voir cela tous les jours, et il est impossible....

— Je vous jure, mon père....

— Ne jure pas, ma fille ! Tiens, voilà qui parle assez haut. Ah ! mes pressentiments ne me trompaient pas. Les misérables ! les lâches ! ils ont osé !... Est-ce lui ? Non, c'est Mélie, n'est-ce pas ? »

En disant cela, le père Blanchot retroussait une des manches de Lucette et signalait la trace des sévices exercés sur elle par la farouche paysanne.

XVII

Où l'orage s'amasse.

Soit délicatesse inouïe chez une simple villageoise, et défiance d'obéir aux suggestions de la vengeance, soit résolution d'épargner à son père adoptif un nouveau sujet de douleur, Lucette s'était résignée dès le premier jour à lui cacher les brutalités dont elle était la victime et à dévorer ses larmes en secret. Elle craignit de voir s'écrouler en un instant l'édifice de sa pieuse dissimulation, et combattant l'effet d'une révélation involontaire par un mensonge :

« Eh bien, père, dit-elle, n'allez-vous pas croire à cette heure... ? Ah ! c'est mal, vous supposez des choses.... Parce que j'ai une meurtrissure au bras.... Mon Dieu, ceci est bien simple. En montant l'escalier du grenier, tantôt, le pied m'a tourné, j'ai

roulé quelques marches et j'ai donné contre la rampe. Ça peut arriver à tout le monde.

— Je te dis que tu me trompes, je te dis que tu mens ! s'écria le vieux laboureur avec une énergie qui semblait l'avoir abandonné depuis bien longtemps. Oui, tu mens comme les bons cœurs savent mentir, par charité, par dévouement, par amitié filiale. Mais qu'ils y prennent garde ! Je ne suis pas mort encore ! Je ne suis pas si innocent et si radoteur qu'ils le disent. Tant qu'il ne s'est agi que du pauvre vieux, du pauvre infirme !... Mais s'attaquer à cet agneau, à cet ange ! suffit, je sais bien ce que j'aurai à faire....

— Que voulez-vous dire ? vous m'effrayez, père Ambrosi !

— N'aie crainte, va, ma petite, je m'entends....

— Mais encore, père, n'allez pas au moins leur faire du mal à cause de moi.

— Oui, oui, ils me le payeront cher, si jamais....

— Oh ! je vous en supplie, père Ambrosi, que je ne sois ici la cause d'aucun malheur. »

Le vieux laboureur demeura muet. Une expression de regret indéfinissable venait de s'abattre sur sa longue figure osseuse et ridée. Ses yeux eurent un éclair d'ironie mêlée d'amertume et de désespoir. Il semblait que le souvenir d'une catastrophe irréparable se fût subitement réveillé dans cette âme depuis longtemps engourdie. Une prostration

douloureuse succédait aux inspirations de la colère et aux idées de vengeance.

« Un malheur ! dis-tu , Lucette ; mais il n'y en a pas d'autre ici que le tien et celui de ton pauvre père d'adoption , reprit tristement Ambroise Blanchot. Du mal à cause de toi ! mais est-ce que je puis tant seulement leur en faire ? même est-ce que je puis les punir et nous venger , ma fille ? Nenni , malheureusement.

— Oh ! vous vous faites plus méchant que vous n'êtes, assurément.

— Juste , juste , et non pas méchant , murmura gravement le vieillard. Mais je ne puis tant seulement pas être juste. Ah ! tu ne me comprends pas....

— Cela est vrai, père Blanchot.

— Ma pauvre petite !

— Eh donc, ne fûtes-vous pas toujours le modèle des hommes justes ?

— C'est vrai qu'on l'a souvent dit , et j'y faisais tout mon possible ; mais à l'heure d'à présent , ça n'est plus la même chose.

— Ça n'est plus la même chose ?

— Eh ! non , je n'ai plus le droit , d'où que je gémiss , de faire mon devoir et de suivre la justice.

— Père Ambrosi , c'est-il bien possible ?

— Que trop , mon enfant. Vois-tu , je me suis proprement lié les mains , et je me suis attaché la corde au cou comme un innocent.

— Ah ! oui, j'entends, rapport au gendre et à votre fille.

— Je leur ai tout donné, tout, entends-tu ? il n'y a pas aux Chaumelles une motte de terre ou un provin qui m'appartienne.

— Ils en sont, *per ma fé !* assez fiers, et ils l'ont quasiment toujours à la bouche.

— Et de fait je ne me suis pas gardé un fil, et ils m'ont laissé nu comme un ver. Ah ! Jésus Dieu ! tirez-vous donc le pain de la bouche pour vos enfants !

— Que voulez-vous, père ? Dieu l'a voulu ainsi. Ce qui est fait est fait, et il ne faut pas se faire inutilement du chagrin.

— Oui, Lucette, mais par ainsi je ne puis ni récompenser ton dévouement, ni punir leur mau-
vaiseté. Ah ! les méchantes gales !

— Père Ambrosi ! cria l'orpheline, d'une voix douce et pleine d'onction caressante, comme pour arrêter un nouvel élan de colère du vieillard.

— Ah ! poursuivit-il en s'exaltant de plus en plus, je ne suis plus, moi, c'est vrai, capable de remplir la justice du bon Dieu ; mais il y a quelque part une autre justice, la justice des hommes, qui a toujours la main libre et le bras long.

— Jésus ! Maria ! la justice des hommes, père Ambrosi !

— Qu'ils te maltraitent encore, ma fille, et, foi de Blanchot ! je parlerai, je parlerai, je le jure ! moi

qui eus la langue cousue jusqu'à l'heure d'à présent. Par ainsi qu'ils se tiennent bien , ma fille surtout, ma méchante vipère de fille ! »

XVIII

Les pères en holocauste.

Le lecteur peut juger dès à présent quels fruits amers porte cette désastreuse coutume, en vertu de laquelle les chefs de famille se dépouillent au profit de leurs enfants de la totalité de leurs biens, coutume que nous avons improprement qualifiée de quercinoise, puisqu'elle est d'une pratique générale chez le peuple des campagnes, sur presque tous les points de la France.

Al'époque où nous vivons, avec les mœurs engendrées par la Révolution de 1789, cet usage n'est-il pas un monstrueux anachronisme, un non-sens inexplicable ? Puisque c'est une conséquence nécessaire du mécanisme social issu des institutions modernes, que dans les rapports de famille les intérêts usurpent de jour en jour la place des sentiments, la loi ne devait-elle pas intervenir, sinon pour enlever au père la faculté d'aliéner, à titre gratuit et intégralement, son droit de propriété, ce qui eût été attaquer l'essence même de la liberté indivi-

duelle, du moins pour lui ménager, dans certains cas, la possibilité d'une revendication partielle ou même totale?

N'est-il pas vrai de dire que cette abdication volontaire, mais absolue et irréparable, est tout simplement la démission de la paternité, démission qui entraîne d'une manière logique, fatale, la désorganisation et la ruine de la famille? Aussitôt cette spoliation consommée, la puissance paternelle a perdu tout son prestige et toute son autorité; les enfants qui guettaient le patrimoine promis, et attendaient avec une impatience cupide la donation de leur père, à dater de cette donation deviennent ouvertement ses ennemis.

Même leur haine ira s'augmentant et se renforçant de jour en jour : car de quelle utilité leur peut être désormais ce vieillard sans un arpent au soleil et sans un denier qui lui appartienne en propre? « C'est une bouche inutile au râtelier, et rien de plus, » suivant le langage brutalement féroce de nos paysans. Son existence devient une charge, une espèce d'impôt levé sur l'existence de son entourage; chaque morceau de pain qu'il mange, en le trempant de ses larmes, équivaut à un empiétement sur la richesse commune et sur la part de chacun; enfin, en se dépouillant pour enrichir sa descendance, du même coup il a perdu le droit de vivre et pris l'engagement de mourir.

La sagesse de la loi ne devait-elle pas remédier à ces immolations aveugles du sentiment paternel et aviser aux moyens d'en prévenir les effroyables effets ? Dira-t-on que c'eût été attenter à la toute-puissance paternelle et à son auguste caractère, que de lui enlever un de ses plus sublimes privilèges, celui de s'appauvrir et de se spolier au profit des enfants ? Mais puisque la loi, qui n'a pas à se préoccuper des sentiments, règle simplement les droits réciproques des individus et ne reconnaît que des intérêts, ne lui appartenait-il pas de sauvegarder ceux du père, en le protégeant contre ses propres entraînements ?

D'ailleurs, il ne s'agit pas, encore une fois, de porter la plus mince atteinte à la liberté individuelle et au droit de propriété, mais uniquement de garantir la sécurité et la dignité paternelle en prévenant des excès coupables. Or il y avait, ce semble, pour atteindre ce but, un moyen bien simple : c'était de comprendre dans les donations révocables pour cause d'ingratitude les donations du père au fils, même faites *en faveur du mariage*.

Telle n'est pas, on le sait, la volonté de la loi ¹.

En instituant cette irrévocabilité, il est certain que de graves considérations l'ont guidée. Elle a eu

1. Les donations en faveur du mariage ne sont pas révocables pour cause d'ingratitude. (Cod. civ., art. 959.)

en vue les enfants qui pouvaient naître du mariage, et n'a pas voulu rendre solidaires des innocents de l'ingratitude du donataire direct et de la peine portée contre lui. Assurément la raison est majeure ; cependant est-il juste au fond, est-il moral et humain d'offrir pour ainsi dire en holocauste les pères à un avenir incertain, à une éventualité, c'est-à-dire à des enfants qui ne naîtront peut-être pas ? Enfin le devoir du législateur, dans cette grave question, n'était-il pas de concilier, s'il est permis d'invoquer ici comme un argument le vers du poète ,

Le respect des vieillards et l'amour des enfants ?

Chose singulière ! Cette disposition de la loi nous semble toute naturelle et d'une profonde sagesse, si la donation émane d'un collatéral ou d'un étranger ; pourquoi donc nous choque-t-elle si fortement dès que le père est en cause ? C'est que l'ingratitude du donataire, indigne et même odieuse dans le premier cas, dans le second prend les proportions d'un crime social et entraîne le naufrage dans les âmes de l'idée de paternité, ou plutôt de la famille elle-même, car à notre avis c'est une seule et même chose.

Autrefois, c'est-à-dire avant la Révolution, une coutume comme celle dont il est ici question ne pouvait engendrer ces épouvantables inconvénients. La

paternité représentait à la fois un sentiment et une idée; moralement elle résumait la famille, qui elle-même résumait la société; enfin son autorité avait quelque chose d'auguste, de patriarcal, de quasi surnaturel, qui assimilait presque dans leur intérieur les pères à Dieu; de telle sorte que les omissions ou les abus du droit coutumier trouvaient leur correctif obligé dans les mœurs. Mais dès que la loi ne voit dans la paternité qu'un fait, pourquoi n'avoir pas entouré ce fait de toutes les garanties de sécurité et de toutes les sauvegardes dont elle est dépositaire? En décrétant l'irrévocabilité des donations faites en faveur du mariage, sans se préoccuper des conséquences possibles de cette irrévocabilité sur le sort à venir du père, elle stimule et sanctionne sans le vouloir l'égoïsme et la cruauté cupide des fils; elle renverse ce terrible droit de vie et de mort des anciens sur leurs enfants: c'est le fils, de par son ingratitude que la loi n'atteint pas, qui a droit de mort sur la personne de son père!

Mais la loi permet à celui-ci d'appeler ses enfants en justice pour en obtenir une pension alimentaire? Eh! vraiment, nous le savons bien. Elle lui permet également de ne pas se dessaisir d'un rouge liard de son vivant, ce qui, le cas échéant, simplifie bien autrement la question. Mais qu'on nous dise, ravalée à cette humiliation d'une procédure publique, ce que devient la paternité. Que de pères,

..

d'ailleurs, s'ils ont l'âme délicate et le cœur bon, qui préféreront souffrir sans se plaindre et mourir, plutôt que d'infliger à leur famille cette flétrissure et cette honte à leur nom !

La loi, et qui sait, en définitive, si ce n'est pas son devoir ? ne s'arrête pas à ces considérations. Instituée pour servir de défense et de rempart à la société encore plus qu'à l'individu, elle est intéressée à protéger les enfants qui représentent l'avenir de la société. Elle n'est pas seulement le droit et la justice appliqués, mais aussi l'instinct de préservation et de développement. Dans toute loi humaine il y a nécessairement un fond d'égoïsme. N'est-ce pas une des grandes affinités des sociétés avec la nature, que cette prédilection immuable pour les générations survenantes, ce principe de conservation qui leur fait à l'une et aux autres immoler perpétuellement le passé à l'avenir, ce qui décline à ce qui s'élève, et à ce qui vient ce qui s'en va !

XIX

Profil d'ange.

Cependant la fin de la scène précédente avait eu un témoin.

Frappée des éclats de voix que le vent lui apportait, et qui témoignaient d'une colère et d'une vivacité inaccoutumées chez le père Blanchot, Mélie, qui retournait aux Chaumelles, alla se blottir derrière la gerbière, non loin de laquelle se tenaient le vieux laboureur et l'orpheline, et arriva juste à temps pour assister à l'explosion de l'indignation paternelle.

Aveuglée par sa jalousie et sa méchanceté, elle n'eut pas de peine à se persuader que cette indignation était le résultat d'une dénonciation de Lucette, et sa haine contre celle-ci s'en accrut d'autant. Son premier mouvement fut de fondre sur l'orpheline et de la fouler aux pieds sous les yeux mêmes du vieillard ; mais, comme chez toutes les âmes lâches, sa méchanceté était doublée de prudence, et elle se contint pour ne pas donner à Blanchot une arme terrible contre elle. Elle connaissait toute l'étendue de son affection pour Lucette, et, bien qu'elle l'eût cru jusqu'à ce jour engourdi, hébété et comme anéanti par la souffrance, elle comprit que le spectacle du martyre de la pauvre enfant pouvait tirer cette âme de son apathique résignation, et elle eut peur. Elle refoula intérieurement sa colère, elle la couva en silence, jurant de se dédommager à la première occasion favorable.

Cette occasion ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain, sur la fin de l'après-midi, la bergère,

ayant arboré sa quenouille, prit à travers champs en poussant devant elle son troupeau.

Elle venait de quitter le père Blanchot, et en se retrouvant seule, à cette heure où un silence plus profond, une solitude plus entière, commençaient à envahir la campagne, elle s'abandonna mélancoliquement aux influences de la rêverie. A peine éloignée de deux portées de pistolet de la métairie, elle avait oublié les Chaumelles, le Borgne et sa femme, jusqu'au père Blanchot, et sa jeune imagination dansait avec son fuseau !

Divin privilège des âmes adolescentes et pures, que cette faculté d'échapper instantanément et sans effort aux souffrances de la vie réelle, pour s'égarer dans un paradis peuplé de songes !

Pauvre fille ! Elle avait seize ans et elle ne connaissait encore aucune des joies de son âge. Saisie à son entrée dans la vie par la main implacable de la misère, elle n'avait pas eu d'enfance et ne devait pas avoir de jeunesse. Douleurs, privations, mendicité, manque du nécessaire, la vie se résumait pour elle dans ces tristes mots. Elle ignorait les innocents plaisirs des jeunes villageoises qui, le dimanche venu, tirent du fond de la vieille armoire de famille leur fichu rouge tout neuf et leur cornette brodée et s'en vont à trois lieues à la ronde, par groupes de quatre ou cinq, belles comme des images, ani-

mer de leur entrain juvénile les bals champêtres des frairies. Jamais la foule des galants ne s'était pressée, émue et ravie autour d'elle ; et jamais, aux applaudissements du village assemblé, elle n'avait dessiné sur la pelouse communale la naïve bourrée quercinoise.

Pauvre fille ! Elle demeurait étrangère à toutes ces émotions, à tous ces triomphes de l'amour-propre, à tous ces naïfs enchantements de la vanité ; et néanmoins elle était heureuse, la rêverie apportant à cette riche nature, avec la faculté d'oublier, de suffisantes et ineffables compensations.

Comme le père Blanchot, qui lui avait pour ainsi dire insufflé une moitié de son âme, elle sentait merveilleusement, et sans trop s'en rendre compte, la poésie de la campagne. Accessible à tous les charmes du paysage, quand elle avait découvert un beau site, elle y ramenait de préférence ses moutons, tout en filant sa quenouille et sans s'en apercevoir.

Une attraction occulte, un lien mystérieux, s'établissaient tout de suite, presque à son insu, entre cette charmante enfant et toutes les belles œuvres de Dieu. Il semblait que son âme prêtât un sens au chant des oiseaux, tant elle mettait à les écouter une ferveur religieuse. Ce que le vieil Ambroise avait de trop du morceau de pain dont elle se privait elle-même, elle le distribuait avec mille câlineries du sourire et de la parole aux bergeronnettes et aux

passereaux de la vallée. Quant aux fleurs, elle les aimait naturellement avec passion, celles des champs surtout, les seules dont la vue lui fût familière. Mais elle n'avait garde de s'en composer des bouquets; elle préférait les admirer vivantes sur leur tige et gaïement épanouies au soleil.

En quittant les Chaumelles, Lucette rêvait probablement de fleurs, de chants d'oiseaux, et puis aussi de l'église tendue de guirlandes de buis et de la belle chape toute en or de M. le curé, car un doux contentement communiquait à ses traits une sérénité angélique. Mais bientôt, glissant sur la pente rapide de la rêverie, son esprit entrevit sans doute des horizons plus sombres; du moins ses yeux se voilèrent, elle pâlit légèrement, et deux larmes mouillèrent ses joues. L'image de celui qu'elle aimait, de Justin Daubasse, venait de s'offrir à son imagination, et les événements de la veille lui faisaient envisager sa situation sous une face toute nouvelle.

Elle avait aimé jusque-là le fils du maire sans trop se rendre compte de ses sentiments, et en tout cas sans prévoir les conséquences qu'ils pouvaient avoir sur sa destinée. Elle aimait d'une façon inconsciente, dans toute son humilité et sa simplicité d'enfant. Elle n'avait jamais songé au mariage, son amour étant un abandon de son cœur, non un calcul de son ambition; et cependant elle n'admettait pas l'amour sans cet indispensable couronnement

de la consécration divine. Mais elle avait foi dans l'honnêteté de Bassou, et, sans entrevoir un instant la possibilité d'une trahison, elle s'abandonnait au plaisir d'aimer sans préoccupation de l'avenir.

XX

Un duel de moutons.

La journée de la veille avait changé tout cela.

Son entretien avec le père Daubasse, celui de Mélie avec Justin, enfin les propres paroles de Blanchot avaient jeté son esprit dans un abîme, nouveau pour elle, de doutes, de soupçons et d'incertitudes. De ces divers entretiens, il ressortait clairement que Bassou n'épouserait jamais qu'une femme riche, et qu'elle ne pouvait, elle qui n'avait pas un rouge liard de dot, prétendre à l'honneur de devenir la belle-fille du maire. Ce qu'elle avait raisonnablement le droit d'espérer, comme avait dit le père Ambrosi, c'était de rencontrer un honnête garçon sans fortune, qui l'épouserait pour sa bonne conduite et pour ses beaux yeux ; ce qu'elle avait peut-être à craindre, si elle se souvenait des paroles de Mélie, c'était de se retrouver un jour, non pas la femme, mais la maîtresse du fils du maire.

Alors, tant la croyance au mal a peu de peine à s'établir dans les âmes les plus innocentes, alors elle se souvint qu'effectivement Bassou n'avait jamais prononcé le mot de mariage, et, sans songer au respect dont il l'avait constamment environnée, elle mit en doute la loyauté des intentions de son amant.

Elle eût pu se dire que l'amour de celui-ci était fait à l'image du sien propre; qu'il l'aimait avec la même bonhomie, le même détachement et le même oubli de l'avenir; ou du moins qu'il n'avait négligé de s'expliquer jusqu'ici que pour reculer les difficultés d'une union que le maire jugerait évidemment disproportionnée. Mais l'avalanche de réflexions amères qui étaient venues fondre sur elle à l'improviste ne lui laissait pas une liberté d'esprit suffisante pour voir clair dans sa situation et se tenir en garde contre des suppositions dangereuses.

Et puis l'examen de sa pauvre petite personne, le sentiment de son infériorité qui en résultait, ajoutaient encore à son découragement et à sa tristesse.

Elle se voyait, ignorant le prix de sa délicate et fine beauté, maigre, souffreteuse, chétive et pauvrement vêtue, à côté des jeunes paysannes de son âge, riches pour la plupart, toutes florissantes de santé; et, s'estimant bonne tout au plus pour un ca-

price de quelques mois, elle se rangeait du parti de son humilité contre l'honnêteté de Justin Daubasse.

Voilà pourquoi deux grosses larmes venaient de rouler sur ses joues.

Conseillée par le double orgueil de la pauvreté et de la vertu, elle jura intérieurement de rompre ses innocentes relations avec son amant, désirant d'ailleurs lui épargner, au cas où il l'eût voulue pour sa femme, des contestations et des difficultés qui, entrevues tardivement, lui semblaient d'autant plus insurmontables. Néanmoins, comme elle avait promis à Justin de se rendre à la Grand'Combe, elle songea à tenir sa promesse, avec l'intention de tirer parti de cette dernière entrevue pour lui donner le change sur ses véritables sentiments, et reprendre un aveu que ses yeux, son sourire ou son silence, à défaut de ses lèvres, avaient exprimé tant de fois.

Absorbée par ces douloureuses préoccupations, on conçoit que Lucette oubliait un peu ses moutons. Involontairement elle s'arrêta, son fuseau échappa à sa main inerte, et elle laissa flotter ses regards indécis sur la campagne.

Les moutons profitèrent de ce relâchement de surveillance pour pratiquer une digression dans un champ de luzerne qui bordait la route. Deux d'entre eux, deux capitaines-béliers, plus belliqueux que le reste du troupeau, soit par passe-temps,

soit qu'ils eussent un sujet d'inimitié réciproque, choisirent ce moment pour engager une lutte formidable. Ils se rejetèrent en arrière de quelques pas, se mesurèrent des yeux pendant trois minutes, et fondirent tête baissée l'un sur l'autre avec une impétuosité et une fureur qui compromettaient singulièrement le proverbe immémorial : « Doux comme un mouton. » Il semblait que leur cervelle dût jaillir en éclats à ce premier choc, dont le retentissement fut terrible. Il n'en fut rien. C'était simplement un essai de leurs forces, une manière de préface de ce redoutable assaut. Les deux adversaires bondirent consécutivement l'un sur l'autre jusqu'à vingt fois, toujours avec un acharnement bien propre à justifier la dénomination de béliet appliquée à certaine machine de guerre des anciens.

XXI

Résurrection.

Lucette, tout entière à ses tristes méditations, ne voyait pas plus ceux de ses moutons qui dévalisaient le champ de luzerne qu'elle n'entendait ceux qui menaçaient de s'effondrer la cervelle. C'est ici que l'attendait Émilie Blanchot. Tapie dans un bouquet de noisetiers qui s'élevait sur la route des

Chaumelles, elle y guettait le passage de la bergère, résolue à décharger sur l'innocente enfant qui l'avait, dans sa pensée, dénoncée au père Blanchot, une colère qu'elle dévorait depuis vingt-quatre heures.

« Voilà comme on garde ses moutons, méchante pastoure ! » cria-t-elle d'une voix menaçante en fendant le massif de noisetiers.

Rappelée au sentiment de la réalité par le son de cette voix, Lucette essaya de fuir, car elle vit Mélie courant à elle, le bras levé pour la frapper. La nuit commençait à tomber ; on n'apercevait plus les objets qu'à travers une forme indécise et dans une sorte de demi-obscurité. Ayant fait trois pas dans la direction des Chaumelles, Lucette vit la silhouette d'un homme se dresser à une courte distance, et elle crut reconnaître dans cet homme le voisin Jean-Pierre, le même que nous avons vu figurer dans la première scène de cette histoire. Elle courut se réfugier près de lui, tandis que Mélie, sans remarquer la présence de ce protecteur imprévu, aveuglée qu'elle était par la colère autant que par les ténèbres, bondissait sur les talons de l'orpheline en lui criant :

« Penses-tu m'échapper, coquine ? Je m'en vas t'apprendre, batarde, à me dénoncer à mon père !

— C'est toi-même qui te dénonces, malheu-

reuse ! » répondit une voix cassée et chevrotante, mais dont l'accent fut terrible.

Lucette recula de surprise, Mélie de saisissement et de stupeur, en reconnaissant le père Blanchot.

Le pressentiment des violences exercées contre l'orpheline par la femme du Borgne, pressentiment qui s'était changé le jour même en certitude, semblait avoir communiqué au vieillard une vigueur toute nouvelle. Cet invalide, ce paralytique, ce moribond, retrouvait, en présence du danger couru par un autre, la meilleure partie de ses forces, lui qui jusque-là, résigné à son propre martyre, s'était à peine récrié contre ses persécuteurs. Il avait franchi tout d'un trait et sans chanceler l'intervalle qui séparait les Chaumelles des noisetiers, et quand Lucette vint se réfugier, comme une biche tremblante, à ses côtés, c'est à peine s'il s'appuyait encore sur ses béquilles. La mémoire, la volonté, revivaient dans cette âme presque éteinte, comme l'ardeur physique dans ses membres paralysés. L'amour seul, un amour sublime, peut opérer de ces miracles ; et quel amour plus profond, plus vivifiant et plus invincible que l'adoration paternelle inspirée au cœur de Blanchot par l'angélique et dévouée Lucette !

Terrifiée par ce changement inattendu, Mélie, qui avait d'abord reculé de quatre pas, n'osait ni

avancer ni prendre la fuite ; elle restait clouée au sol, égarée, interdite, et le regard fixé sur son père dont les yeux étincelaient, dans la demi-teinte du crépuscule, d'indignation vengeresse.

« Va-t'en, malheureuse !... Loin d'ici, femme sans cœur ! reprit le noble vieillard. Je te maudis, tu n'es plus ma fille ! Martyriser ainsi cette pauvre enfant ! Car cela dure depuis longtemps sans doute, et je l'ai tant seulement deviné depuis quelques jours. Et de fait, a-t-il pas fallu que je le devinasse, oui ? Elle ne m'en disait rien, la chère petite ; elle me le cachait de son mieux, pauvre ange ! Tout de même elle m'aurait dit comme ça que tu la traitais comme une sœur, que tu l'aimais quasiment comme une mère. Elle ne t'accusa jamais, bourreau ! Mais je voyais bien que c'étaient des menteries pour ne point me faire du chagrin. Pour lors, j'observai et je compris tout. Je ne suis pas si vieux que vous le pensiez, nenni ; je n'ai point tout à fait perdu la tête, da ! Je fis l'aveugle et le sourd tant qu'il n'y allait que du père Blanchot et de ma vie, qui n'est plus bonne à grand'chose à cette heure. Mourir aujourd'hui, mourir demain !... Mais du moment qu'il y va de la vie et du bonheur de cet ange !... Non, per ma fé ! je ne suis pas mort, et vous allez avoir de mes nouvelles, toi et le Borgne, entends-tu, vipère ? Je vais faire venir le maire, et je lui conterai tout. Il saura que vous m'enfermez, que

vous me faites mourir de famine, et que je n'ai pas tant seulement une chemise pour couvrir mon pauvre corps. Je lui montrerai ce que je cachais à tout le monde, et même à cet angelet, les *bleus* que j'ai encore sur tous les membres. Il partira pour Cahors, il ira trouver le procureur du roi, et fera dévaler toute la justice. On vous traitera aux assises, avec les voleurs et les assassins. Différemment, plutôt que de vous les laisser, canailles, je mettrai le feu aux Chaumelles ! Va maintenant dire cela à ton homme, va-t'en, malheureuse ! car si je ne me contenais.... »

Il est impossible de rendre l'énergie et l'indignation que le vieux laboureur sut mettre dans ces paroles. En finissant, il leva vivement sa béquille comme pour en frapper son indigne fille ; mais celle-ci, foudroyée par cette sorte de résurrection vengeresse, s'enfuit toute honteuse, et déconcertée à tel point qu'elle ne songea pas même aux moyens de prévenir l'accomplissement des menaces paternelles.

De retour à la métairie, une épouvantable crise s'empara d'Ambroise Blanchot. L'énergie factice qui l'avait soutenu dans une situation solennelle l'abandonna tout à fait, sitôt l'explosion de sa colère passée. En mettant le pied sur le seuil de sa chambre, il se sentit défaillir, ses membres se roi-

dirent; il lui sembla que la paralysie gagnait tout le corps, et soutenu ou plutôt porté dans les bras de l'héroïque Lucette, il alla tomber comme une masse inerte sur son grabât.

La maison était déserte.

Une fièvre terrible se déclara. A la fièvre vint s'ajouter le délire au bout de quelques minutes. Des convulsions nerveuses, des frissons aigus, agitèrent le corps du bonhomme, et le froid envahit peu à peu les extrémités. Lucette alluma le feu et prépara des tisanes, après avoir accumulé sur les genoux du vieux laboureur toutes les couvertures et toutes les hardes qu'elle put trouver. Elle se penchait sur l'âtre, l'excellente fille, pour activer de son haleine le petillement de la flamme, et se transportait de minute en minute au lit du malade, afin de le raviver sous ses caresses et de le rappeler au sentiment de l'existence. Mais la vie semblait déjà se retirer de ce corps débile, brisé par une émotion trop violente. Une pâleur livide avait remplacé sur les joues du vieillard la rougeur qu'y avait allumée une surexcitation passagère; son œil était devenu terne et vitreux; ses dents claquaient, et à travers ce claquement intermittent il ne répondait aux caresses et aux appels de Lucette que par ces exclamations désordonnées :

« Les Chaumelles! je les brûlerai!... Battre cet ange! Méchante sans cœur! Daubasse, mon ami,

est-ce toi ? A l'assassin ! à l'assassin !... Je les brûlerai.... Lucette.... c'est ma fille !... Qu'on les emmène !... Voici les gendarmes... les gendarmes.... les gendarmes!... »



DEUXIÈME PARTIE.

XXII

Le Quercy.

Flaunac est un village d'un aspect très-pittoresque, adossé à de vertes collines d'une richesse de culture et d'une fertilité remarquables. Le voyageur qui fait le trajet de Montauban à Cahors laisse Flaunac sur la droite, aux deux tiers environ de sa route. Le vieux bourg, qui eut jadis une importance dont le souvenir vit à peine dans la mémoire de quelques-uns de ses habitants, lui est signalé de loin par son lourd clocher de construction romane, que le temps ou les guerres de religion ont décapité de sa flèche. On n'est pas peu surpris, quand on vient de traverser les délicieuses plaines, si vivantes et si fourmillantes à l'œil, qui s'étendent aux confins du Bas-Quercy, de s'engager dans cette campagne d'un accent un peu sévère, et qu'on dirait éternellement ensevelie dans une vaste tristesse et dans un morne silence.

En effet, en moins de quelques heures la scène a changé complètement, et c'est une nature d'un aspect tout différent qui se déroule devant vous. Une succession de coteaux, desquels les cimes ondulent, s'étagent et se multiplient sous le regard, resserre la perspective, et substitue aux horizons infinis de la plaine des tableaux plus circonscrits et moins uniformes, des vallons qui s'évident en entonnoir, des amphithéâtres de forêts qui semblent prêtes à s'écrouler ou à se ruer l'une sur l'autre, quand le vent fait moutonner les dômes des vieilles futaies.

Encore quelques kilomètres, et voici le vrai Quercy, ou plutôt un avant-goût, une ébauche de la vraie nature quercinoise. Ici le sol conserve encore quelque chose des mollesses et des élégances riantes de la plaine; ce n'est qu'à quatre ou cinq lieues de là, aux approches de Cahors, que, sans rien perdre de sa prodigieuse fertilité, il prendra insensiblement cette physionomie abrupte, presque sauvage et d'une mélancolie solennelle, qui est le caractère de cette Écosse française. Le terrain offre alors des teintes grises et blanchâtres, dues à une infinité de petites pierres taillées à facettes, répandues dans les couches végétales. Ça et là, au-dessus de vallons cultivés comme des jardins, s'étendent des landes pelées et des friches éternelles. Les coteaux deviennent d'énormes collines formées

pour la plupart d'étages de schiste et de silex nervés horizontalement de marbrures rouges ou noires, et garnis d'une légère trainée d'humus dans les fentes.

C'est dans ce terrain grisâtre et friable comme de la cendre, que s'allongent et serpentent, sur des versants aimés du soleil, mais fréquemment ravagés par les pluies et les tempêtes, les vignobles qui produisent cet excellent vin de Cahors, lequel ne jouit certainement pas de toute la réputation qu'il mérite.

Parmi ces vignobles immenses, sont enclavés çà et là de minces carrés de vignes, grands comme la main, enclos de murailles de pierre blanche ou rougeâtre, avec une étroite cabane au milieu, et qui sont l'orgueil et la fortune des petits rentiers de Cahors et des environs.

Quand l'orage a dévasté leur propriété, emporté les vieux ceps avec la terre cultivable et mis à nu le rocher, on voit de tous côtés ces braves gens occupés à réparer le dégât d'une façon qui a quelque chose à la fois d'original et de touchant. Ils ramassent dans la vallée quelques pelletées d'alluvion dont ils remplissent un grand panier, quelques-uns même en emplissent leurs poches et leur mouchoir, puis les voilà qui gravissent, suant et soufflant, la pente de la colline. Arrivés à leur chère vigne, dans chaque fente du rocher ils déposent pieusement

une poignée de la précieuse terre, et pratiquent l'opération réparatrice du marcottage. Et puis, à la grâce de Dieu et du soleil ! voilà le dégât réparé. En effet le soleil viendra, qui hâtera la croissance des provins, et dès la seconde, sinon dès la première année, tant ces expositions des vignobles cahorsins ont quelque chose de miraculeux, de belles grappes mordorées pendent aux pousses de ces nouveaux ceps.

Enfin, en tirant vers le Haut-Quercy, la campagne s'accroît encore d'une manière plus énergique.

On traverse un immense plateau central de calcaire jurassique, dominé des deux côtés par des montagnes granitiques, et entrecoupé de grandes vallées formées par des alluvions, ce qui explique leur fertilité proverbiale. C'est ici que se récolte le tabac, une des principales branches de la culture quercinoise, et l'une des sources de la richesse du pays. La végétation, luxuriante mais âpre, est complètement en harmonie avec le caractère mâle du sol. Des forêts de chênes et de châtaigniers énormes, diversifiées de loin en loin par un bouquet de cornouillers et d'érables, recouvrent de leur masse sombre la cime et le penchant des montagnes.

Une république de loups, de renards, de blaireaux, s'y abritent dans des terriers de granit, tandis que le chat sauvage grimpe au tronc des châtaigniers bicentenaires, et que l'écureuil fait le clown

au soleil dans les branchages. Il arrive quelquefois que le chasseur rapporte, en place d'une perdrix rouge ou d'une bécasse, quelque aigle gigantesque ; mais si l'on redescend vers le Bas-Quercy, l'oiseau de proie devient de plus en plus rare. En revanche, les oiseaux de passage s'y montrent tous les hivers. Plus d'une fois, les gens de Flaugnac ont pu voir, debout dans l'attitude fatidique d'un stylite, quelques rêveuses cigognes au faite de leur clocher.

Justin Daubasse, encore adolescent, tua un jour une grande outarde, exploit que la vanité de son père voulut récompenser en plaçant l'oiseau empaillé dans la salle des délibérations du conseil municipal. Quant à Ambroise Blanchot, en son bon temps d'activité et de force, il lui arriva plus d'une fois en novembre, tant il était apte à saisir toutes les mélancolies et les poésies de la nature, d'interrompre le sillon commencé pour suivre le vol des grues voyageuses, qui s'orientent en gémissant et cherchent leur route dans les airs.

XXIII

Les Ormades.

C'était à l'extrémité sud de Flaugnac, et à une distance d'environ deux cents pas des dernières

maisons du village, que s'élevaient les bâtiments, divisés en deux corps de logis, de la ferme des Ormades, propriété du père Daubasse.

La maison de maître se chauffait coquettement au soleil, dans sa chemise blanche toute fraîche : car le maire, qui savait à quoi engagent les honneurs, ne négligeait jamais d'en crépir à nouveau les quatre murs chaque fois qu'il venait d'être réélu. Et puis il ne fallait pas que l'on pût confondre la maison de M. le maire avec celle du premier venu de ses administrés ! Aussi, pour la mieux distinguer, ou peut-être par une bêtise ou une innocente plaisanterie du peintre en bâtiments, les trois couleurs de l'écharpe municipale se trouvaient transportées sur la principale façade. Des contrevents bleus s'ouvraient de chaque côté d'une grande porte massive peinte en ocre rouge. Il est vrai que le mai superbe qui s'élevait devant la porte indiquait suffisamment les hautes fonctions dont le propriétaire était investi.

C'était un peuplier plein de santé et *droit comme un I*, que les paysans de Flaugnac, suivant un usage de ces contrées, avaient arraché sur les bords de la Lute, un ruisseau qui coule à dix minutes de marche du bourg, pour le transplanter sous les fenêtres du magistrat. D'ordinaire ces pauvres arbres jaunissent et meurent au bout de quelques jours. Malgré la saison favorable et les précautions de

toute espèce prises par les villageois, quand ils veulent donner à leur maire une preuve de leur affection, on est obligé d'en essayer plusieurs avant d'en trouver un seul qui consente à prendre racine. C'est-à-dire que l'expérience se renouvelle, jusqu'à parfaite réussite, d'année en année, à moins que le maire n'ait vécu autant que son mai, l'espace d'une saison.

Il n'en avait pas été ainsi du mai qui pyramidait triomphalement à la porte du père Daubasse. En peuplier intelligent qui prévoyait la longue carrière administrative de l'élu, et pour prévenir apparemment la dévastation des bords de sa petite rivière natale, il sut apprécier, comme il le devait, les soins affectueux dont on l'entoura, et prit racine sans la moindre hésitation. A cette heure, le robuste peuplier se balançait au vent comme un gigantesque point d'admiration en état d'ivresse; et sa haute tige, si la maison du maire eût été de niveau avec les maisons du village, aurait fort humilié le clocher.

Derrière ce corps de logis principal s'élevaient, construits sur des plans d'une harmonie très-contestable, mais néanmoins d'un aspect invitant et pittoresque, les bâtiments destinés à l'exploitation.

Le four y grimpait sur les chais, dont la toiture s'agrippait elle-même aux corniches du colombier.

On voyait que chaque génération avait ajouté une construction nouvelle aux constructions des générations précédentes. Ces bâtiments étaient richement fournis en bêtes à cornes comme en instruments de culture. Un arsenal de jougs, de charrues, de faux, de herses, s'étalait sous le hangar dont le toit massif, supporté par de larges piliers de briques, abritait du soleil et de la pluie deux charrettes neuves et une sorte de char à bancs appelé *jardinière*.

Trois superbes paires de bœufs de l'espèce agennaise, la plus estimée dans le pays, une quarantaine de moutons, une jument et sa pouliche, peuplaient les étables. Le grenier craquait sous le faix de la récolte annuelle; les granges pliaient sous l'entassement des fourrages; enfin la basse-cour grognait, glougloutait, gloussait, piaulait et coquelinait à rendre sourd tout le village.

Les labours, qui s'étendaient en pente douce au-devant et de chaque côté de la métairie, donnaient deux récoltes par année. On ne les fumait guère que tous les cinq ans, car le froment y moisissait par l'excès de fertilité du sol; et quant au maïs, qui s'ensemait, selon l'usage, à même les chaumes après la moisson, c'était, suivant l'expression naïvement orgueilleuse du maire, « le triomphe du pays! »

XXIV

Marianne.

Sur ces labours vagabondaient continuellement, surtout après les semailles, des escadrons de poules et de dindons qui donnaient beaucoup de tablature à la vigilante Marianne, la ménagère des Ormades. La vieille servante-maîtresse était sans cesse occupée à les effrayer et les mettre en fuite par un cri perçant et prolongé, ou par la projection de petites mottes de terre qui s'émiettaient et retombaient en pluie de cendre avant d'arriver jusqu'à la bande gallinacée. Vers la fin du printemps, quand le blé atteignait deux pieds et demi de haut, toutes ces crêtes rouges fourmillant dans l'épaisseur des tiges vertes figuraient assez bien une armée de coquelicots en avance de trois mois sur l'été, et qui tout à coup, comme la forêt de Macbeth, se seraient mis à marcher.

Ce penchant incorrigible des poules au vagabondage était l'origine de bien des méfaits. Il arrivait quelquefois qu'un ouvrier venu en journée, et qui s'en retournait en maraude, tout heureux de saisir aux plumes l'occasion de vérifier le mot fameux d'Henri IV, tordait le cou à une poule qu'il ren-

contraît flânant imprudemment loin de la ferme et de la surveillance de Marianne.

Le lendemain, quand la disparition de la poule était constatée, il n'y avait qu'une seule voix parmi les journaliers, qui tous, plus ou moins, avaient une peccadille de ce genre sur la conscience.

« C'est le faucon ! » répondait-on avec ensemble ; à moins pourtant qu'on ne dit : « C'est la buse ! »

Ou bien c'étaient les œufs qui n'abondaient pas, comme à l'ordinaire, dans les paniers ; et, comme Marianne se plaignait de cette ponte parcimonieuse, le chœur, cette fois, de s'écrier : « C'est la fouine ! » Mais la fouine n'a pas pour habitude d'avaler les coques, d'où on concluait que les poules, par un sentiment outré de pudeur et d'indépendance, avides de pondre en plein air et en pleine solitude, avaient semé leurs œufs dans les blés.

Ces judicieuses remarques ne satisfaisaient pas toujours la vieille Marianne, qui trottaient allégrement dans sa cuisine, au milieu de ce petit monde de valets de charrue, de journaliers et de servantes, en leur distribuant la ration quotidienne ; aussi lui arrivait-il quelquefois d'interrompre le partage de la soupe aux choux pour dire, avec un branlement de tête plein de menaces : « Le faucon ! le faucon ! je me doute bien où il est, le faucon ; et même la buse et la fouine ne sont pas loin ! »

La malhonnêteté et la fainéantise étaient à ses

yeux deux crimes irrémissibles. Ceux qui lui devenaient suspects pour l'une ou l'autre de ces deux raisons n'avaient plus qu'à prendre congé ; car il était rare que le maire, dans ce qui touchait au gouvernement de sa maison, s'opposât à ses volontés.

L'honnête et dévouée Marianne le servait depuis vingt ans ; elle avait été une seconde mère pour Justin Daubasse, qui perdit la sienne encore enfant. Aussi, quand le maire s'avisait de la contredire ou de lui refuser n'importe quoi, soit pour elle, soit pour Justin, à son tour elle le prenait à partie et lui disait nettement son fait. Avec la franchise naïve et un peu brutale de ces natures incultes, esclaves de la première sensation, elle lui faisait honte de son injustice en lui rappelant les services de toute sa vie ; puis, montrant Bassou, elle terminait d'ordinaire par ces mots : « Tenez, voilà le maïnade (l'enfant) ; regardez-le bien, et dites-vous qu'il y a longtemps, sans moi, que le nez ne lui fumerait plus ! »

XXV

Le père et le fils.

Le dimanche qui suivit les événements rapportés dans la première partie, vers une heure après midi,

au sortir de la grand'messe, le maire et son fils étaient attablés en face d'un vaste plat de daube, un mets cher au paysan riche, et qui a de grandes analogies avec le *bœuf à la mode*.

Marianne triomphait dans la confection de ce plat.

Le sieur Daubasse, quoiqu'il n'eût eu ce matin-là que des occupations purement intellectuelles, si l'on peut appeler ainsi sa besogne de maire de village, n'avait cependant rien perdu de son robuste appétit de la semaine, quand il revenait des champs le corps en sueur et ployé par la fatigue. Aussi mangeait-il et buvait-il copieusement, et de façon à faire honte à son fils. En effet, Bassou, malgré son estomac de vingt-cinq ans, ne manégeait guère son couteau de poche à manche de corne et sa fourchette d'étain que pour la forme, et comme par obligation de faire vis-à-vis à son père.

C'est en vain que la succulente daube, servie dans un plat de dimension homérique, et coquette-ment enguirlandée de laurier, emplissait la chambre de son fumet odorant : le jeune paysan n'avait pas un regard pour la ceinture de carottes appétissantes, noyées dans une sauce au vin de Cahors, où s'épanouissait la grasse culotte cuite à point.

« Ah ça, que diable, Bassou, d'où vient que tu ne manges point ? demanda tout à coup le maire, impatienté de voir l'assiette de son fils encore

pleine. Est-ce que le pain te meurtrit les gencives, par exemple ?

— Faites excuse, mon père, j'ai mangé de bon cœur, répondit timidement Justin.

— Oui, per ma fé ! tout quasiment, sans comparaison, comme les vaches du Borgne, quand elles passent la journée à lire la gazette. »

Lire la gazette, en parlant des animaux, signifie bayer devant une crèche vide.

« Mais, mon père, je vous certifie....

— Eh ! sandieux ! tu étais autrefois un bon journalier à table, et tu ne faisais pas tant le dégoûté, qu'il me semble.

— Que voulez-vous, père ? l'appétit n'est pas une chose qui se gouverne comme ça à notre volonté.

— Fort bien, mon petit, j'y suis consentant ; mais tu auras beau parler comme un livre, ce ne sont point de bonnes raisons, pour le présent, que tu me donnes là.

— Eh donc, quelle meilleure raison puis-je vous donner, mon père ?

— Ta, ta, ça serait bon pour une fois, je ne dis pas ; mais voilà huit jours approchant que cela dure, et que tu ne manges point.

— Huit jours ! oh ! vous allez bien vite, mon père, reprit vivement Bassou, qui comptait effectivement les jours et les nuits depuis la Saint-Roch, et trouvait que cinq jours c'était déjà horriblement long.

— Est-ce que tu serais malade, par hasard?

— Malade? non, pas un brin, en vérité.

— C'est pas l'embarras, tu ne traînes point, à l'apparence, la mine d'un homme mal portant. Et cependant, comme il se dit, quand il n'y a point d'appétit, il n'y a plus de santé.

— Eh bien! est-ce que vous n'allez pas bientôt le laisser tranquille, ce pauvre petit? » demanda d'un ton brusque Marianne, qui gardait en toute occasion son franc-parler avec le maire.

La vieille servante allait et venait de la cuisine, où étaient attablés les domestiques, à la chambre où dînaient ses maîtres. Témoin de la petite querelle que le père faisait à son fils, elle ne put tenir longtemps à la démangeaison qui lui prit, selon sa coutume, de lancer son mot.

« Dieu me pardonne! ajouta-t-elle, vous êtes là à le tourmenter et à lui casser la tête, que vous le faites devenir comme innocent. Il y a une heure d'horloge que vous lui êtes dessus et que vous rebattez sans cesse la même antienne. Per ma fé! laissez-le faire selon que son idée lui en dit. Vous savez bien qu'on a des jours comme ça, où l'on n'a point tant de cœur à l'estomac. Mais vous, il faut toujours que vous tracassiez le monde. Va, mon petit, dit-elle à Justin, va, ne l'écoute pas, et passe-toi de manger, si tu n'y as point envie. Quand on mange à contre-cœur, cela ne profite point. »

XXVI

Pourquoi Bassou était triste.

Le maire ne répondit pas, et Marianne sortit. Bassou, en se retrouvant seul avec son père, imposa un violent effort à son estomac, et avala coup sur coup une douzaine de bouchées qu'il arrosa de deux grands verres de vin. Par là, il espérait contraindre son père au silence : car ce qu'il redoutait le plus, c'était de le voir rechercher les causes de cette perte d'appétit. Elle datait du rendez-vous de la Grand'Combe, que Lucette avait manqué bien malgré elle, on sait pourquoi.

Depuis le lendemain de la Saint-Roch, chaque jour Bassou avait dirigé sa promenade de ce côté, sans rencontrer Lucette ni personne à qui demander des nouvelles de l'orpheline. La pauvre fille ne sortait plus ; elle était clouée au chevet du père Ambrosi. Cette absence prolongée jeta le jeune paysan dans une profonde tristesse, tristesse de jour en jour accrue par une multitude de réflexions toutes nouvelles qu'elle fit jaillir dans son esprit. D'abord il craignit que Lucette ne fût tombée malade, et le chagrin qu'il en ressentit lui donna la mesure de son amour et lui en éclaira la profondeur. Alors il

comprit la nécessité de sortir de la réserve qu'il avait gardée jusque-là, et de prendre une attitude nette et décidée.

Soit défaut de courage, soit imprévoyance de l'avenir, il n'avait pas encore songé à informer son père de ses relations avec Lucette et des projets de son cœur; ou du moins, chaque fois que cette pensée avait effleuré son esprit, avec une sorte d'impatience et de frayeur instinctives il avait essayé de la secouer et de s'y soustraire, et de jour en jour il reculait l'échéance de ce redoutable aveu.

Pourtant le maire était en réalité le meilleur homme du monde, et son fils ne pouvait soupçonner ni son affection, ni même sa bonhomie: car cet excellent fonds n'était pas recouvert d'une trop rude écorce, et rien, dans les façons d'être du maire, n'était fait pour arrêter la confiance ou décourager la sympathie. Mais, outre que Justin était d'un naturel timide, même un peu farouche, l'espèce de supériorité que donnaient au sieur Daubasse, sur tous les habitants de sa commune, les fonctions qu'il exerçait depuis près de vingt ans, les respects et les égards dont l'entouraient, soit par intérêt, soit par habitude, les pauvres campagnards qui avaient affaire à lui; enfin, une certaine négligence tout apparente, un manque de sollicitude paternelle sans cesse en éveil, qu'on

pouvait lui reprocher d'avoir montrés pour Justin encore enfant, toutes ces raisons avaient inoculé au jeune paysan la méfiance et presque la terreur de son père.

Mais ce qui, mieux encore, expliquait cette méfiance et ces craintes, c'était la certitude où il était de heurter, en s'ouvrant à lui, toutes ses idées et tous ses calculs.

Par une suite de prospérités inouïes, auxquelles n'était pas étrangère sa qualité de maire, puisqu'il avait, en cinq ans, en jetant des ponts ou perçant des routes sous couleur d'utilité communale, accru d'un tiers la valeur de son immeuble, il se trouvait aujourd'hui deux fois plus riche qu'à l'époque du mariage d'Émilie Blanchot. Apparemment celle-ci ne lui paraîtrait plus maintenant un parti sortable pour son fils; que serait-ce donc de Lucette?

Le paysan, autant et plus peut-être que le bourgeois, a le préjugé de la fortune; il a surtout le préjugé de la famille. Tous les habitants d'une commune se connaissent entre eux, de père en fils; ils ont leur généalogie et leur chronique domestique, et ils n'admettent pas facilement un étranger dans cette communauté d'intérêts, d'alliances, de relations ou d'inimitiés, qui forme la vie sociale des populations rustiques. C'est l'aristocratie de la charrue, le patriciat de la glèbe.

Mais cette espèce d'ostracisme s'exerce encore d'une façon plus impitoyable à l'égard des infortunés dont l'origine est presque restée un mystère, et qu'on a vus mendier de porte en porte. Comment espérer que maître Daubasse, propriétaire considérable et maire de sa commune, consentirait jamais au mariage de son fils avec une petite fille qui avait porté la besace, dont personne à Flaugnac n'avait connu les parents, et qui sortait de ces tribus errantes des forêts du Haut-Quercy ?

Ces réflexions qui, depuis huit jours, ne laissaient aucune trêve à Justin Daubasse et lui martelaient la cervelle, nous donnent la clef de son abattement, de ses indécisions et de son silence.

XXVII

Les vers du nez.

Au bout d'un quart d'heure de ce silence, le maire reprit avec une nouvelle insistance :

« Ah ça, voyons, Bassou, me confesseras-tu ce que tu as dans le corps ? Car, enfin, on n'a point d'appétit, mais ça n'est pas une raison pour porter cette mine *bayeuse* et tout attristée. Tu n'es point malade, que tu me dis ; mais, des fois, on n'est point malade, et puis on l'est tout de même. Enfin

voilà, il n'y a pas tant seulement qu'une manière d'être malade.... Suffit, je m'entends.

— Et moi, mon père, je ne vous entends point, répondit Bassou avec plus de courage que de sincérité, car il avait très-bien deviné la secrète pensée du maire.

— Ta, ta, on sait reconnaître un os dans un plat. Je parierais que c'est une fille qui te détraque la tête.

— Une fille! exclama Bassou qui devint, malgré lui, rouge comme une pivoine.

— Eh donc! ne va pas faire l'étonné; on sait ce que cela veut dire. Il y a longtemps que ton fusil et toi vous faites plus de volume que de besogne, et, si nous n'avions tant seulement ici que ton gibier pour toute pitance, nous ferions, comme il se dit, l'étron du rossignol. Cependant tu étais autrefois un assez fin tireur, et même tu n'avais point coutume, comme de piètres chasseurs qu'il y a, d'attraper les lièvres à la queue.

— Par ma foi! je crois que non, dit Bassou, qui avait repris un peu d'assurance.

— Pour lors, c'est donc que ton fusil n'est plus qu'une frime. Tant vaut-il dans tes mains, tant vaut un sabre au côté de M. le curé. Tu le prends comme ça pour te donner une figure, et pour avoir un prétexte de courir la prétantaine. Enfin on t'a vu rôder, là; tu ne diras pas que ce n'est point la vérité, autour de chez la Dominiquette.

— Dominiquette! Eh bien, par exemple, ils y voient clair, mon père, ceux qui vous ont fait ce beau rapport, et même ils ont le nez fin, Dieu me damne!

— Pour lors, tu ne penses point à elle, Justin, et tu ne lui parles point? Elle est jolie pourtant, objecta le maire avec une grimace dubitative et d'un ton sceptique.

— Oh! pour jolie, assurément, jolie comme un cœur, et faite au tour, je ne vais pas contre; mais j'y pense quasiment à peu près comme je pense à m'aller noyer.

— Bien vrai, tu me parles à la franquette, au moins?

— J'en mettrais ma main au feu, mon père.

— Par ainsi, c'est donc une autre qui te trotte par l'esprit; car enfin il y en a une?

— Ça se peut bien; je ne vous ai point dit le contraire, répondit Bassou triomphant à demi de son irrésolution, et dévoré du désir d'avouer tout à son père.

— Or donc, ça ne serait-il point la Jacqueline de Ventaillac?

— Faites excuse, encore moins que l'autre, mon père.

— Jeanne-Claire, la fille à l'afné Bernadelle?

— Nenni, pas davantage.

— La Fanchonnette, des Nauselles, alors? Voilà des filles, m'est avis, qui feraient bien pour toi.

— Je ne dis pas non, mon père, mais vous n'y êtes point du tout.

— Ah! moi, écoute donc, je ne suis pas un devin, j'y renonce; et pourtant j'aurais cru que la Dominiquette....

— Quand je vous dis que vous n'avez point mis le nez dessus! ... La Dominiquette! La Jacqueline! Ah! bien, oui; tenez, c'est pas pour dire, mais l'autre est encore plus jolie que tout ça.

— Celle que tu aimes? pas possible!

— Oui, plus jolie, mon père, et plus douce et plus vaillante. Pour de l'esprit, elle en a quasiment comme une dame, et je ne lui connais pas sa pareille, sous la roue du ciel, pour le bon sens.

— Sandioux! mais voilà une fille tout à fait avantageuse pour une maison, observa Daubasse sérieusement. Pourquoi ne m'en parlais-tu point tout de suite, au lieu de rester comme ça muet et bête comme un poisson? Dieu me pardonne! je ne veux point te contrarier, moi. Je ne t'ai plus parlé de rien depuis le mariage de Mélie, parce que tu te trouvais trop jeune, et que de ton côté tu n'avais l'air de songer à rien du tout. Mais puisque te voilà amoureux, et amoureux d'une belle et brave fille, eh bien, il faut t'expliquer franchement et sans vergogne. Différemment, il en est bien temps, et tu marches sur tes vingt-six ans. Par ainsi, je suis consentant par avance à ce qui te plaît, mon en-

fant, conclut-il en se versant son dixième verre ; et celle que tu aimeras, eh bien ! tu l'épouseras, je te le promets.

— Oh ! merci, cher père, vous êtes la meilleure pâte et le meilleur cœur de la terre !

— Ah ! ça, mais, pour voir un peu, Bassou, recommença maître Daubasse au bout de cinq minutes, dis-moi son nom, s'il te plaît ? »

XXVIII

Jean-Pierre.

En ce moment la porte de la cuisine s'ouvrit, et Marianne rentra apportant le dessert, qui consistait en un gros quartier de fromage d'Auvergne et quelques chasselas, phénomène de précocité automnale, cueillis dans le jardin des Ormades. Une ru-meur plus nourrie qu'auparavant s'échappait de la cuisine, et dénotait la présence de quelques visiteurs, venus, comme il était d'usage le dimanche, dans l'intention de parler au maire, et qui causaient en attendant avec les domestiques.

« Eh mais, c'est-il pas Jean-Pierre, peut-être, demanda Daubasse, qui reconnut la grosse voix du voisin du père Blanchot?... Hé ! Jean-Pierre, entrez donc, l'ami ! Comment ça va-t-il?... Marianne ! un

verre, et baillez-lui une chaise!... Pardine! vous allez trinquer avec nous!... Tenez, un morceau de fromage, ça rend le vin meilleur et ça lui donne plus de bouquet.

— Faites excuse, vous êtes bien honnête, monsieur le maire, mais j'ai dîné, à cette heure, répondit Jean-Pierre en se tenant debout à côté de la chaise qu'on lui montrait, les deux mains ramenées sous les aisselles, dans les poches de sa veste.

— De quoi! pas même une bouchée, tant seulement pour boire un coup?

— Eh bien, donc, puisque vous le voulez.... mais une miette, rien qu'une miette, et *pour afin* de trinquer, comme vous dites. »

Jean-Pierre tira, par un mouvement empreint de gravité flegmatique et de bonhomie, son gros couteau de corne retenu par un bout de ficelle à la boutonnière de son gilet, et se tailla un morceau de pain d'au moins un quart de livre. Il porta plus de respect au fromage, et n'en prit effectivement qu'une bouchée.

« Eh bien! quoi de nouveau par là-bas, l'ami? reprit le maire en levant son verre; que se passe-t-il, et quelle affaire vous amène?

— Oh! mon Dieu! pas grand' chose, autrement.... A votre santé, monsieur le maire!... Rien de bien nouveau.... Vous savez, cette petite difficulté dont je vous ai parlé dans les temps....

— Ah! pour ce passage? avec le Borgne? Je croyais l'affaire arrangée. Quand je lui en parlai, l'an passé, il me jura de rester tranquille et de ne plus vous porter dommage ; mais c'est vrai qu'on ne peut pas avoir la moindre fiance aux promesses de ces gens-là, et Bardoc est connu pour une mauvaise tête.

— Un mulet, monsieur le maire, un mulet! Y a pas moyen de lui faire entendre deux paroles de raison. Voilà longtemps que je le menace d'un procès, mais c'est quasiment tout comme si je chantais. Ah! c'est comme si je chantais! Encore l'autre jour, il avait l'air de lever sur moi son aiguillon.... je vous demande! Vous comprenez qu'on n'est pas un enfant.... je vous l'aurais doublé comme un osier. Malgré ça, on n'est pas méchant; ah! pour méchant, je ne suis pas méchant, et entre voisins.... C'est vrai que ça n'est pas pour lui, il n'y a pas de risque.... mais c'est pour ce pauvre père Ambrosi qui est bien assez malheureux comme ça, Dieu l'assiste! Enfin j'ai voulu user de douceur encore une fois, et je suis venu vous trouver. Pour lors, il faut tâcher d'arranger ça, monsieur Daubasse.

— Mon Dieu! Jean-Pierre, vous êtes un brave garçon, et je ferai de mon côté tout mon possible pour vous remettre d'accord. Je vais mander Bardoc, mais il n'est pas sûr qu'il veuille venir.

— Nous verrons bien! du moins je n'aurai plus

rien à me reprocher. Pour lors je lui f.... une citation, et nous irons en justice.

— Enfin, je vais toujours lui envoyer le garde champêtre. Marianne, dit le maire à la servante qui rentrait. Quand le garde passera, dites-lui que j'ai besoin de lui parler.

— Sainte Vierge ! voilà bien des affaires aujourd'hui ! que d'embarras avec tout ce monde ! murmura la vieille servante. Tenez, ajouta-t-elle, il y a encore la femme à Lagousse qui vient d'arriver, et qui veut aussi vous dire deux mots.

— Ah, per ma fé ! ça semble un fait exprès. Je crois qu'elle vient également pour se plaindre de Bardoc et de sa femme, articula Jean-Pierre en lampant une dernière gorgée.

— Faites-la entrer, » dit le maire. Et s'adressant à son fils : « Toi, Bassou, tu peux t'en aller si tu veux, et tu n'as pas besoin de rester là *pique-platé* comme une chandelle. »

En effet, Justin s'était levé ; mais il était question des Chaumelles, et parler des Chaumelles, c'était presque parler de Lucette : aussi feignit-il d'aller ranger dans un coin, et s'étant assis derrière un meuble, il s'y tint blotti silencieusement.

« Bonjour, excuse, monsieur le maire et la compagnie, dit la femme Lagousse sur le seuil de la chambre en faisant la révérence. Tiens ! vous êtes là, Jean-Pierre ? et vous allez bien, autrement ?

Mais je vous dérange peut-être, monsieur Daubasse ?

— Pas un brin, asseyez-vous ; et qu'avez-vous à me dire ?

— Oh ! mon Dieu ! pas grand'chose précisément, répondit nonchalamment la paysanne en enfouissant ses deux mains dans les poches de son tablier.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est ? demanda le maire.

— Oh ! rien de bien extraordinaire ; seulement on n'aime pas, vous savez, de voir dépérir sa *viande*¹.... surtout quand on en a si peu, et même-ment qu'on est pauvre comme des grillons.

— J'entends bien ; cela est juste ; mais expliquez-moi votre affaire, insista de nouveau Daubasse.

— Eh bien donc, ces poules, comme c'est à la connaissance de Jean-Pierre....

— Quelles poules ?

— Les poules du Borgne, monsieur le maire. Or donc, ces poules nous dévorent tout, que nous ne pouvons tant seulement pas sauver un épi ou une feuille de chou. Souventes fois, j'ai dit à Mélie de les tenir enfermées ; mais, Dieu me pardonne ! c'est comme si je priais le pape, et je n'en ai jamais pu tirer que des sottises. Et, ce qui est plus

1. Propriété, fortune, bien-être, dans l'idiome quercinois.

joli, c'est que Bardoc parle encore de f..... des coups à mon homme.

— Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais, monsieur Daubasse ? demanda Jean-Pierre. Écoutez donc, ce Bardoc est une mauvaise pièce.... Ah ! pour une mauvaise pièce....

— Allons, je vois bien qu'il faudra que j'aille aux Chaumelles, pour tâcher d'arranger tout ça. Et encore il n'est pas certain que j'en vienne à bout.

— Allez-y toujours, reprit Jean-Pierre ; vous ferez mieux, je vous assure. Et tenez, si vous voulez que je vous parle en conscience, franchement il est urgent que vous y veniez.... il le faut, je n'osais pas vous le dire....

— Ah ça ! il y a quelque chose de plus ou de moins ? que se passe-t-il donc d'extraordinaire ? interrompit le maire avec un air d'inquiétude.

— Je ne vous dis que ça, vous ne ferez pas mal d'y aller ; le père Blanchot, m'est avis, vous verra avec plaisir.... ah ! pour vous voir avec plaisir !...

— Et même il est utile, il est nécessaire qu'il vous voie, croyez-moi, monsieur Daubasse, ajouta significativement la mère Lagousse.

— Sacredieux ! que me dites-vous là ? Et, de fait, il y a longtemps que je voulais aller aux Chaumelles et que je me méfiais de quelque chose. J'aurais sagement fait de m'écouter ; différemment,

j'y suis à temps encore ; il est dimanche , je n'ai rien à faire , je m'en vais partir sur le-champ. »

Le maire se leva , et apercevant Justin qui faisait mine de s'étirer les bras : « Dis donc , Bassou , m'accompagnes-tu jusqu'aux Chaumelles ? il fait un temps superbe , ça te distraira toujours un peu. »

XXIX

La campagne, le dimanche.

Il était quatre heures de l'après-midi, la chaleur commençait à tomber, et les champs, privés de travailleurs, avaient cette physionomie déserte, reposée et silencieuse, particulière aux dimanches et aux jours de fête. La vie était concentrée au village. D'un côté les cabarets bourdonnaient et chantaient, éparpillant dans l'air, par les fenêtres ouvertes, des volées de rires sonores et de jurons énergiques. Ailleurs, divers groupes de jeunes gens jouaient au bouchon ou aux quilles, tandis que des enfants en loques, vautrés à terre, les pieds nus et le front déjà bruni par le hâle, poussaient insouciamment leurs billes à la porte même du cimetière.

A l'entrée de l'église, formant un noyau compacte, plusieurs campagnards, venus là sous prétexte de dévotion et pour assister aux vêpres, cau-

saient tranquillement de la température ou de leurs affaires, les mains dans leurs poches, le dos tourné à l'autel.

Bientôt le son des cloches qui se répondaient d'un village à l'autre, comme l'âme chantante des campagnes silencieuses, annonça l'*Angelus*, que les fidèles, ce jour-là, récitent en commun, et par lequel les desservants ont l'habitude de clore les prières de la solennité dominicale. Au bout de cinq minutes, un flot bigarré de paysannes sortit de l'église et se répandit en commérant dans la grande rue, c'est-à-dire sur la route. Pendant quelques instants le groupe des hommes et celui des femmes se maintinrent chacun de son côté sans se confondre; puis enfin tout se mêla, se divisa et se mit en marche.

Les jeunes filles allèrent danser la bourrée sur l'invitation de leurs galants et de la musique, pour appeler de ce nom cher au paysan une harmonie rudimentaire et barbare, fruit du grotesque accouplement du tambour et de l'octavin. Les commères rentrèrent au logis, ou s'égrenèrent dans leurs toilettes voyantes et bariolées, comme les grains d'un collier multicolore, par la grande route et les chemins creux.

Sur le chemin de traverse de Flaugnac aux Chaumelles, un confortable char à bancs, attelé d'une poulinière poitevine, au trot rythmé et pesant,

fut salué au passage, par les piétonnes empressées, d'un : « Bonsoir, monsieur Daubasse et la compagnie ! » et disparut dans un tonnerre de claquemements de fouet, au milieu d'un nuage de poussière. Le maire n'avait pas voulu se rendre à pied aux Chaumelles, afin de pouvoir emporter quelques provisions, des fruits et du gibier, dont il comptait faire présent au père Blanchot. Aussitôt, d'ailleurs, cette visite décidée, Bassou avait eu hâte d'atteler : il se faisait une fête de conduire.

Ni l'un ni l'autre ne disaient mot : le maire songeait à son vieil ami qu'il n'avait pas revu depuis deux ans ; il s'accusait d'indifférence et d'injustice, et, sans soupçonner l'épouvantable réalité qui l'attendait, il se sentait assiégé de regrets et de sinistres pressentiments. Le jeune homme, au contraire, ne pensait qu'au bonheur de revoir sa maîtresse, et, dans cette douce préoccupation, il oubliait même que son père fût assis à ses côtés.

La carriole volait, cassant avec un bruit sec le bout des branches d'arbre qui se rejoignaient sur leurs têtes, ou prenant dans ses rais peints en rouge les bouquets de gratte-cul qui pendaient aux églantiers des buissons. Ça et là, des couples de pies effarouchées s'enfuyaient en jacassant du milieu de la route ; des piverts, penchés avec une avidité gloutonne à l'orifice d'une fourmière, s'envolaient d'un vol horizontal et légèrement ondulé, et s'allaient agrip-

per aux troncs rongés de vermine des châtaigniers séculaires. Plus loin, des nuées d'alouettes s'élevaient perpendiculairement en poussant un petit cri aigu et perlé, de la lisière des chaumes. Enfin les bœufs et les vaches disséminés dans les grasses prairies qu'on traverse à l'approche des Chaumelles oublièrent un moment la touffe d'herbe à demi tondue, et le cou en avant, la langue pendante, suivaient au passage la lourde carriole, de leurs yeux stupidement interrogateurs.

XXX

Révélations.

En entrant dans la chambre où gisait Ambroise Blanchot, le maire et son fils se trouvèrent seuls avec Lucette et le vieillard. Revenue de ses premières terreurs, et rassurée par l'état de son père sur la plainte qu'elle craignit un moment de lui voir porter au parquet, Mélie assistait à la fête votive d'un bourg voisin : ces petites solennités locales sont, on le sait, très-fréquentes à cette époque de l'année. Pour Bardoc, il était allé, selon sa coutume, faire ses dévotions dominicales au cabaret. La vue de cette chambre causa au maire un affreux serrement de cœur ; ce fut comme une épouvantable ré-

vélotion ; la vérité lui apparaissait à présent , tardive, mais complète et irrémédiable.

Depuis qu'il s'était alité, à la suite de sa grande colère contre sa fille ; la maladie du père Blanchot n'avait pas précisément empiré. Cependant, s'il avait échappé aux dangers de la congestion cérébrale, il était encore en proie à une fièvre intermittente, accompagnée de délire, qui venait momentanément l'arracher à un état d'insensibilité et d'atonie presque absolu. En voyant le malade triompher de cette nouvelle crise, le Borgne et Mélie, qui avaient déjà compté plus d'une rechute semblable, ne s'en préoccupèrent pas autrement. Ils taxèrent d'inutiles les moindres remèdes, laissant Ambrosi privé des soins les plus indispensables et relégué dans son abandon. On comprend que le cœur levât de dégoût et d'indignation au père Daubasse, en entrant dans cette chambre où éclataient tant de témoignages de la perversité et de l'ingratitude filiales.

Comme nous l'avons observé plus haut, l'aspect des diverses pièces de la métairie attestait une incurie et un désordre poussés au comble ; mais ici, plus que partout ailleurs, éclataient la misère et le dénûment. Le lit du vieillard n'était qu'un ignoble grabat sans rideaux ; les couvertures, criblées de trous, pendaient sur le carreau en loques déchiquetées ; les gros draps de toile rousse, noircis par un

long usage, exhalaient une odeur fétide. Lucette faisait bien tout son possible pour tenir en état de propreté les hardes du pauvre homme ; mais il lui était bien difficile de déjouer la surveillance d'Émilie Blanchot, qui trouvait naturellement dans ces soins pieux de l'orpheline une occasion de la rudoyer et de la battre. L'orage avait éclaté pendant la nuit, et, comme la toiture était mauvaise et les planches du grenier disjointes, une partie de la chambre et le bas du lit étaient littéralement inondés.

Bassou, dans ce poignant spectacle, oublia son amour et les joies qu'il s'était promises de cette entrevue : il ne vit dans sa maîtresse que l'ange de dévouement, la fille héroïque et résignée ; mais le respect et l'admiration qu'elle lui inspira la lui rendirent encore plus chère. Jusque-là il n'avait pu soupçonner cette vie d'immolation et d'amertume ; Lucette, vis-à-vis de lui, n'était jamais sortie de la réserve qui lui était imposée ; et il ne savait de la triste vérité que ce qu'en colportait la rumeur publique, c'est-à-dire une bien petite partie.

« Jésus Dieu ! ça me fend le cœur de le voir dans cet état, dit le maire. Moi qui lui en voulais, Lucette, et qui l'accusais quasiment d'ingratitude et d'injustice ! Ah ! mon pauvre vieil ami ! je comprends à cette heure pourquoi il me battait froid : il voulait m'éloigner des Chaumelles et me cacher le dénûment où on le laissait vivre.

— Hélas! oui, voilà tout, monsieur Daubasse. Oh! il vous aimait bien.

— La dernière fois que je vins, tu t'en souviens, ma fille, je vous rencontrai là-bas, devant le four, il te donnait le bras... eh bien! nous restâmes dehors tout le temps, et il ne m'offrit tant seulement point d'entrer. Et moi qui me figurais... Ah! le brave cœur, qui a mieux aimé souffrir ainsi plutôt que de faire du tort à son gendre et à sa fille. Lui qui a tant peiné toute sa vie! Lui qui a tant travaillé, Lucette! Mais pourquoi ne m'as-tu point dit cela, ma fille? Pourquoi n'es-tu point venue me trouver?... Voyons, j'ai droit de tout savoir à cette heure. Différemment, je ne suis pas rien que son ami, je suis le maire de l'endroit. Je gage qu'ils le faisaient pâtir, qu'ils lui plaignaient quasiment la nourriture?

— Oh! oui, monsieur Daubasse, ça arrivait des fois, dit Lucette les yeux en larmes.

— Les misérables! Ah! ils ont une bien *lâche* réputation, mais personne ne pensait... Patience! ils le payeront cher, comme il est vrai que je suis maire. Il y a une justice, ma fille; pour lors, demain je vas à la ville.... Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit?

— C'est lui, c'est le père qui me l'avait défendu. Il me fit jurer comme ça de ne rien dire, ni à vous, ni à personne. Mêmement qu'il me dit que ça le tuerait si on venait à savoir la vérité dans le pays,

et qu'il aimait mieux souffrir plutôt que de mettre sa fille dans le chagrin.

— En vérité, Lucette, il disait cela ?

— Comme il y a un Dieu au ciel, monsieur Daubasse.

— Brave cœur de père ! Je le reconnais bien là.

— Autrement, je voulais bien assez, je vous le jure. A telle fin que j'ai été des fois au moment d'aller à Flaugnac pour vous conter ce qui se passait.

— Fallait donc venir... Mais c'est égal, ils ne perdront rien pour avoir attendu, ma fille. Nenni-da ! il y a une justice, et puisque je vas demain à la ville....

— Vous voulez donc le tuer, monsieur Daubasse ? Oh ! il en mourrait pour sûr, comme il me l'a dit, voyez-vous.... tandis que j'ai bon espoir à présent. La fièvre et le délire l'ont quitté, il a bien dormi, et j'espère que le plus fort du danger est passé. Tenez, le voilà qui remue ; nous l'aurons réveillé en parlant. Je vous l'avais bien dit, monsieur Daubasse, de ne point faire de bruit. Pauvre cher père ! »

XXXI

Un vieil ami.

Ambroise Blanchot fit un mouvement pour changer de posture, souleva légèrement la tête et ouvrit à demi ses yeux vitreux, où tout rayon d'intelligence semblait éteint. Lucette se pencha vers lui et lui sourit avec tendresse; mais il resta indifférent à ce sourire, comme s'il ne reconnaissait pas sa chère enfant d'adoption. Sa tranquillité et ce sommeil calme de la nuit, où Lucette voyait une espérance de guérison, n'étaient que le résultat d'un accroissement de la paralysie qui avait gagné le cerveau. Sa mémoire et sa raison avaient disparu. Le maire vint à son tour se placer en face du vieillard, en lui adressant les plus douces paroles que peut trouver une amitié de vingt ans.

Chose étrange! à l'aspect de cette figure qu'il n'avait pas revue depuis deux ans, au son de cette voix qui s'élevait comme un écho du passé, le vieux laboureur tressaillit. Un éclair illumina sa face exsangue et ridée, comme si son intelligence, échappant à la notion du présent, s'était tout entière réfugiée dans le souvenir. Une minute durant, il considéra le maire avec une attention effarée; la

fixité de son regard, les plis multipliés de son front, témoignaient de l'immense travail qui s'opérait dans son cerveau ; puis aussitôt il essaya, par un mouvement brusque, de se mettre sur son séant, tira ses bras de dessous ses couvertures, et les soulevant avec effort :

« Joseph ! mon ami ! » dit-il d'une voix étouffée. L'amitié triomphait de la maladie.

Pendant quelques instants, le père Daubasse tint embrassé son vieux camarade, et leurs larmes se confondirent, la commotion profonde qu'il venait de ressentir ayant amené dans les yeux secs de Blanchot ce qui restait de pleurs dans ce corps usé. Grâce au travail effrayant qu'il venait de concentrer dans une minute, il avait retrouvé la raison et la mémoire des événements qui l'avaient cloué sur son lit d'agonie ; il reconnut Lucette, et l'enveloppant dans un même embrassement avec son vieil ami, il essaya de glisser aux oreilles de celui-ci sa volonté suprême. Mais sa voix rebelle résista aux appels de sa volonté, sa langue n'était déliée qu'à demi, et c'est à peine s'il parvint à prononcer quelques mots inintelligibles.

« Chaumelles.... qu'on les brûle !... Ils l'ont battue.... Pauvre ange !... les assises !... Elle l'aime.... Bassou.... Qu'on les marie !... Son père.... Tu seras.... son.... Ouah ! »

En jetant ce dernier cri, Blanchot échappa à l'é-

treinte du maire et de Lucette, et s'affaissa sur son chevet comme une masse inerte. Ils crurent qu'il venait de rendre l'âme dans cet effort suprême ; Lucette fit un cri et tomba à genoux aux pieds du lit ; Daubasse interrogea le pouls et regarda si le cœur battait. Il battait toujours ; seulement le père Blanchot était retombé dans son ancien état d'immobilité, avec un peu plus de faiblesse et d'épuisement. Le maire, croyant voir dans cette immobilité les signes avant-coureurs de la mort, se hâta de remonter en voiture pour aller avertir le curé et le médecin. Avant de sortir, Justin trouva moyen de glisser quelques mots à l'oreille de l'orpheline.

« Demain, sur la brune, à la Grand'Combe, Lucette ; il est de toute nécessité que je vous parle, et si l'état du père ne le permet point, eh bien, j'y reviendrai tous les jours de la semaine, jusqu'à ce qu'il vous soit possible d'y venir.

— J'irai, je vous le promets, » dit gravement la bergère.

Durant le trajet, maître Daubasse manifesta de nouveau l'intention de faire une démarche auprès du procureur du roi : c'était, pensait-il, son devoir de maire ; néanmoins les paroles de Lucette maintenaient son esprit dans une cruelle indécision. Il se répandit en éloges sur la conduite pieuse de l'orpheline, et Justin, on le devine, ne manqua pas de renchérir sur l'enthousiasme et l'admiration de son père.

« Cette enfant ne peut plus rester aux Chaumelles, disait le maire ; si ce pauvre Ambrosi s'en va (et j'en ai grand'crainte, il finira un de ces quatre matins, peut-être même cette nuit), il faut absolument la tirer de là.

— Et comment, mon père ? demanda Bassou d'une voix légèrement altérée.

— Eh donc ! en la mariant.

— En la mariant, c'est juste. Et lui savez-vous un parti ? avez-vous quelqu'un dans l'idée ? interrompit le jeune homme, de plus en plus ému.

— Non, je ne vois pas, pour le présent, de maison où elle pourrait entrer ; mais j'y songerai, » ajouta Daubasse en manière de conclusion.

Justin manqua de hardiesse pour pousser la conversation, mais il se promit de la reprendre le lendemain au point où son père l'avait laissée ; et, quand le char à bancs s'arrêta à la porte des Ormiades, il sauta prestement à terre pour dételer ; le visage enflammé de joie et le cœur plein d'espérance.

XXXII

Où le tigre s'apprivoise.

Sur ces entrefaites, comme Lucette essayait de faire prendre à Blanchot quelques gorgées de tisane

(la tisane est la panacée des paysans, la même sert généralement pour toutes les maladies), le jappement du chien de garde l'avertit qu'une personne arrivait. Ce n'était pas un étranger, car les aboiements cessèrent presque aussitôt. En effet, la voix de stentor de Bardoc, qui s'élevait dans le silence de la nuit en notes saccadées et inégales comme la chanson d'un homme ivre, parvint bientôt jusqu'aux oreilles de la jeune fille. Le farouche paysan ouvrit brutalement la lourde porte de chêne, renforcée par des milliers de gros clous dont les têtes se croisaient en une infinité de petits losanges sur sa surface, et fit résonner ses gros souliers sur le carreau en poussant un bruyant éclat de rire.

« Ah ! per ma fé ! la journée a été bonne, dit-il ; trois bouteilles et trente sous que j'ai gagnés en un tour de main à ce nigaud de Jean Rebecq. Trente bons petits sous, pardine ! que j'ai là dans la poche de mon gilet. Sandieux ! avait-il donc le nez long, l'imbécile ! Quant aux trois bouteilles, elles sont ailleurs, dans la grande poche, fit-il en se frottant voluptueusement le ventre. Eh bien, qu'est-ce qu'on fait donc là-bas, dans ce coin ? Est-ce qu'on est mort qu'on ne souffle ni ne bouge ? Ohé, l'ancien ! dis donc, ma femme ! Tiens, c'est vous mam'selle ? C'est vous, Lucette, ajouta-t-il en se reprenant ; faites excuse. »

Le Borgne appelait volontiers Lucette mam'selle, surtout dans ses moments d'ivresse.

Toute autre jeune fille aurait eu peur sans doute entre ce moribond pris de délire et ce villageois brutal pris de vin, dans une chambre obscure, à la tombée de la nuit, loin de tout voisinage protecteur. La courageuse Lucette n'éprouva pas la moindre frayeur. Elle se retourna du côté de Bardoc, en mettant un doigt sur sa bouche et en lui lançant un regard qui contenait la plus impérieuse des injonctions.

« Eh bien, quoi ! dit-il, l'ancien tape de l'œil ? qu'il dorme à son aise, pardiou ! Je ne vas pas contre. Mais bah ! ça n'est pas un brin de tapage qui l'effarouchera, not' vieux. Ça a l'oreille dure et le sommeil lourd. Une vieille souche, quoi !

— Il ne dort pas, il souffre, il est plus malade, répondit doucement la jeune fille.

— Malade ! malade ! Ces vieux-là, c'est toujours malade, si l'on voulait les croire, et finalement ça ne crève point. Allez, il ne mourra pas encore de celle-ci, je m'y connais. Il est plus coriace et plus dur à cuire qu'il ne l'avoue, le finaud, et je vous dis, moi, qu'il y a encore du suif à la chandelle.

— Mais regardez-le donc, le pauvre homme ! Voyez-vous pas qu'il agonise ?

— Ah ! si c'est sérieux, reprit Bardoc avec une gravité comique en faisant un pas vers le lit de son

beau-père. Eh ! mordienne, le fait est qu'il a la figure singulièrement tirée et convulsionnée. Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça tout bonifacement et d'un air qui ne dit rien de bon ? Eh bien, papa Blanchot, c'est donc pas pour rire à cette heure ? Nous partons pour le pays des taupes !... Sourd et muet comme une motte de terre, sandieux ! il est fini, le bonhomme. Au fait, c'est encore le plus beau chapitre de son histoire ; il n'est pas heureux avec sa fille, le pauvre cher homme !

— Bardoc, articula gravement Lucette, êtes-vous bien sûr de n'avoir personnellement rien à vous reprocher vis-à-vis de votre beau-père ?

— Oh bien, je vous entends, mam'selle ; mais laissez-moi vous dire, répliqua Bardoc à demi dégrisé par la simple intonation de l'orpheline et par le regard pénétrant dont elle fut accompagnée.

— Voyons, dit Lucette.

— Eh bien, oui, je conviens qu'on lui a fait la vie dure, à ce pauvre vieux ; mais à qui la faute, là ? Que diable ! On ne tombe pas infirme tout subitement pour vivre encore des années comme ça, à ne rien faire. C'est pas comme à la ville ; à la campagne, faut travailler. Bras inutiles, bouche de trop. Une métairie, c'est pas un hôpital. L'ancien n'a jamais compris ça.

— Savez-vous que c'est horrible, ce que vous dites là, Bardoc ? Je sais bien que c'est l'opinion de

beaucoup de monde chez nous, et que souventes fois l'on n'y regarde quasiment plus ses parents, sitôt que l'impotence leur est venue avec l'âge. Mais c'est un crime aux yeux de Dieu, cela ! même ment aux yeux de la justice des hommes. En peuvent-ils mais, ces pauvres parents, de perdre la santé et l'usage de leurs membres?...

— La santé ! Bon, interrompit le Borgne, dont l'ivresse n'était pas complètement dissipée, ils perdent la santé, d'accord, mais ils ne perdent point l'appétit.

— Bardoc ! vous ne serez donc jamais qu'un méchant égoïste et un ingrat ? Vous plaît-il d'oublier ainsi la vie rude et laborieuse de votre beau-père ? Où y a-t-il un homme dans tout le pays qui ait été plus économe, plus sobre, plus vaillant et plus endurci à la peine ? Dites, en connaissez-vous un seul ? Est-ce vous, peut-être ?

— Mais, mam'selle !... permettez, Lucette.... balbutia Bardoc, écrasé par la parole simple et sévère de cette enfant.

— Pour lors, reprit-elle, pouvez-vous avoir regret au morceau de pain qui l'empêche de mourir, quand vous lui devez les Chaumelles ?

— Et sa fille donc ! Oh bien, parlons un peu de ce que je lui dois, s'il vous plaît. Croyez-vous qu'il m'ait fait un beau cadeau avec sa Mélie, là, le croyez-vous ?

— Il n'est point question de Mélic, mais de vous. Vous voulez me donner le change, Bardoc, et peut-être aussi, sans vous en douter, à votre propre conscience.

— Ma conscience ! Qu'ai-je donc tant à me reprocher, Seigneur Dieu ? Dirait-on pas que, s'il est infirme et paralysé de la moitié du corps, not' pauvre vieux, c'est ma faute ? J'ai été quelquefois un peu vif en paroles à son égard, possible ; mais les paroles, c'est des paroles, ça s'en va comme ça vient ; et puis, après tout, je ne suis que son gendre, mordiou !... Ah ! si j'étais son fils !...

— François ! vous voyez bien que votre conscience n'est pas tranquille, puisque vous cherchez des excuses, reprit la jeune fille, puisant dans la solennité de la situation une autorité et une hardiesse dont, une heure auparavant, elle ne se croyait pas capable. Regardez votre beau-père mourant, Bardoc, et en face de cette agonie répétez encore que vous n'êtes pas coupable.

— Eh bien ! oui, je suis coupable, grandement coupable en effet, je le sens maintenant, mam'selle ; et d'ailleurs il faut bien que cela soit, puisque vous le dites. Je ne voulais pas en convenir, je tâchais à me persuader le contraire ; mais est-ce qu'il y a moyen de vous rien cacher à vous, mam'selle ? Vous n'êtes pas une femme comme les autres ; on est bien forcé de dire comme vous voulez, et je suis

consentant, par avance, à tout ce qu'il vous plaira.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut voir les choses, Bardoc; ne savez-vous pas aussi bien que moi la gravité des torts dont je veux parler?

— Eh! oui, vraiment, je sens tout cela à cette heure. Pour lors, je veux dire que vous ne sauriez me faire de si grands reproches que je n'en mérite encore de plus grands. Je suis un méchant homme, un monstre de cruauté, je le confesse, et il faut bien que ce soit vous qui m'ayez parlé ainsi pour que j'avoue mes torts et que je les regrette; mais si vous saviez, Lucette....

— Que voulez-vous dire? fit-elle; car le Borgne, ému et troublé, hésitait à poursuivre.

— Tenez, mam'selle; je suis un brutal et un sans cœur; c'est vrai; mais vous ne savez quasiment pas la millième partie de ce que j'ai souffert pour devenir tel que vous me voyez. J'ai été malheureux, mais là, malheureux comme les pierres, depuis le jour où je suis né. Tout petit, j'étais mal vu de mon père et de ma mère parce que j'avais une vilaine figure; mon frère aîné me battait et on lui donnait toujours raison; on me faisait trimer du matin au soir, et c'est lui qui avait toutes les caresses; s'il avait vécu, on l'aurait si bien avantagé que moi je n'aurais rien à cette heure. En grandissant j'eus le malheur de perdre un œil, ce qui na-

turellement me fit encore plus laid. Pour lors, quand je songeai à prendre femme, pas une jeunesse dans tout Angayrac qui voulût du pauvre Borgne. Les hommes me jalousaient pour ma fortune, les femmes se moquaient de moi, j'étais détesté d'un chacun. Ah ! voyez-vous, mam'selle, quand je me souviens de tout cela, moi le Borgne, qui suis fort comme un taureau, il n'y a pas à dire, je ne comprends pas que je n'aie point cassé les reins, dans les temps, à quelqu'un de ces méchants coquins d'Angayrac. Par ainsi, je n'ai jamais connu l'amitié, celle des hommes non plus que celle des femmes ; et jamais une belle jeunesse comme vous, Lucette (quand je dis comme vous, c'est tout uniment par manière de parler, il n'y a point votre pareille *sous la roue du ciel*), mais jamais une jeunesse n'a eu pour moi ces façons amiteuses qui vous mettent le cœur sens dessus dessous. Différemment, j'ai eu le malheur d'épouser la fille de notre ancien, et notre ménage a été un enfer. Mélie ne peut pas me voir en peinture, et elle n'a jamais eu d'amitié pour moi. Pour lors, une fois maître dans ma maison, je me suis vengé sur ceux qui m'entouraient de tout ce que j'avais souffert. J'étais né déjà méchant, mais je suis devenu cruel. J'ai martyrisé ce pauvre homme, et j'ai fait de ma femme, en la maltraitant, une mauvaise fille et une sans cœur comme moi. Et dire tout de même que, si

on m'avait montré tant seulement un peu d'amitié, peut-être toutes ces choses ne seraient point arrivées!

— Mais n'est-ce pas votre faute, Bardoc, si vous n'avez pas su vous faire aimer? Si vous aviez été pour votre femme ce que vous deviez être, un bon mari bien affectueux et bien prévenant!... On a toujours raison d'une femme, voyez-vous, avec de sages paroles et un bon cœur.

— Que oui, Lucette; je sens bien que c'est vrai, ce que vous dites là; vous parlez comme un ange du bon Dieu; mais le plus grand malheur en tout ceci,...

— Achevez, dit la jeune fille.

— C'est que.... c'est que je m'aperçus au bout de quelque temps que je n'avais guère plus d'amitié pour Mélie qu'elle n'en avait pour moi.

— Ainsi, vous ne l'aimiez point? Et vous vous plaignez de n'être point aimé, vous qui n'avez jamais aimé personne?

— Personne! Oh! si fait, mam'selle.

— Quoi! vous aimiez une autre femme que la vôtre?

— Moi! je vous ai dit.... nenni, vraiment.... Faites excuse, mam'selle. Tenez, ajouta le Borgne, visiblement embarrassé, voilà le père qui remue; une gorgée de tisane ne lui fera peut-être point mal. »

En même temps il se saisit de la grossière tasse de terre cuite placée sur la table de noyer à pieds tors qui occupait le milieu de la chambre, et se dirigea vers la cheminée, que la bouilloire emplissait de son gémissement monotone.

XXXIII

Où il allonge ses griffes.

Le père Blanchot venait de sortir de l'engourdissement léthargique dans lequel il était tombé après le nouvel accès de délire auquel nous avons assisté. Il se soulevait et se retournait sur son lit, en proie aux tiraillements et à l'oppression de la fièvre. Néanmoins son état, au lieu d'empirer, s'améliorait : car ses traits, convulsés jusqu'à la décomposition une demi-heure auparavant, avaient repris un peu de leur sérénité habituelle. Lucette put même espérer que, dans cette sorte de demi-sommeil, le délire l'avait abandonné ; du moins en se réveillant Ambroise Blanchot ne renouvela-t-il aucune de ses exclamations menaçantes et sans suite. Mais c'était probablement une paralysie de la langue, car il n'avait pas recouvré l'usage de sa raison, et il ne reconnut ni son gendre ni l'orpheline.

« Voilà qui est bien, Bardoc, dit Lucette en voyant

le brutal villageois, momentanément apprivoisé, approcher lui-même la tasse des lèvres blêmies du vieillard.

— Jésus Dieu ! Qu'est-ce que je ne ferais donc point pour vous complaire, mam'selle ?

— Ainsi, vous êtes repentant de toutes vos duretés envers votre beau-père ?

— Vraiment, oui, je m'en repens en toute sincérité.

— Et vous me promettez de ne plus le maltraiter à l'avenir, si le bon Dieu nous le conserve ?

— Je vous le promets, Lucette.

— Allons, voilà qui répare bien des choses, et je voudrais que le pauvre homme pût vous entendre. Mais Dieu vous entend, François, et sans doute il vous pardonne.

— Oh ! vous avez une manière de dire les choses !... Ah ! si vous me parliez tant seulement un peu plus souvent comme aujourd'hui, mam'selle, je ne sais point ce que vous n'obtiendriez pas de moi. Tenez, je me mettrais quasiment en hachis pour vous, Lucette.

— Eh bien ! voyons, promettez-moi encore autre chose.

— Tout ce qu'il vous plaira, mordiou !

— Promettez-moi de ne plus aller au cabaret, de ne plus dépenser mal à propos l'argent qui coûte tant à gagner, et d'avoir un peu plus de soin de la

métairie. C'est-il pas bien raisonnable, ce que je vous dis là ? Pourquoi ne me répondez-vous point ?

— C'est que, voyez-vous, mam'selle.... »

Bardoc n'alla pas plus loin.

« Voyons, François, finissez donc de m'appeler mam'selle, et dites-moi que vous me promettez.

— Oui-da, per ma fé, je voudrais vous le promettre ; mais là, vraiment, pour parler à la *franquette*, je ne suis pas sûr de pouvoir tenir ma parole.

— Vous aimez donc bien le jeu et la boisson, faut croire ?

— Jésus Dieu ! pas tant, Lucette ; mais je m'y suis habitué peu à peu, afin d'oublier combien je suis malheureux et détesté ici. Quand on n'a dans son chez soi que des chagrins et des ennuis, faut bien chercher une distraction quelque part. L'ivrognerie ou le jeu, qu'importe ?

— Votre femme reviendra à de meilleurs sentiments, soyez-en sûr. Traitez-la seulement avec un peu plus de douceur ; elle finira par vous aimer, un jour ou l'autre.

— Jamais, Lucette. Elle s'est mariée par dépit et elle m'abhorre. Mêmement je crois qu'elle aime toujours au fond son promis d'autrefois, si elle est encore capable d'aimer quelque chose. Ah ! si j'en étais sûr !... Mais qu'est-ce que je dis donc là ? Je

me soucie de son amitié autant que de ça. Ce n'est pas elle qui me retiendra au logis.

— Et moi donc, est-ce que je ne vous aimerai pas bien aussi, si vous êtes bon dorénavant pour le père Ambrosi?

— Vous, Lucette! Quoi! bien vrai?

— Mais oui, sûrement. J'aurai pour vous de l'affection, et même de la reconnaissance, puisque ce sera un peu pour moi....

— Oh! oui, pour vous, pour vous seule!... Ah! si vous saviez, Lucette!...

— Quoi donc, François? Comme vous semblez agité! Que voulez-vous dire?

— Rien, oh! rien, mam'selle.... O mon Dieu! ajouta le Borgne intérieurement, je n'oserai jamais lui confesser....

— François, vous me cachez quelque chose!

— Moi! Vous penseriez, Lucette.... Eh bien! oui, là, j'ai quelque chose à vous demander; mais je ne sais pas comment cela se fait, je ne suis pourtant pas timide, je ne vais point d'habitude par quatre chemins.... eh bien! je n'ose pas vous dire....

— Pourquoi vous défiez-vous de moi, Bardoc? Si ce que vous voulez est raisonnable....

— Ah! per ma fé, tant pis! voilà la chose. Promettez-moi de rester toujours aux Chaumelles.

— Toujours? Comment voulez-vous que je m'en-

gagé?... Mais je vous le promets tant que ce pauvre père Ambrosi....

— Ah! oui, tant qu'il vivra; mais après.... Ah! Lucette, où trouverai-je le courage de continuer, puisque vous me refusez la première chose?...

— Est-ce que vous aviez encore autre chose à me demander? Voyons, qu'est-ce que c'est? parlez.

— Promettez-moi de ne jamais vous marier, murmura le Borgne d'une voix étouffée et tremblante, où se trahissait l'effort de cette grossière nature triomphalement subjuguée par la candeur et la beauté d'une enfant.

— Vous êtes fou, Bardoc! Qu'est-ce que cela peut vous faire, que je me marie?

— Ainsi, vous l'avouez, Lucette, vous aimez quelqu'un?

— Ceci me regarde, répondit la bergère, qui rougit malgré elle jusque dans le blanc des yeux.

— Ah! c'est donc vrai, poursuivit le paysan. Et vous avez dans l'idée de vous marier avec lui?

— Qui, lui? articula Lucette d'une voix courageuse, mais où éclatait une vive émotion.

— Justin Daubasse, pardiou! Est-ce pas bien lui que vous aimez? Tenez, jurez-moi que vous ne lui parlez point et que vous n'avez point d'amitié pour lui.

— Je n'ai rien à jurer; vous pouvez croire ce qu'il vous plaira. »

Le bruit d'une faïence qu'on jette violemment à terre retentit dans la chambre. Le caractère du Borgne venait de reprendre le dessus sous l'aiguillonement de la jalousie. Il s'était spontanément levé, et, saisissant la grande tasse à demi remplie de liquide, il la broya contre le carreau. Lucette se leva aussi pour se pencher vers le père Blanchot, que ce retentissement, en lui déliant la langue, sembla tirer de sa torpeur et replonger dans son délire.

« Voilà comme vous tenez votre promesse de m'aider à adoucir les souffrances de cette pauvre âme ! dit Lucette au fougueux paysan qui bondissait dans la chambre et menaçait de tout renverser, meubles et ustensiles, sous l'impulsion de sa colère.

— Qu'il souffre et qu'il meure, et que je n'en entende plus parler, de votre vieux que je porte sur les épaules, entendez-vous ? répondit insolemment Bardoc, dont la colère une fois débridée ressemblait à un torrent qui vient de rompre ses digues.

— Pauvre cher homme, il n'aura pas même la consolation de mourir tranquille et à l'abri des injures ! car je vois bien qu'il n'en reviendra pas, dit l'orpheline en pleurant.

— Sandioux ! il est encore le plus heureux, lui ! grommela Bardoc, puisque vous l'aimez.

— Eh ! qui donc l'aimerait, pauvre père, si moi je ne l'aimais pas ?

— Ce n'est pas moi, vous voulez dire ? Nenni, per

ma fé ! Qu'il souffre et qu'il pleure, et qu'il soit malheureux jusqu'à son dernier quart d'heure, et qu'il nous maudisse, ça m'est quasi bien égal. S'il part à cette fois pour tout de bon, tant mieux, il aura bon nez, l'invalidé ; différemment, s'il en réchappe, je veux le torturer et le faire pâtir encore davantage. Faut qu'il se calcine, là ! Je me calcine bien, moi !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotait l'orpheline en arrosant de ses larmes les draps grossiers du vieux laboureur.

— Ah ! pauvre Borgne, qui avais cru qu'on t'aimerait ! Est-ce qu'on peut faire autrement que de te haïr, toi, et de t'abominer, et de te mépriser ? N'es-tu pas laid, bête et méchant ? Oh ! oui, méchant surtout ! Je veux l'être quasiment davantage, si c'est possible, dit-il en sortant et refermant la porte avec fracas. Je mangerai les Chaumelles jusqu'au dernier sou, au jeu et au cabaret. Je battrai ma femme, je battrai le vieux, je vous ferai mourir tous, l'un après l'autre, à petit feu ! »

XXXIV

La Grand'Combe.

On applique généralement, dans le Quercy, le nom de *combe* aux versants de coteaux crayeux et blanchâtres, dont le terrain, obstrué de pierres et presque totalement dépourvu d'humus, décourage le tranchant de la charrue, et se recouvre pour toute végétation de plants de chêne rabougris mêlés de cades ou genévriers. Les bergers mènent paître leurs brebis dans ces combes, où verdoient, dans les interstices des pierres, des touffes d'herbe et de mousse, et où foisonnent, par parenthèse, les compagnies de perdreaux.

Au pied de ces combes s'allongent, resserrées comme entre une double muraille, de petites vallées cultivées ordinairement en prairies, et qui sont généralement aussi grasses et aussi vertes que le sommet des combes est caillouteux, aride et pelé. De maigres cours d'eau les arrosent, bordés d'oseraies, d'aunes et de touffes de roseaux.

Le crépuscule commençait à dérouler paresseusement ses ombres vagues et flottantes sur la vallée; le ruisseau qui traverse la Grand'Combe était déjà noyé sous un épais rideau de vapeurs bleues, qui

ondulaient et tournoyaient sur son lit à demi desséché, en s'accrochant aux cépées de saules qui en ombrageaient les bords. Des profondeurs de l'orient, le disque de la lune, large et rouge, émergeait dans le ciel avec une majestueuse lenteur, tandis que vers le couchant, les noires collines, harmonieusement adossées et entrelacées, s'estompaient, comme les croupes de béliers gigantesques, dans les lueurs orangées de l'horizon.

De rares chariots attardés regagnaient de loin en loin le seuil des chaumières ou la cour des fermes. C'est à peine si les bouviers, accablés par les fatigues de la journée, trouvaient dans leur gosier tari une de ces apostrophes familières qui hâtent la marche pesante de leurs attelages. Les bœufs eux-mêmes oubliaient de beugler en signe de satisfaction aux approches de l'étable ; ou, poussés dès l'arrivée vers les gras pâturages que mouchetaient çà et là leurs compagnons au poil fauve, ils s'engageaient dans les hautes herbes sans y éveiller un mugissement de bienvenue.

Le dernier rayon de soleil avait emporté le bruit monotone et cadencé des fléaux qui partait des aires voisines, mêlé aux rires sonores des moissonneurs. Bientôt un vaste accablement sembla peser sur la campagne, et, sauf les aboiements de quelques chiens de ferme, ululant dans le lointain au disque embrasé de la lune, il se fit alors dans la

vallée ce moment d'attente et de silence solennel qui marque la transition entre la fuite du jour et la tombée de la nuit. C'était bien une véritable nuit d'amour, une de ces nuits languissantes et sereines, faites pour la rêverie et le nonchaloir, qui allument les baisers aux lèvres des amants, et qui invitent aux confidences.

Tout à coup, dans cette vallée sans bruit et sans mouvement, une noire silhouette se détacha sur le fond lumineux de l'horizon, faisant crépiter dans sa marche les chaumes rudes et secs et les tiges frêles des graminées.

XXXV

Le premier baiser.

« Est-ce vous, Lucette ? dit une voix qui partit du fond de la combe.

— C'est moi, Bassou ; j'arrive un peu tard : il a fallu attendre que notre monde fût revenu des champs. C'est aujourd'hui qu'ils ont commencé le battage.

— Oh ! ils ne seront point longs à dépiquer. Il y a longtemps que la gerbière n'est pas fameuse, et que la gerbe ne donne guère, aux Chaumelles. Et ce pauvre père Ambrosi, comment va-t-il ? Prend-il un peu courage, au moins ?

..

— Jésus Dieu ! comme ça, Bassou. Il ne s'aide quasiment plus. Il est toujours dans le même état où vous l'avez laissé. Pourtant ça ne va pas plus mal, à dire vérité, mais ça ne s'améliore point.

— Que le bon Dieu et la sainte bonne Vierge l'assistent ! interjeta dévotement l'amoureux. Et le médecin est-il venu ?

— Oui, il est venu ce matin, sur les huit heures. Notre monde était sur l'aire, et je ne sais pas s'ils ne l'ont point vu passer, mais ils ne se sont tant seulement point dérangés. Pour lors il a attaché son cheval au pommier qui est devant la porte, et il est entré. D'abord il a fait comme ça un signe de tête, en voyant le père, qui m'a fait peur ; puis il l'a examiné et retourné de tout biais et de toute façon en se parlant à lui-même ; mais il avait l'air fort en colère. Le père Blanchot se laissait faire comme un corps sans âme, sans pousser même un soupir, et le médecin disait comme ça de temps en temps : « Pauvre homme ! » Enfin il a pris un crayon avec une feuille de papier dans sa poche, et il a écrit dessus quatre lignes. C'étaient les remèdes pour l'apothicaire. Et puis, il est sorti en regardant tout à l'entour de la chambre, et il avait l'air encore plus en colère que la première fois. « Eh bien, monsieur ? » que je lui ai demandé comme ça, me retenant de pleurer. « Ne pleure pas, pauvre petite, » m'a-t-il répondu amiteusement, « tout n'est pas encore perdu ;

« il s'en tirera, je l'espère. Adieu, je reviendrai. »
Et puis il est remonté à cheval, et en trois minutes je l'avais perdu de vue.

— Et vous ne savez point de là où il est allé? il ne vous l'a point dit?

— Nenni, Bassou. Ah! si, de vrai, m'est avis qu'il m'a dit qu'il dévalait voir d'autres malades du côté de l'Hospitalet.

— Ah! fit le jeune homme avec une légère nuance de surprise, comme s'il attendait une autre réponse. Pour lors, reprit-il, je vous ai fait venir, parce que j'ai à vous parler sérieusement.

— Et qu'avez-vous à me dire, Bassou?

— Vous savez combien je vous aime, n'est-ce pas, ma chère Lucette? demanda Justin, fidèle à son habitude de tourner autour du pot et d'épuiser les précautions oratoires.

— Oui, Bassou, je crois en effet que vous m'aimez véritablement; et même moi aussi je vous aime, mais c'est quasiment comme si vous étiez mon frère : car il ne peut pas, vous le savez bien, y avoir entre nous d'autre amitié que celle-là.

— Faites excuse, Lucette, je vous aime comme un mari doit aimer sa femme, puisque je vous ai choisie pour être la mienne.

— Votre femme! s'exclama la jeune fille, dont le visage rayonna.

— Oui-da! sans doute. N'aviez-vous pas deviné

mes intentions ? Pour lors , j'avais besoin de vous voir , pour vous parler de notre mariage.

— Notre mariage ! répéta-t-elle , rassurée et satisfaite , après les folles craintes des jours précédents , dans le sentiment de sa fierté et de sa pudeur. Oh ! je savais bien , pensa-t-elle , que c'était un brave garçon ! Je vous remercie , Bassou , reprit-elle à haute voix , je vous remercie avec tout mon cœur ; mais vous oubliez que je ne puis pas être votre femme.

— Eh ! sandieux ! qu'est-ce qui empêche ?

— Eh oui , vous êtes un trop riche parti , et je ne suis point pour vous.

— Ah ! par exemple , voilà qui n'est point du tout vérité. Je ne suis pas comme des garçons qu'il y a , qui sont portés sur l'argent , et vous savez bien que je ne regarde point à la *viande*.

— Vous , je ne dis pas non , Bassou ; je suis sûre que vous n'êtes point intéressé.

— La beauté et la sagesse valent mieux pour moi que toute la viande du monde. Par ainsi , Lucette....

— Mais il y en a d'autres , interrompit l'orpheline , qui ne voient pas les choses de la même façon ; et vous n'êtes point libre de votre gouverne.

— Je vous entends bien. Mon père , que vous voulez dire ? Eh bien ! non , ça n'est point ainsi : mon père me laissera marier à ma convenance et selon mon goût.

— Ne vous y fiez pas, Bassou. Je lui ai entendu dire, et même ça n'est pas vieux....

— Et moi aussi, je me le boutais dans l'idée.... interrompit le jeune paysan. Je me figurais comme ça qu'il entraverait mon inclination, et même c'est pour cela que je ne vous parlais de rien. Pour lors je me suis expliqué avec lui. Il voyait bien que quelque chose me tenait et que je n'étais pas content. Eh bien, il a été comme moi dans tout ce que j'ai voulu. Au fond, il est bon comme du pain, et il me laissera, je vous le jure, marier à mon idée. Par ainsi, Lucette, nous voilà comme mari et femme. Or donc, laissez-moi vous embrasser, ce sera la première fois ! »

XXXVI

Châteaux en Espagne.

La jeune fille ne fit aucune résistance. Sans rougir, avec un naïf abandon, elle se laissa prendre un baiser bien nourri et retentissant, un véritable baiser d'amant et de paysan. N'allait-elle pas être la femme de Justin Daubasse ? Une seule parole avait suffi pour lui inoculer une confiance sans bornes. Tout en causant de l'avenir et en escomptant les joies de leur futur ménage, peu à peu ils

avaient quitté la Grand'Combe et s'étaient engagés dans le petit chemin creux qui mène aux Chaumelles. Ils fixaient l'époque de leur mariage , le jour des noces , le nombre des invités et la durée de la fête , et supprimaient les dernières difficultés qui auraient pu contrarier ou ajourner leur bonheur. Il serait retardé d'un an si le vieil Ambrosi venait à mourir, la jeune fille ne voulant pas, avant le treizième mois, déposer le deuil de celui qu'elle regardait comme son père adoptif ; mais Dieu ferait un miracle en leur faveur, et le pauvre paralytique serait sauvé. Dans ce cas, Lucette s'étant juré de ne pas l'abandonner une heure avant sa mort, elle irait le voir tous les jours , ou plutôt ils le prendraient avec eux : car rien ne coûtait à Justin, qui, à l'instar des gens faibles, levait en paroles tous les obstacles.

Quand ils ne furent plus qu'à deux cents pas de la métairie , la jeune fille voulut prendre congé de son amant ; mais celui-ci alors se proposa pour veiller le père Daubasse. Elle s'y opposa nettement, malgré son regret de le contrarier et de le quitter. Cela ne se pouvait pas. Que dirait M. Daubasse ? que penseraient Bardoc et Mélie ? Et d'ailleurs , ils avaient des veilleurs pour cette nuit et la suivante ; puis , enfin , n'était-elle pas là ?

« Demain nous vous enverrons Marianne, conclut Justin , et chaque jour un de nos domestiques , à tour de rôle. »

Ce disant , il s'empara des deux mains de la petite paysanne , les serra longtemps avec tendresse ; et , après un second baiser accordé avec la même simplicité confiante que le premier , il reprit joyeusement le chemin des Ormades.

A son arrivée , il s'informa de Marianne si c'était l'heure du souper et si son père avait demandé après lui :

« Il n'y avait pas de risque , répondit la vieille servante ; le médecin est passé par chez nous , en revenant de l'Hospitalet , et ils sont là-bas , dans la chambre verte , à causer et à disputer , Dieu me pardonne ! depuis une heure , que votre père même en a oublié le manger.

— Eh donc , que peuvent-ils avoir à se dire de si conséquent ? demanda Bassou intrigué et fort impatient de se mettre à table car : l'amour a beau tenir ces bons villageois , il est bien rare qu'il leur coupe l'appétit.

— Ah ! per ma fé ! je ne devine point , dit Marianne. Seulement , en passant contre la porte , il m'a semblé entendre les noms de Mélie , de Bardoc et du procureur du roi ! »

XXXVII

Le sacrifice.

Le lendemain, de nouvelles scènes de violence éclatèrent sous ce toit maudit des Chaumelles. Le Borgne, mécontent de lui-même, haletant sous le fatal secret qui lui rongeaient les entrailles, mais furieux principalement de l'attitude sévère et pleine de reproches que Lucette prit vis-à-vis de lui, déchargea sa sourde fureur sur les voisins qui avaient veillé son beau-père. D'ailleurs, la présence de ces étrangers, ou plutôt de ces ennemis, dans sa maison, l'irritait; il y voyait une accusation, presque une menace. Une pauvre vieille femme, qui était restée la dernière, ayant osé lui faire honte de sa brutalité, il l'accabla d'injures grossières et se jeta sur elle pour la frapper. Lucette s'interposa, et, sitôt que la voisine eut disparu, se dressant en face de l'indomptable campagnard :

« S'il vous faut encore une victime, Bardoc, me voilà! frappez-moi, tuez-moi! » dit-elle.

Ces paroles déterminèrent chez ce forcené une réaction aussi soudaine qu'inexplicable.

« Vous, Lucette! vous maltraiter! vous frapper! Ah! si c'était possible!... Plût au ciel, ajouta-

t-il dans sa naïveté brutale, en laissant échapper le secret qui le bourrelait et l'étouffait, plutôt au ciel ! je ne vous aimerais pas comme je vous aime !

— Vous m'aimez ! fit Lucette avec épouvante, en pénétrant un secret qui jusque-là avait échappé à l'ingénuité de son innocence.

— Si je vous aime, Lucette ? Hélas ! oui, depuis bien longtemps, bien longtemps, et je n'ai jamais osé vous le dire, reprit Bardoc, dont la colère s'était apaisée comme par magie, et qui (chose remarquable chez ce farouche bouvier aux formes herculéennes) ! baissait timidement les yeux, confus et rougissant de son aveu. Mais n'avez-vous donc rien compris, mam'selle.... Oui, mam'selle, c'est sans y penser que je vous appelle ainsi, car vous n'êtes pas une fille comme les autres, vous. Vous avez beau être une paysanne, vous êtes jolie et fière, et délicate quasiment comme une belle dame de la ville. Par ainsi, j'osais à peine vous parler, et je tremblais de tous mes membres s'il vous arrivait de me regarder avec ces doux yeux que j'ai fait pleurer. Vous, vous n'y preniez tant seulement point garde ; aussi je me disais comme ça en moi-même que c'était une folie au pauvre Borgne, rien que de songer à une belle jeunesse comme vous ; mais on a beau se dire : « C'est « des songeries, » c'était plus fort que moi ; voyez-vous, mam'selle, on n'est pas maître de ces choses-là !

— C'est bien. Ainsi, Bardoc, vous voulez séparer le père Ambrosi du seul cœur qui l'aime sur cette terre? interrompit Lucette demi-rassurée, demi-tremblante. Car vous comprenez bien que je ne peux pas rester aux Chaumelles après ce que vous venez de me dire.

— Oh! soyez tranquille, répondit humblement Bardoc, je ne vous tracasserai point; je sais bien que vous ne pouvez pas avoir d'amitié pour moi....

— Et votre femme! Oubliez-vous donc que vous êtes marié?

— Oui, pour mon malheur! soupira-t-il tristement. Quand jepensequesi je ne l'étais point.... peut-être.... Mais à quoi vais-je songer, pauvre fou! Ah! Lucette, ne vous en allez point de chez nous; promettez-moi de ne jamais vous marier et de rester aux Chaumelles; vous êtes le bon ange de la maison, et Dieu sait quels affreux malheurs peuvent arriver si vous nous quittez. Oh! tenez, quand ça me revient dans l'idée que vous serez un jour la femme d'un autre, je ne me sens quasiment plus; je battrais et je tuerais tout le monde, le père, Mélie, et moi pardessus le marché! »

La jeune fille resta pensive.

Une pieuse idée venait de lui être suggérée par son abnégation sublime; mais le dévouement filial avait à lutter dans cette âme virginale contre tous les arguments et toutes les appréhensions de la pu-

deur. Si elle eût été assurée du refus du maire de donner son consentement au mariage de Justin, le sacrifice qu'elle méditait lui eût été plus facile ; mais son amant ne venait-il pas de dissiper toutes ses craintes et de lui répondre de l'avenir ?

Et puis elle aimait véritablement, la pauvre fille !... Enfin, nous l'avons dit, toutes les fières timidités de la pudeur se révoltaient en cette âme vierge à l'idée de vivre désormais dans le contact de l'homme grossier qui venait de lui déclarer son amour.

On conçoit donc quel douloureux assaut dut se livrer dans son cœur.

Mais elle était d'un courage et d'une clairvoyance au-dessus de son âge. Par l'influence qu'elle avait prise à son insu sur le caractère du Borgne, elle jugea de celle qu'elle devait acquérir en y mettant toutes ses ressources. Elle eut donc la certitude de tenir à distance cet amour farouche, qui se faisait d'ailleurs si timide devant elle ; et, ne prenant plus conseil que de sa piété filiale et de sa reconnaissance, elle sacrifia sa jeunesse et les espérances de son cœur à l'homme qu'elle chérissait comme un bienfaiteur et comme un père. Bardoc attendait avec anxiété le résultat de cette méditation ; il n'osait rompre le silence : ce fut Lucette qui prit la parole.

« Si je vous jure, dit-elle, de rester aux Chau-

nelles, de ne jamais songer au mariage, même-ment de ne jamais parler à un homme, pas plus à Justin Daubasse qu'à tout autre, et d'avoir pour vous l'affection d'une sœur; si je vous promets tout cela, en retour me promettez-vous, François.... mais là, du fond du cœur, et comme si Dieu vous entendait....

— De faire oublier au pauvre vieux toutes mes duretés passées, d'entourer de soins et de tendresse les derniers jours qui lui restent à vivre? Que oui, je vous le promets, Lucette, et je tiendrai ma promesse aussi vrai que vous tiendrez la vôtre, si vous me la faites.

— Je vous le jure, dit l'orpheline en mettant sa main délicate dans la rude poigne du paysan.

— Oh ! merci, mam'selle, merci, Lucette ! vous êtes bonne comme un ange du bon Dieu ! » s'écria le Borgne en touchant cette petite main avec une sorte d'humilité craintive; et sa face bestiale s'illumina et s'embellit presque sous le chaud rayonnement de l'amour heureux.

La jeune fille laissa échapper un soupir : le sacrifice était consommé.

« Le mauvais gendre n'existe plus, dit-elle ; vous allez commencer votre rôle de bon fils. Moi, je vais rentrer le troupeau, que j'ai laissé aux noisetiers. Pourvu qu'aucun de mes moutons ne se soit émancipé ! Je n'y songeais quasiment plus en voyant le

pauvre père dans un si triste état.... Heureusement il fait clair de lune.

— C'est cela, Lucette; et puis après, quand vous reviendrez, nous déciderons si je dois partir pour aller querir M. le curé. J'en ai grand'peur, mordiennne ! car le voilà qui suffoque et bat la campagne de plus fort.

— Pauvre âme ! » murmura l'enfant en attirant à elle l'une des mains du vieillard, qu'elle baisa.

Quand elle fut sortie, Bardoc, intrigué par les paroles décousues qui lui tintaient aux oreilles, s'appliqua à en pénétrer le sens. C'était la première fois qu'il y attachait son attention. Il y parvint sans trop de peine, bien qu'il fût doué d'une intelligence remarquablement obtuse. Les mots qui revenaient avec une persistance marquée sur les lèvres d'Ambroise Blanchot étaient toujours ceux-ci :

« Laissez-moi ! laissez-moi ! je ne vous connais plus !... Battre cette enfant !... Méchante vipère de Mélie !... Rendez-moi Lucette ! C'est ma fille. Pauvre agneau ! la frapper ainsi !... Voici les gendarmes ! Arrière, canailles ! vous ne m'êtes plus de rien.... Les Chaumelles, je les brûlerai ! vous n'aurez rien de moi, coquins ! rien, rien, rien. »

Ces paroles furent une révélation pour le gendre et lui donnèrent la clef de la situation. Il comprit ce qu'il avait à peine soupçonné jusque-là, que les éclaboussures de sa colère contre sa femme rico-

chaient sur l'innocente bergère, et que le triste état où se trouvait son beau-père avait été déterminé par cette fatale découverte. La jalousie n'était pas non plus étrangère, sans doute, aux sévices exercés par sa femme sur la personne de l'orpheline; et cette pensée, qui prit immédiatement racine dans l'esprit ombrageux du Borgne, augmenta encore la haine vigoureuse qu'il portait à Justin Daubasse.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre au dehors; il reconnut le pas de Mélie, et se précipitant vers la porte :

« Ah ! méchante coquine, murmura-t-il en faisant une distinction naïvement spécieuse, j'ai juré de modérer mon caractère et de ne plus rudoyer l'ancien, mais je n'ai point promis de ne plus battre ma femme ! »

Ce disant, il administra à Mélie une volée de taloches et de coups de poing.

XXXVIII

Rupture.

Le surlendemain, à la nuit tombante, comme le Borgne était occupé à panser le bétail, Mélie vint le trouver d'un air effaré. Elle arrivait du village, où

diverses rumeurs circulaient touchant un voyage à Cahors du père Daubasse. Ces bruits peu rassurants parvinrent à son oreille, et elle retourna pleine d'épouvante aux Chaumelles.

« On nous a dénoncés, mon homme, dit-elle à Bardoc. Le maire arrivé de Cahors.

— Tais-toi, méchante folle, ce n'est point cela dont j'ai crainte; ton père est là qui agonise. J'ai dans l'idée qu'il ne passera tant seulement pas la nuit.

— C'est impossible, répondit avec conviction Émilie Blanchot. En tous cas, parler n'est pas long; pour l'instant, voilà cette sainte nitouche de Lucette qu'est en train de causer avec Bassou, qui lui apporte la nouvelle.

— Lucette est avec Justin? demanda le Borgne d'une voix singulièrement émue.

— Eh mais.... Quand je te dis que je viens de les voir, en passant, aux noisetiers. Ils s'occupent de nous, bien sûr....

— Tu mens! vociféra le Borgne.

— Oh! bien.... possible.... Pour lors ils filent tout simplement le parfait amour.

— Tu mens, que je te dis, méchante gale de *mal-disante*!

— Pardi! vas y voir! » conclut Émilie Blanchot.

Sans attendre l'invitation de sa femme, Bardoc avait disparu. Il bondissait dans la direction des

noisetiers , comme un poulain qui vient de rompre ses enferges.

Cependant Lucette , que Bassou avait accostée et suivie malgré elle, faisait d'horribles efforts pour se débarrasser de son amant, et pour arracher de son cœur des espérances qu'il lui était désormais interdit de partager.

« Non; monsieur Justin , s'écriait-elle en ce moment, ne m'en dites pas davantage; il faut que je rentre le troupeau; je vous fais mes adieux ; nous ne devons plus nous revoir. »

Ces mots s'éteignirent dans les larmes et furent prononcés d'une voix si faible qu'ils ne parvinrent point jusqu'aux oreilles du jeune homme. Il se méprit sur le sens de la douleur qui éclatait si éloquentement devant lui , et l'attribuant tout entière à la perspective de la mort prochaine du père Blanchot :

« Oh ! vous êtes une brave fille et un cœur d'or, Lucette ! Vous l'aimiez ; il vous avait quasiment adoptée, je comprends ça. Mais que diable ! faut se faire une raison. Le père Ambrosi a passé la septantaine. Jésus Dieu ! vous en perdez quasiment la tête. Voilà-t-il pas que vous m'appellez monsieur , à présent ! Différemment, pour en revenir.... »

Lucette voulut s'éloigner ; Bassou la retint.

« Non , mordiou ! vous ne vous en irez point ainsi. Je vous l'ai dit l'autre jour, et je vous le ré-

pète, je ne peux pas vous sentir plus longtemps au milieu de ces méchantes gens ; faut donc que nous décidions quelque chose , rapport à notre mariage....

— Ne parlons plus de cela , articula-t-elle à voix haute et d'un ton ferme : monsieur Justin, je ne serai jamais votre femme.

— Sainte Vierge ! Que dites-vous là , ma chère Lucette ? Vous aurais-je fait peine sans m'en douter ? Pourquoi ne m'appellez-vous plus tout simplement Bassou ? Ne suis-je donc plus votre ami , et quasiment votre prétendu ? Je ne vous ai jamais vue tant froide et tant sévère envers moi....

— Non , monsieur Justin , je n'ai point à me plaindre de vous. Vous êtes un brave et honnête garçon ; seulement, ne me parlez plus de mariage. Cela ne se peut point. Je garderai de vous un bon souvenir ; mais il faut à présent nous séparer. Sur-tout , ne cherchez pas à me revoir.

— Jésus Dieu ! Qu'est-ce qui est donc arrivé ? Mais c'est impossible , cela ! Ne plus vous voir ! vous oublier !... Ah ! je comprends , vous avez cru que je vous avais fait des menteries ; vous vous êtes dit comme ça que mon père irait contre ce mariage , parce que vous n'avez pas de quoi et que je suis riche. Brave fille ! Eh bien , tant mieux si je suis le meilleur parti de la commune , comme on le dit ; c'est donc que j'en ai assez pour deux. Pour

mon père, encore un coup, j'aurai son consentement sans grand'peine, je vous jure. Le pauvre cher homme m'aime de toute son âme, comme on aime son fils unique; et quand je lui aurai dit que je vous ai toujours voulue pour ma femme, même-ment que je mourrais si je ne vous avais point....

— Oh! ne dites point cela, Bassou! » s'écria vivement la jeune fille. Et tout aussitôt : « Adieu, monsieur Justin, adieu pour toujours, reprit-elle, et elle tourna les talons pour cacher à son amant le trouble qui la possédait.

— C'est donc que vous ne m'aimez plus, à cette heure? Qu'est-ce qui a pu vous changer de la sorte en si peu de temps? Oh! mon Dieu! que vous ai-je fait? » sanglota le pauvre garçon à bout de forces.

Et pendant quelques minutes la lune éclaira la douleur muette de ces deux beaux êtres si bien faits pour s'entendre et pour s'aimer.

XXXIX

Projets de meurtre.

Tout à coup un léger bruit les fit tressaillir. C'était le Borgne qui arrivait.

Du plus loin qu'il les aperçut, il se colla contre terre, et rampant de ses genoux et de ses mains

dans les herbes d'une jachère, il vint se blottir avec la précaution d'un sauvage dans le massif de noisetiers. Quinze pas le séparaient à peine du jeune couple; mais il ne pouvait être vu, accroupi dans l'épaisseur des branchages. Chose singulière ! l'expression de sa figure était hideuse et touchante à la fois. En même temps qu'une sourde fureur faisait saillir jusqu'à les rompre les muscles de son visage, une émotion véritable, une douleur poignante, mettaient des larmes dans ses yeux. L'intensité de son ouïe, décuplée par les sentiments qui l'agitaient et par la concentration de sa volonté, lui permit de ne rien perdre de l'entretien des deux jeunes gens.

« Vous ne me répondez point, Lucette, reprit au bout de trois minutes le fils du maire. C'est donc que j'ai deviné ? Mais non, c'est impossible, cela, pas vrai ? Différemment, avez-vous crainte de n'être point heureuse avec moi ? Vous savez pourtant combien je vous aime ! N'ai-je point refusé de prendre Mélie pour femme, malgré le désir de mon père, parce que mon cœur était à vous, nonobstant que vous fussiez une fillette et que je vous connusse à peine ? Dernièrement n'ai-je pas encore refusé Jeanne-Claire, qu'on parlait de me faire épouser ? Vous savez bien, Jeanne-Claire, la fille de votre voisin Bernadelle ; une belle et brave personne, et bien entendue, ma foi ! sans compter que les Gar-

rigues valent bien dix ou douze bons mille francs, ce qui en fait la plus riche héritière du pays.

— Si vous la regrettez, monsieur Justin, épousez-la; oui, oui, épousez la Jeanne-Claire, dit l'orpheline avec un effort pénible, et de nouveau prête à fondre en larmes.

— Juste ciel ! pouvez-vous me parler ainsi, Lucette ? Moi, la regretter ! regretter la Jeanne-Claire ! vous savez bien que je n'aime que vous au monde, qu'il n'y a pas une seule femme *sous la roue du ciel*.... Tenez, que je vous dise.... il n'y a pas mal de belles jeunesses à Flaugnac.... la Mathurine, la Dominiquette, Marie-Rose.... Elles ne passent point pour trop sévères, et puis je suis riche et fils de maire. Eh bien, je ne les regarde tant seulement point, et il ne m'est jamais venu à l'idée.... Mélie elle-même, votre Mélie, elle en tient toujours un peu pour moi, malgré que je n'aie point voulu d'elle, et souventes fois elle m'a fait entendre.... Eh ! tenez, pourquoi ne vous dirais-je pas le vrai des choses ? Encore le mois dernier, il y a quinze jours approchant.... je passais près de la fontaine, sous la chènevière; je revenais de Ventaillac; elle savonnait.... m'a-t-elle point arrêté en me jurant qu'elle n'avait jamais eu tant d'amitié pour moi ? Elle est hardie comme un page de cour, vous savez; elle n'a fait ni une ni deux, elle a quitté son linge, et elle est venue à moi en me prenant les genoux,

que je ne pouvais quasiment plus m'en dépêtrer. J'avais beau lui rire au nez....

— Ah ! méchante gale de Bassou ! murmura Bardoc, les yeux flamboyants de rage. Aimé de ma femme et de Lucette ! Il faut que je le tue ! il faut qu'il meure ! »

En même temps il tira son couteau de sa poche et fit un pas hors du massif de noisetiers. Puis-il s'arrêta, parut réfléchir un instant, et, comme épouvanté par l'idée du crime qu'il méditait, il se blottit de nouveau dans le feuillage.

« Hélas ! vous ne m'écoutez tant seulement point, Lucette, continuait le fils du maire. C'est fini ; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi. »

Effectivement, Lucette ne l'écoutait plus. Mécontente d'elle-même, et sentant son courage près de faiblir, elle songeait aux moyens de mettre fin à cette situation aussi dangereuse que cruelle, et d'arracher par un héroïque effort toute espérance du cœur de Bassou.

« Pour lors, c'est bien vrai, vous ne m'aimez plus ? » répéta-t-il d'une voix profondément altérée.

Lucette, qui lui tournait le dos, continua de pousser ses moutons en avant sans lui répondre.

« Sainte Vierge, murmurait-elle, donnez-moi jusqu'au bout le courage de me taire.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! sanglota Justin Dausse en cachant sa tête dans ses mains.

— Ne me suivez pas ! je vous le défends, monsieur Justin. Partez ! nous ne devons plus nous revoir : c'est un adieu éternel !

— Elle en aime un autre ! » pensa le pauvre garçon, qui sentit ses jambes prêtes à se dérober.

Il n'osait plus dire un mot et allait se retirer ; mais à peine eut-il fait trois pas qu'il retourna vers l'orpheline. Il tremblait comme une feuille ; ses yeux , pleins de larmes , avaient une expression suppliante :

« Puisque c'est pour la dernière fois, articula-t-il lentement et d'une voix étouffée, donnez-moi votre main , Lucette ; sans cela je croirai que vous ne m'estimez plus. »

La jeune fille hésita un instant, puis elle lui tendit sa main droite, et, tandis que Bassou la couvrait de ses baisers et de ses larmes, elle s'essuyait les yeux de l'autre main , en murmurant : « Sainte Vierge ne m'abandonnez pas ! »

Depuis que le nom de Mélie avait été prononcé , le Borgne n'entendait plus un seul mot. Le sang lui était monté au visage ; son cœur sautait dans sa poitrine , et il lui semblait que son crâne allât éclater , tant ses tempes battaient avec violence. Les deux jeunes gens avaient, d'ailleurs, doublé la distance qui les séparait de lui. Il tenait toujours son couteau , et ses yeux s'injectaient de sang aux

idées de meurtre et de vengeance qui dansaient dans son cerveau. Quand il vit Lucette abandonner sa main à Justin Daubasse et celui-ci la couvrir de ses baisers, il se méprit sur la signification de ce mouvement, et ne douta pas que la jeune fille n'eût déjà oublié l'engagement solennel qu'elle avait pris envers lui.

« Elle l'aimera toujours ! » pensa-t-il.

Cette certitude porta sa fureur jusqu'à son plus extrême paroxysme, et quand Bassou, plus mort que vivant, repassa devant lui après avoir reçu le dernier adieu de Lucette, il écarta les branchages avec la vivacité d'une bête fauve et fondit sur lui, l'arme haute. Mais, cette fois encore, la terreur du crime l'emporta : il s'arrêta à mi-chemin ; et tandis que Bassou, abîmé dans son désespoir, continuait sa route sans soupçonner le danger qui le menaçait, il revint précipitamment en arrière et se mit à courir comme un insensé. En quelques minutes il se trouva au bord de la fontaine, près de la chènevière. Il y jeta son couteau, se colla le ventre contre terre, et noya à plusieurs reprises sa tête dans l'eau fraîche, pour éteindre la fièvre sanguinaire qui embrasait son cerveau.

XL

L'information.

Le 15 septembre, dès huit heures du matin, un petit groupe de paysans et de villageoises stationnait à la porte de la mairie de Flaugnac. Une animation inaccoutumée régnait parmi ces braves gens, qui avaient été convoqués la veille par ordre du maire, à la diligence du garde champêtre. Ils se questionnaient l'un l'autre sur les motifs de cette singulière convocation, échangeaient leurs conjectures, et puis s'en venaient demander des éclaircissements au garde champêtre et au magister, lesquels se promenaient avec un air d'importance discrète, comme des fonctionnaires porteurs d'un grand secret ou dans l'attente d'un supérieur, devant la façade de la maison commune. Tout ce que parvinrent à savoir nos paysans, c'est qu'ils allaient se trouver en présence de M. le procureur du roi ou d'un de ses délégués, qui les interrogerait sur une affaire d'intérêt majeur.

Au bout d'un quart d'heure, un retardataire vint se joindre au groupe : c'était Jean-Pierre, le voisin du Borgne. Il reconnut parmi les personnes convoquées la femme Lagousse et son mari Jacques

Lagousse, l'harmonieux serpent de la paroisse. Tout le reste habitait également dans le voisinage des Chaumelles. Sitôt qu'il eût fait cette remarque, on demeura d'accord qu'il allait apparemment être question de Blanchot et de son gendre, et cette hypothèse, qui ressemblait fort à une certitude, donna un nouvel essor aux bavardages et aux commentaires. Tout à coup chacun fit silence; maître Dauhassse venait d'arriver en disant au garde champêtre : « Ouvrez ! les voici ! »

En effet, on entendait à une courte distance le roulement d'une voiture, et, au bout de trois minutes, trois graves personnages vêtus de noir mirent pied à terre devant la mairie, essuyant avec une politesse rogue et laconique les révérences multipliées de l'instituteur, du garde champêtre et du maire. On tassa dans une petite chambre les villageois ébaubis; puis le garde champêtre les fit passer l'un après l'autre dans la salle des délibérations. Jean-Pierre fut le premier appelé.

Les trois personnages s'étaient déjà érigés en tribunal autour de la table du conseil, le juge d'instruction ayant à sa gauche son greffier, et à sa droite le docteur le plus éminent de Cahors, dont on avait jugé la présence et l'intervention nécessaires. Entre le juge et le médecin, sur le second plan, se tenait le maire dans une attitude respectueuse.

. . .

« Vos nom et prénoms? demanda sans préambule le magistrat.

— Jean-Pierre Perducet, répondit timidement le campagnard.

— Votre âge?

— Quarante-huit ans.

— Votre profession?

— Propriétaire-cultivateur.

— Où demeurez-vous?

— Au lieu des Boissonnets, sur la commune de Flagnac.

— Jurez de dire la vérité.

— Je le jure, dit Jean-Pierre en élevant la main.

— Vous êtes appelé, reprit le magistrat, pour déposer des faits à votre connaissance en ce qui concerne le sieur Ambroise Blanchot, sa fille et son gendre. Dites-nous ce que vous savez.

— Pour lors, monsieur le juge, m'est avis que je ferai bien de commencer par le commencement. Or donc, quand je vis arriver le Borgne dans le pays, je me dis comme ça que nous n'irions pas bien ensemble, et que nous ne ferions jamais la paire, ou comme qui dit les deux doigts de la main. Je ne pourrais pas expliquer le pourquoi de mon idée, mais cet homme ne me revenait point, et même cet œil qui lui manque ne me faisait point plaisir. Différemment, monsieur le procureur, on est bien maître de n'avoir qu'un œil, et ça n'est

pas une raison pour qu'on vous regarde de côté. Mais le Borgne ne sut point se faire bienvenir dans le pays.... Il était sombre, *fiéraud*, et ne frayait avec personne, ce qui fait qu'il fut mal vu de tout un chacun. Pour lors, on parlait de lui quand il venait à se montrer, chacun lui faisait son paquet, et même vous pouvez bien penser qu'il y avait plus de sottises que de politesses. Ça n'allait point à Bardoc, qui est entêté quasiment comme une mule et méchant comme une gale. Il ne voulait point qu'on parlât de lui, ni tant seulement qu'on le regardât. Je vous demande un peu.... Un chien regarde bien un évêque.

— Il ne s'agit point de cela. Je vous ai requis de nous dire ce qui se passait aux Chaumelles entre le gendre et le beau-père. Racontez là-dessus ce que vous savez.

— J'y touche.... monsieur le substitut. Tellement donc qu'en ce temps-là il lui vint fantaisie de prendre passage sur ma borde, ce qui ne m'arrangeait point : car si le Borgne y passe, vous comprenez ça, il n'y a pas de raison pour que toute la séquelle des quémandeurs et la racaille du pays n'y passent point, et puis tout le monde avec, et d'autres encore.... Différemment il faut que je vous dise, monsieur le juge, que jamais de la vie il n'y eut de servitude sur ma propriété, que je l'ai reçue de mon père franche et liquide comme la prune

de l'œil. Et même que personne n'y est jamais passé avec ses bœufs sans ma permission.... Ah ! par exemple, excepté les lièvres et les perdrix qui viennent s'y promener à mon nez par douzaines, comme j'aurai contentement à vous le prouver (je sais bien que ça n'est pas grand'chose, mais c'est offert de bon cœur), si vous voulez me faire le plaisir d'accepter un levraut que j'ai tué hier et qui est une fameuse pièce, cela se peut dire.... Présentement, pour en revenir à Bardoc...

— Je vous prie de laisser là votre métairie et vos lièvres, et de nous dire ce que vous savez des rapports du sieur Blanchot avec son gendre et sa fille, interrompit le magistrat avec une légère nuance d'irritation.

— J'y tombe, monsieur le président; mais je voulais vous conter les choses comme elles sont, pour ne pas vous faire languir. Pour lors ça ne pouvait pas durer comme ça, je n'aime pas qu'on ait l'air de se truffer de moi.... Il faut que je vous dise que je ne suis pas méchant. Oh ! Dieu me damne, pour méchant, je ne suis pas méchant. Mais je suis vif comme la poudre et il ne fait pas bon venir me planter la paille sur les épaules ou m'attraper les mouches sur le bout du nez ; tellement donc que je me dis comme ça en moi-même : « Le Borgne est une mauvaise graine, et tu n'as pas « la patience de Notre-Seigneur ; à la première ren-

« contre il y aura des coups, sûrement il y aura des coups. Faut donc aller voir ces gens-là pour tâcher de faire la paix et de se remettre d'accord. »

— Encore une fois, témoin, ce n'est pas là ce qu'on vous demande, s'écria le juge d'instruction avec une impatience croissante; dites-nous, répéta-t-il, en pesant sur chaque mot, ce que vous savez de la conduite de Bardoc vis-à-vis de son beau-père.

— Faites excuse; j'y suis dedans, monsieur le conseiller, reprit Jean-Pierre fort tranquillement. Pour lors j'allai aux Chaumelles. Ah ! Dieu me damne ! ce n'était plus comme dans les temps, et les choses avaient crânement changé. Figurez-vous que tout y était sale et malpropre, parlant par respect, comme une étable à cochon ou comme le cul de la poêle. Je ne trouvais que l'ancien et la petiotte : le Borgne avait filé avec l'aube, il était au cabaret, car vous devez savoir qu'il vous pinte comme un trou.... Ah ! écoutez, pour pinter, il aime à pinter, et c'est un crâne entonnoir. D'où que je me dis comme ça : « Voici des gens qui filent un mauvais coton. » Ce pauvre père Ambrosi, qui du temps de Catherine, il n'y a pas à dire, était heureux comme un poisson dans l'eau, n'avait tant seulement pas de quoi se couvrir. Ça se voyait bien qu'on le maltraitait et même ment qu'on lui plaignait le manger. Il était sec comme un liteau et maigre comme un cent de clous. Enfin ça vous faisait *cœur-douloir* de le re-

trouver ainsi. Pour lors : « Faut s'en retourner, » que je me dis, « et il n'y a rien à espérer de bon de ces « gueusards-là. Tu iras trouver le maire, » autrement dit M. Daubasse, que vous voyez là présentement, monsieur l'avocat, et qui est un brave homme.... Ah ! pour un brave homme, c'est un brave homme, et même un homme entendu et savant comme s'il avait étudié. « Il fera venir Bardoc à la commune, « et ça vaudra mieux que d'avoir des paroles avec « toute cette canaille. » Voilà ce que je me dis.... Bon.... Ce que je venais de voir m'avait ouvert les idées. Différemment je ne suis pas la moitié d'un nigaud, faut pas croire.... Ah ! pour la moitié d'un nigaud, je ne le suis pas, Dieu me damne ! je sais reconnaître un os dans un plat ; aussi, je me suis dit comme ça : « Jean-Pierre, mon ami, ton « devoir est de veiller à ce qui se passe et de savoir « le fin mot. Le père Ambrosi était un bon voisin, « toujours prêt à rendre service, autrement dit la « crème des hommes ; il faut empêcher qu'on le « batte et qu'on le laisse mourir de faim. »

— Et vous avez été témoin de cela ? Vous avez vu Bardoc frapper son beau-père ? demanda le magistrat.

— Je l'ai vu ? je l'ai vu ? Pour dire vérité, non, je ne l'ai point vu ; mais il y a des choses qu'on ne voit pas et que l'on voit tout de même. Le Borgne est bien trop fin pour battre l'ancien à la vue de

tout le monde; il attendait pour faire son coup qu'il n'y eût pas un chat aux entours de la métairie. De son côté, le père Ambrosi est bien trop fier et trop bon pour tant seulement piauler devant un étranger, et il n'y a pas une âme de chrétien qui lui ait vu pousser une syllabe de plainte : il aimait mieux crever et étouffer dans sa peau, et rester muet tout quasiment comme une carpe de l'Aveyron.... Bon ! ça n'empêche pas des fois que c'était plus fort que lui, le soir, par exemple, quand il se figurait n'être entendu de personne; et le voilà pour lors qui bramait comme si on lui eût arraché tripes et boyaux. Sans compter que Mélie et Bardoc, de leur côté, vous gueulaient sans comparaison comme la meute de M. de Serignac quand elle dévale par la Grand'Combe. C'était, Dieu me pardonne ! à vous enfoncer la peur dans le ventre, et ça descendait jusqu'aux Boissonnets. Par ainsi, je devinais bien que cette canaille vous tapait sur le pauvre vieux comme le maréchal sur l'enclume.

— Et vous n'avez jamais essayé, demanda le juge d'instruction, d'arracher ce malheureux à de si odieuses brutalités ?

— Faites excuse, monsieur le président ; plus d'une fois je suis monté aux Chaumelles, et même-ment l'aîné Bernadelle et la mère Lagousse avec son homme. Pour celui-ci, qu'il s'y montrât, ça servait quasiment autant au vieux Blanchot comme la

lune dans un plat. Ça n'est pas pour dire , mais il n'est ni chair ni poisson, ce pauvre père Lagousse. Différemment, c'est un fameux musicien, monsieur le juge.... Ah ! écoutez , pour un fameux musicien !... et il vous joue de ce serpent que beaucoup de musiciens de la ville, m'est avis, ne lui feraient point la queue. Mais ça n'est ni tu ni vous !... Pas plus de résistance qu'une paille d'avoine , et il vous a toute sa force et sa résistance dans le gosier. Tellement donc que c'était sa femme qui le poussait. Ah ! écoutez donc, monsieur le procureur, la mère Lagousse, avec son air de n'y pas toucher et d'aller prendre la mère au nid, a été une ergotée, et même pour le présent elle n'a pas froid aux yeux. Pour lors nous arrivâmes aux Chaumelles. Bon ! à quoi que ça servait ? je vous le demande ; c'était comme si nous chantions ou comme si nous avions plaidé la chape à l'évêque.... Le père Ambrosi nous disait comme ça qu'il n'y avait rien du tout, que c'était tant seulement la souffrance qui le faisait bramer et que ça ne valait point la peine qu'on se dérange. Mélie et Bardoc nous envoyaient paître et nous arrosaient de sottises. Sans compter, ce qui est plus joli, qu'ils parlaient de nous assommer. Et puis , Mélie ajoutait comme ça : « Si mon
« homme me bat, ça ne regarde personne, peut-être,
« et j'ai bien le droit d'être battue. — Eh ! sacre-
« dioux ! qu'ils s'assassinent et qu'ils se mangent s'ils

« veulent, que nous dit l'ainé Bernadelle; on ne sait pas, ce sont des gueulards, il y a peut-être moins de mal que l'on se le figure. » De ce coup, vous comprenez ça, monsieur le président, nous n'y avons plus bouté les pieds. Et voilà tout. Présentement, pour en revenir à ce passage....

— C'est bien, c'est bien, mon brave, interrompit le magistrat; vous avez raconté tout ce que vous saviez de Blanchot, n'est-ce pas ?

— Oui, par moi ! monsieur le conseiller, affirma hautement Jean-Pierre. Reste présentement ce passage....

— Et vous n'avez plus rien à dire ?

— Rien du tout, monsieur l'avocat, excepté ce passage et ce levraut.... Ah ! écoutez, pour un crâne levraut !...

— Vous pouvez retourner chez vous. »

Les dépositions des autres villageois suivirent celle de Jean-Pierre et la confirmèrent de tous points. Différentes dans les termes, toutes furent identiques quant à la gravité des faits déposés. Il serait donc superflu et fastidieux de les reproduire l'une après l'autre.

Le juge d'instruction leva rapidement la séance. Daubasse insista inutilement pour lui faire accepter, ainsi qu'au docteur et au greffier, un succulent déjeuner qu'il avait dès la veille recommandé à Marianne. Ces messieurs remontèrent tout de suite en

voiture , et une demi-heure après, toujours accompagnés du maire, ils entraient dans la chambre du père Blanchot.

XLI

Les gendarmes.

Un mot sur ce qui s'était passé aux Chaumelles dans la matinée. Tandis que le juge d'instruction se dirigeait vers Flagnac , un trio de gendarmes , détachés de la brigade du chef-lieu de canton , se portèrent aux Chaumelles , sur un ordre arrivé la veille au soir du parquet de Cahors , pour mettre en état d'arrestation préalable Émilie Blanchot et Bardoc. Mais le rusé paysan avait flairé le danger qui le menaçait. La visite du maire et celle du médecin, leur entrevue dont rien n'avait transpiré, mais qui néanmoins avait été remarquée et commentée de diverses façons dans le pays, le voyage à Cahors de maître Daubasse , enfin la convocation à la mairie de chacun de ses voisins, tous ces faits, reliés entre eux par un sentiment unique, celui de la peur, furent autant d'indices pour le Borgne, qui, pour la première fois de sa vie, douta de sa parfaite innocence et se sentit criminel.

Le farouche paysan, résolu à prévenir le péril par la fuite ou à vendre chèrement sa liberté, dé-

tacha du manteau de la cheminée son vieux fusil à pierre à deux coups, et s'alla jucher, dès qu'il vit poindre l'aurore, au faite du colombier.

Du haut de cet observatoire improvisé il dominait toute la campagne environnante, et son regard pouvait embrasser jusqu'aux moindres traverses et aux sentiers détournés par où l'on aboutissait aux Chaumelles. Il était à son poste depuis environ une heure et demie quand un léger nuage de poussière qui s'élevait au-dessus des vieilles futaies de Lacoste, à une courte distance de la métairie, réveilla sa frayeur et son attention. Au même instant, sur la grand'route qui coupe la forêt, il distingua un point noir qui grossissait de minute en minute et s'avavançait dans sa direction.

Dès qu'il reconnut les gendarmes à leur uniforme et à leurs armes qui miroitaient au soleil levant, et qu'il les vit galopant à toute bride, sans prendre le temps de redescendre par l'échelle intérieure du pigeonnier, il s'accrocha aux corniches avec une dextérité simiesque, et retomba à terre sur ses deux pieds. Puis ayant ramassé son fusil, qu'il avait jeté sur le gazon, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes et disparut dans les taillis.

A l'arrivée des gendarmes, il était déjà bien loin. Ceux-ci, en apercevant sur le carreau, au coin de la cheminée, le fourreau de serge verte, supposèrent que le Borgne était en train de braconner dans

les combes d'alentour; peut-être même eurent-ils soupçon de sa fuite, et deux d'entre eux se détachèrent pour aller battre le pays. Le troisième resta aux Chaumelles, pour s'assurer de la personne de Mélie.

XLII

Parricide.

Cependant la voiture qui portait le docteur et le juge d'instruction venait de s'engager dans l'étroite avenue qui mène à la métairie. Ils témoignèrent une vive contrariété en apprenant la disparition de Bardoc. Ils tenaient à l'interroger sur les lieux, et à lui arracher l'aveu de sa criminelle conduite sous les yeux même de sa victime. Au cas où le Borgne aurait effectivement pris la fuite, ils dépêchèrent un courrier au chef-lieu de canton, pour mettre immédiatement toute la brigade sur pied. Cette précaution prise, ils se rejetèrent sur Mélie.

Depuis l'apparition des gendarmes, elle était en proie à une inexprimable terreur, que redoubla naturellement l'arrivée de ces hommes vêtus de noir, à l'aspect et à l'attitude sévères, et qui lui parurent l'incarnation inexorable de la loi, c'est-à-dire la vengeance et le châtiment. Néanmoins, il serait inexact de dire qu'elle eût, même en cet instant, le

sentiment complet de sa culpabilité. On verra, par ses réponses, que cette fille dénaturée était bien loin d'en mesurer toute l'étendue. •

L'impuissance et l'inutilité physiques, au jugement des paysans, constituent un vice tellement irrémissible, on pourrait dire un crime si capital, qu'elles autorisent et justifient presque à leurs yeux, à l'égard de ceux qui en sont atteints, toutes les duretés et les mauvais traitements.

Amenée devant le lit de son père, on la confronta avec l'infortuné vieillard. Celui-ci était toujours dans le même état, si toutefois il n'était pas encore plus mal. Non-seulement la sensibilité et la contractilité étaient entièrement abolies, mais l'intelligence même et la mémoire paraissaient oblitérées sans retour. C'était la *paralysie complète*, aggravée de la perte de sa raison. Ses yeux sans pensée et sans rayon roulaient d'une façon sinistre de droite à gauche, et tour à tour s'arrêtaient sur chacun des individus présents; mais il ne saisissait rien de ce qui se passait autour de lui.

Le médecin souleva les couvertures et découvrit ce corps émacié, décharné comme un squelette, livide, horrible à voir. Une odeur méphitique et mordicante, dégagée par les draps imbibés d'urine, se répandit dans la chambre.

Il s'agissait de vérifier l'exactitude du rapport fait par l'officier de santé de la localité, et transmis au

parquet par le maire. L'éminent docteur cahorsin, non-seulement confirma les déclarations de son confrère, mais porta sur la situation du malade, et sur les causes qui l'avaient déterminée, un jugement beaucoup plus sévère. Il était évident, dit-il, que la paralysie complète était le résultat de la congestion cérébrale survenue chez le vieillard à la suite du violent accès de colère où l'avaient jeté les barbaries de sa fille; congestion qui avait été favorisée, sinon produite, par l'épuisement des forces vitales, fruit de la privation de nourriture, de la séquestration relative, enfin de l'humidité continuelle où on le laissait vivre. Le manque d'air et de soleil, l'insuffisance de vêtements, les coups qu'il avait reçus, et, jointe à tout cela, l'horrible torture morale engendrée par cet état de choses, avaient précipité le cours de la maladie et rendaient toute guérison impossible. La mort du bonhomme dans un bref délai était donc chose certaine, inévitable : on pourrait peut-être, grâce à des soins inouïs, la retarder de quelques jours ; mais il faudrait un miracle du hasard, car la science était devenue impuissante pour ranimer ce corps délabré, dont la vie ne tenait plus qu'à un souffle. Une violente commotion intérieure était seule capable de rétablir la circulation et le jeu des organes ; malheureusement, toute sensibilité morale étant abolie chez le malade, cette suprême espérance devenait elle-même une chi-

mère. Comment, en effet, supposer qu'il pût recouvrer, ne fût-ce qu'un instant, l'usage de sa raison?

« Vous avez entendu, Émilie Blanchot, demanda sévèrement le juge d'instruction, ce que vient de dire M. le docteur? Qu'avez-vous à répondre pour votre justification? »

La paysanne était tellement abrutie par la frayeur et par ces formalités préliminaires, qu'elle n'avait pas saisi le sens des paroles du médecin. Elle resta bouche bée, dans une attitude idiote, effarée, et sans savoir que répondre à la question qu'on lui adressait. Le magistrat fut obligé de la renouveler, en formulant plus explicitement l'accusation qui ressortait de l'exposé du docteur.

« Votre père est perdu, reprit-il d'un ton dur et menaçant; il n'y a plus aucune espérance de guérison, et ce sont vos mauvais traitements qui auront occasionné sa mort. En d'autres termes, vous êtes prévenus, vous et votre mari, du crime d'homicide volontaire, par privation d'aliments, voies de fait et séquestration, sur la personne de votre père. Voyons, fille parricide, qu'avez-vous à dire pour votre défense? »

Le magistrat forçait le ton et l'idée afin d'inoculer, avec une salubre épouvante, le remords et le repentir dans cette âme dénaturée. Il allait juger du degré de culpabilité d'Émilie Blanchot par la fa-

çon dont elle accueillerait cette accusation terrible. Sans manifester aucun surcroît d'émotion ou de terreur, elle leva sur lui ses yeux secs, et répondit tranquillement :

« Faites excuse, monsieur le procureur ; si notre ancien, à cette heure, est à l'article de la mort, selon que vous dites, ce n'est ni moi ni mon homme qui en pouvons mais, je vous jure. Eh donc ! tout le monde sait bien qu'il était tombé invalide et paralytique avant que nous fussions les maîtres ici. Pour lors, si la maladie *s'est empirée* depuis ce temps-là, c'est à l'âge qu'il faut s'en prendre. Et de fait, m'est avis qu'à son âge ça n'a rien d'étonnant de mourir. Pensez donc qu'il a passé les soixante-treize ! Différemment je ne dis pas non, il y a des fois où nous l'avons comme ça un peu molesté, et même ment que nous lui reprochions, ça se peut bien, ce pain du bon Dieu (Dieu nous en donne !) qui est si cher pour le présent, monsieur le procureur. Mais écoutez donc, ça ne fait point plaisir aussi de voir s'en aller *la viande* sans profit, quand elle coûte tant à gagner. C'est comme si l'on avait, sans comparaison, des mois et des ans, un cheval estropié à la crèche : ça mange et ça ne travaille point. Par ainsi, on n'a pas tant de tort, m'est avis, d'avoir regret à la miche qui diminue et de le faire sentir ; c'est pas comme si l'on était en contentement. Mais ce n'est point vérité, autrement, que nous ayons

jamais voulu forcer le vieux d'aller chasser du pain, et ce sont des méchantes langues qui l'ont dit. Les Blanchot, merci Dieu ! ont bien retiré des pauvresses, mais ils n'ont jamais demandé l'aumône. »

En disant ces mots, l'horrible femme lançait un regard chargé de haine à la pauvre Lucette, qui pleurait debout dans un coin.

XLIII

Où le martyr se réveille.

Un cri déchirant, tel qu'en pourrait pousser un homme qui se sentirait labourer les entrailles avec un fer rouge, lui coupa la parole. Le médecin venait d'ordonner qu'on transportât Ambrosi sur un autre lit, pendant qu'on ajusterait un matelas à son horrible grabat et qu'on changerait les draps. Or la malpropreté où il était comme enseveli, et la corrosivité des urines qui séjournaient sous son dos, avaient entamé les chairs et déterminé des plaies dont quelques-unes adhéraient à la toile. Quand le père Daubasse et un voisin qui se trouvait là prirent dans leurs bras le malade et essayèrent de le soulever, la douleur qui s'ensuivit fut telle qu'elle réveilla sa sensibilité endormie et lui arracha un

gémissement horrible. Les sanglots de Lucette redoublèrent; Mélie elle-même tressaillit.

« Vous voyez dans quel état vous avez laissé ce pauvre homme ! s'écria le juge, qui eut peine à contenir son indignation.

— Notre-Seigneur ! saint Joseph ! répondit hypocritement Émilie Blanchot, c'était comme ça pour ne point le faire souffrir et le tracasser davantage ; différemment il n'aimait point que j'e le tripote, et ça lui semblait meilleur d'être soigné par la petite, » insinua-t-elle méchamment, en essayant de mettre sa criminelle négligence sur le compte de l'orpheline.

On n'interrogea point celle-ci ; sa déposition devenait, pour le moment, inutile, et d'ailleurs les sanglots l'auraient empêchée de parler.

« C'est comme cette ordonnance que je viens de trouver là, dit le docteur en montrant un chiffon de papier qu'il avait ramassé au pied du lit ; où sont les remèdes qu'elle prescrivait ? Vous avez reculé devant une dépense de trois francs pour soulager votre père ?

— Oh ! pour ce qui est des drogues, monsieur le médecin, répondit cette fois Mélie avec une sincérité et une conviction qu'on peut justement regarder comme une des lamentables moralités de cette histoire, on sait bien que ça y fait quasiment autant qu'un emplâtre sur une jambe de bois. Cela

est bon pour les riches, qui ne savent où dépenser leur argent. Ça n'est point ça, quand on doit s'en aller, qui vous empêche de partir. Il y a gens et bêtes; nous ne sommes pas innocents, autrement dit; et tout cela n'est bon qu'à une chose, à engraisser les apothicaires. »

Cependant, dans le passage d'une chambre à l'autre, le père Blanchot, que l'intensité de la douleur venait de tirer de sa léthargie, avait retrouvé la parole; mais la pensée ne lui était pas revenue, et, sous l'influence de la fièvre putride qui le consumait, il se répandait en exclamations privées de sens et en monosyllabes extravagants.

Le juge d'instruction, suffisamment édifié, se disposait à remonter en voiture, après avoir donné l'ordre au gendarme présent d'emmener Mélie, quand ce réveil inespéré du vieillard l'arrêta. Il passa dans la pièce voisine, accompagné du docteur et du greffier, en enjoignant à celle-ci de les y suivre; ensuite il dit au maire de se placer auprès de son vieil ami et d'essayer de le faire parler. Peut-être sortirait-il de sa bouche quelque révélation inattendue. Mais dès que l'assistance fut de nouveau rangée autour du lit, le pauvre infirme, sans paraître comprendre les paroles affectueuses que lui adressait Daubasse, et croyant voir apparemment dans chacune des per-

sonnes présentes un voisin ou un ami d'autrefois , les interpella de la manière suivante :

« Ah ! vous voilà maintenant vous autres ! s'écriait-il d'un ton de reproche et d'une voix fréquemment entrecoupée de hoquets fiévreux et de saccades , vous qui m'appeliez dans les temps un bon voisin et un homme juste, et qui vous disiez mes amis ! Vous êtes là, Jean-Pierre, et vous aussi, Bernadelle ; oh ! je vous ai bien reconnus , et même-ment toi, Jacques Lagousse, mon vieux camarade ! Ah ! il est bien temps à présent ! Vous m'avez laissé calciner et gangrener, et brûler à petit feu, et vous venez à cette heure pour me regarder mourir ? Seigneur Dieu ! n'avez-vous pas vergogne ? C'était plus tôt qu'il fallait venir, quand ces canailles m'enfermaient et me battaient, et qu'on me faisait périr de famine ! Allons ! Jeannot, ne fais pas cette mine étonnée ; et toi, Jacquou, n'aie pas comme ça l'air de ne pas comprendre. Vous savez bien que ce que je dis est vérité, et que je ne l'ai pas *enlevé*¹. N'êtes-vous pas honteux ?... Sainte Vierge ! il fait beau voir ! Ah ! il n'y avait que Lucette qui prenait mon parti, qui me défendait et qui avait soin de moi. Pauvre *maïnade* ! quand je m'en souviens !... Elle recevait les coups à ma place , et elle se privait , des fois , de manger pour me bailler son

1. Inventé.

morceau de pain. Mais ces canailles-là l'ont tuée , ils l'ont assassinée de coups ; elle est morte à cette heure , elle ne peut plus défendre le pauvre infirme et venir me dire comme ça , en se boutant devant moi : « N'ayez crainte , père , je suis là ! »

Une larme , en disant ces mots , mouilla les paupières arides du vieux laboureur , et se perdit lentement dans ses joues caves. Toute l'assistance était horriblement émue. Lucette n'y put tenir , et se précipita sur le lit en essayant de sourire et de retenir ses larmes.

« C'est moi , père ! me voici ! Vous ne me reconnaissez pas ? vous ne reconnaissez pas Lucette ? Allez ! soyez tranquille , je ne vous ai point quitté , et même j'ai juré Dieu de ne vous quitter jamais. Nous vous guérirons , nous vous sauverons , dit-elle en redoublant ses sanglots , car cette confiance opiniâtre , qui jusqu'ici avait surnagé dans son désespoir , venait de lui être brutalement enlevée par l'arrêt positif du docteur. Tenez , voici là , à votre côté , M. le maire , vous savez bien , votre ami M. Daubasse , dont vous me parliez si souvent , et qui a toujours pour vous la même amitié de l'ancien temps. Oh ! nenni , cher père , on ne vous a point abandonné. Tous nos voisins sont venus vous voir , chacun s'en faisait un plaisir , et même soyez assuré qu'ils reviendront. Vous les reconnaîtrez à présent , père Ambrosi , car vous

allez mieux , puisque Dieu le veut !... Ah ! vous avez été bien malade , mais vous allez mieux présentement , et vous êtes en chemin de guérir , » ajouta-t-elle en essayant de se mentir à elle-même et de se rattacher , malgré l'évidence , à une espérance impossible.

XLIV

Malédiction.

Les grands sentiments possèdent une singulière puissance ; ils opèrent des miracles. L'affection tendre, absolue, idolâtrique, qui unissait ces deux âmes, affection de jour en jour accrue et cimentée, depuis cinq ans , par la communauté du martyre , exerça une magique influence sur l'état d'esprit du vieillard. Le contact de ces pauvres petites mains , dont les paumes étaient en quelque sorte tout embrasées de l'électricité de la passion filiale , lui restitua pour quelques minutes la plénitude de sa vie morale. Sa pensée reprit équilibre , sa mémoire ressuscita. Il enveloppa Lucette et Daubasse dans un regard intraduisible , un regard de moribond , translucide et déjà plus qu'humain , où se condensaient toutes ses tendresses et ses souffrances.

Puis , comme s'il avait conscience d'avoir adressé des reproches à ses anciens amis , il se tourna vers les assistants avec une expression de regret. C'est alors qu'il reconnut le docteur, le juge d'instruction et sa fille, qui s'était reculée du lit. Il devina tout de suite apparemment le sens de la situation , quoiqu'il tournât le dos au gendarme : car il s'assit, par un mouvement galvanique , sur son séant , tandis que ses yeux , tout à l'heure vitreux et ternes , maintenant flamboyants , se fixaient sur Mélie , de manière à la foudroyer.

La faiblesse de son cerveau , que son cœur ne gouvernait plus à son gré et qui le livrait en aveugle à sa première impression , contribua à déchaîner en lui une tempête terrible. La haine et la vengeance , toute sa vie matées et comprimées par la folie de l'amour paternel et le parti pris du sacrifice , se rallumèrent au souvenir de toutes les tortures qu'il avait subies , pour éclater en horribles malédictions.

« Ote-toi de devant mes yeux, fille damnée, femme sans cœur ! Ah ! ah ! ils viennent te chercher, pas vrai ? pour te traîner en prison ? N'est-ce pas , mes bons messieurs , que vous venez la prendre pour la juger et l'envoyer aux galères ? Ah ! je te l'avais bien dit : « Dieu est juste, coquine ? et quel-
« que jour tu te mangeras les poings d'avoir ainsi
« traité ton père. » Et ton homme ? il est déjà aux

assises, à cette heure ? A ton tour, scélérate ! je te maudis ! Sors d'ici, et me laisse mourir en paix ! Va-t'en, va-t'en, par tous les chemins du pays, conduite par des gendarmes, servir d'exemple aux canailles d'enfants qui assassinent leur père !... Eh donc ! qu'attendez-vous, messieurs, pour lui bouter les fers aux mains ? Sois tranquille, gueuse, on va t'enchaîner, et puis on t'attachera au carcan, et on t'exposera sur la place de Cahors, avec un écriteau sur la tête, pour servir d'exemple, répétait-il, aux enfants ingrats qui assassinent leur père ! »

Il faudrait pouvoir traduire le ton, le geste et l'accent avec lesquels ces paroles furent dites ou plutôt vociférées, pour faire comprendre au lecteur l'impression de saisissement et d'épouvante qui s'empara de tous les assistants, et comment Mélie elle-même tomba sur ses genoux, courbant la tête, pantoise, foudroyée. Le juge d'instruction, pour mettre fin à cette triste scène, appela le gendarme et lui ordonna d'emmener la malheureuse ; mais l'apparition réelle du gendarme parut produire un étrange effet sur l'esprit d'Ambrosi. Il semblait, à son air effaré et presque repentant, qu'il n'eût pas tout à l'heure conscience de l'imminence du châtiment, et qu'il regrettât d'en avoir pressé l'exécution. Une révolution inattendue et singulière s'opéra, en moins de quelques minutes, dans l'âme de ce moribond.

XLV

Où le père reparaît.

La folie de la paternité et de l'immolation volontaire, fortifiée peut-être par l'orgueil et l'honnêteté campagnarde, qui lui représentaient la flétrissure publique de son nom comme la plus redoutable des calamités, reprit sur lui toute son ancienne puissance. Quand le gendarme s'avança pour se saisir de Mélie et leva le bras sur elle, Ambroise Blanchot fit un cri; puis, comme s'il venait de recevoir une décharge de la pile voltaïque, il se leva de toute sa hauteur, fit un bond dans la chambre, et s'alla jeter entre Mélie et le gendarme. Cette malheureuse était sa fille, après tout !

« Je vous ai menti, je vous ai trompés, messieurs, s'écria-t-il d'une voix pleine d'autorité, et dont le ton contrastait étrangement avec sa débilité et sa maigreur de squelette. Tout ce qu'on vous a conté, tout ce que j'ai pu vous dire moi-même, est songeries et point vérité; je n'ai pas de plainte à porter devant la justice. Vous pouvez vous retirer, messieurs, et me laisser ma fille : car c'est bien ma fille, et l'on ne me l'arrachera pas ! »

En même temps il la prit dans ses bras, l'entraîna

par un mouvement convulsif, et alla retomber inanimé sur son lit. Mais il tenait toujours sa fille emprisonnée comme dans un étau; plutôt que de lui faire lâcher prise, on lui aurait coupé les deux mains. Tout le monde crut que ce suprême effort lui avait coûté la vie. On se trompait. La vie est si puissamment chevillée aux entrailles de ces hommes de labeur, que cette agonie pouvait se prolonger encore pendant plusieurs jours.

Tel fut l'avis du docteur.

Le père Daubasse supplia alors le juge d'instruction d'ajourner, jusqu'à ce qu'il fût mort, l'exécution du mandat d'amener lancé contre Émilie Blanchot. Le plus pressé était de mettre la main sur Bardoc; il serait toujours temps de faire arrêter sa femme. Pourquoi hâter la mort de ce malheureux père, et rendre plus amers ses derniers moments? Le magistrat se rendit à ces arguments et remonta en voiture avec le docteur et le greffier. Daubasse resta aux Chaumelles.

XLVI

La mort dans l'âme.

Près de quinze jours s'écoulèrent sans apporter un changement notable à cet état de choses. En-

touré des soins vigilants de Lucette et de quelques voisins charitables, le vieil Ambrosi descendait insensiblement les derniers degrés de l'agonie qui le séparaient de sa fin prochaine. Sous ce toit funeste qu'avaient habité si longtemps la haine, le tumulte et la violence, régnait maintenant une paix lugubre et mystérieuse, enfantée par la terreur de la justice et par l'image de la mort.

Mais de douloureux changements s'étaient peu à peu opérés dans l'état des esprits et dans les âmes. D'abord Émilie Blanchot, sur la tête de qui demeurerait toujours suspendue cette épée de Damoclès de l'arrestation, commençait à donner quelques signes d'aliénation mentale. En voyant son sacrifice devenu inutile par la disparition du Borgne, Lucette ne pouvait s'empêcher de regretter son serment. Elle s'en voulait beaucoup de ces regrets et de ces larmes, elle s'en accusait intérieurement comme d'un crime : car la naïve et probe jeune fille se sentait à jamais liée, comme d'une chaîne infrangible, par la parole donnée. Aussi souffrait-elle horriblement, la pauvre enfant : elle n'avait jamais autant aimé Justin Daubasse que depuis le jour où Justin et l'avenir venaient de lui échapper.

Sitôt que les intérêts du cœur se trouvent en jeu, il n'est âme si simple et si innocente en qui ne s'éveillent la subtilité du raisonnement et une sorte de rouerie charmante, fertile en arguments de toute

espèce pour trancher au profit de la passion les questions les plus délicates et tourner les cas les plus difficiles.

- L'amour est le plus jésuite des sentiments.

C'est pourquoi Lucette, malgré la gravité d'un serment revêtu pour elle d'un caractère presque religieux, commençait déjà à se dire qu'elle avait peut-être eu tort d'engager ainsi son avenir, que la volonté de Dieu était sans doute qu'elle devînt la femme de Justin Daubasse, puisqu'il avait rapproché leurs deux cœurs en dépit de toute la distance qui les séparait.

Mais, à mesure que ces idées prenaient racine dans son esprit, ses scrupules renaissaient, plus impérieux et plus vivaces. Elle croyait faillir au plus sacré des devoirs, et c'était en s'accusant d'ingratitude qu'elle revenait s'asseoir au pied du lit, et qu'elle enfonceait sa jolie tête tout en pleurs dans les couvertures du malheureux grabataire.

C'est dans un de ces moments que la première idée lui vint de renoncer au monde, aux espérances de mariage et à la vie libre des champs, pour aller enterrer sa jeunesse dans un couvent.

Était-il bien certain, d'ailleurs, que le maire donnerait son consentement au mariage de Justin? Il lui semblait que celui-ci avait dû se méprendre sur les intentions de son père et sur le sens de ses paroles. Malgré ses attestations solennelles, il était

évident qu'il se trompait, et dans ce cas elle pouvait être une occasion de discorde et d'inimitié dans cette honnête maison. Ainsi pensait l'orpheline ; et c'était surtout cette certitude de l'impossibilité de son bonheur qui la rejetait , toute vaincue et découragée, dans ses idées de renoncement et de dévotion.

De son côté, Justin n'était pas dans un meilleur état d'âme et d'esprit que l'orpheline. Il se creusait la cervelle pour trouver l'explication de l'étrange conduite de Lucette ; mais, plus il se perdait en hypothèses et en conjectures, plus elle lui paraissait inexplicable. Il s'arrêta d'abord à cette pensée que la jalousie de Mélie avait tout fait. Cette supposition avait assurément une apparence plausible ; mais depuis les derniers événements elle avait bien d'autres chiens à fouetter. Les amours de Lucette et de Bassou étaient devenus le moindre de ses soucis. En y réfléchissant, il se dit alors que sa maîtresse, dont il n'ignorait pas la dévotion superstitieuse à la Vierge, avait apparemment fait un vœu dans l'espoir d'arracher à la mort le père Ambrosi. Les paysannes du midi de la France tiennent beaucoup des Italiennes par leur confiance illimitée dans la protection et les miracles de la Madone.

Il vécut donc pendant plusieurs jours dans un océan d'angoisse et d'incertitude, car la piété sé-

rieuse de sa maîtresse lui interdisait toute espérance, s'il était vrai qu'elle eût pris un engagement solennel avec sa conscience.

Il comprit surtout la nécessité de s'ouvrir cette fois avec une entière franchise à son père. S'il s'était mépris sur la nouvelle attitude de Lucette, et quels qu'en fussent les motifs, l'intervention pleine d'autorité du maire arrangerait infailliblement les choses. Néanmoins il songea d'abord à s'adresser à Marianne, quoiqu'il redoutât un peu la vieille maîtresse-servante, âme sévère et rude jusque dans l'expression de sa tendresse.

Un événement imprévu devait l'empêcher de réaliser son projet et précipiter la catastrophe.

CONCLUSION.

Depuis trois semaines, la gendarmerie battait le pays sans pouvoir découvrir la retraite du Borgne ; cependant plusieurs personnes prétendaient l'avoir vu : celui-ci l'avait aperçu dans les gorges de l'Hospitalet ; un autre l'avait rencontré dans le *cloup*¹ de

1. Les habitants du Quercy appellent *cloups* des vallons circulaires et sans issue, entourés de rochers à pic ou de pentes abruptes qui leur donnent la forme de vastes cirques.

Théminettes, ou dans les bois de Tauriac, sur les bords de la Dordogne, à l'autre extrémité du département. On disait même l'avoir vu de nuit rôdant autour des Chaumelles.

Or, un jour, à quelque temps de là, l'ainé Bernadelle rencontra Lucette à la nuit tombante. Il s'informa d'abord de l'état du père Blanchot, et comme l'orpheline lui donnait de mauvaises nouvelles : « Eh ! tant pis, ma fille, tant pis ! Je voudrais voir, dit-il, qu'il se remît un peu. Ça ne fait point plaisir, quand on est en contentement, de savoir les autres dans la peine. Mais c'est égal, ma fille, tu en seras, pas vrai ?

— Et de quoi donc, voisin ?

— De la noce, pardiou ! de la noce de Bassou avec ma fille Jeanne-Claire. Pour l'instant, je vas chez le père Daubasse arranger les dernières affaires. Adieu, ma fille, et soigne bien ce pauvre Ambrosi. »

Le paysan s'éloigna sans remarquer l'effet instantané de ses paroles sur Lucette. La pauvre enfant devint pâle comme une morte, se laissa tomber sur ses genoux et se mit à fondre en larmes. Rapide comme l'éclair, un jeune homme s'élança d'un taillis voisin où il se tenait blotti, et venant tomber aux pieds de l'orpheline :

« Lucette ! ma chère Lucette ! tu n'as donc pas cessé de m'aimer, puisque tu pleures ? Va, il n'a

point dit vrai, l'ainé Bernadelle. Il a arrangé ça avec mon père; mais je n'épouserai jamais la Jeanne-Claire. Tu sais bien que je n'aime que toi, ma Lucette, et, puisque tu as encore de l'amitié pour moi.... »

Avant que la jeune fille eût le temps de crier : « Bassou ! » celui-ci s'emparait de ses mains et les portait, riant et pleurant, à ses lèvres. Au même instant, le canon d'une arme à feu s'abattait sur une haie, à vingt pas du jeune couple; la campagne retentissait d'une formidable explosion, et le baiser commencé s'achevait dans la mort.

Trois mois plus tard, Jean-François Bardoc, convaincu du crime d'assassinat avec préméditation sur la personne de Justin Daubasse, subissait la peine capitale sur la place publique de Cahors. Le père Blanchot était mort quelques jours auparavant, ignorant la tache d'infamie imprimée à sa maison; quant à Mélie, elle devint folle tout à fait.

Un an, jour pour jour, après la mort du vieux laboureur, Lucette prit le voile au couvent des Ursulines de Montpezat, à trois lieues du village de Flaugnaç, sous le nom de sœur Saint-Ambroise. Elle y est morte en odeur de sainteté il y a aujourd'hui cinq ans.

FIN.

